

NOTRE ROMAN COMPLET A VENIR

Le Tapis empoisonné

par GUSTAVE LE ROUGE

La Revue Populaire



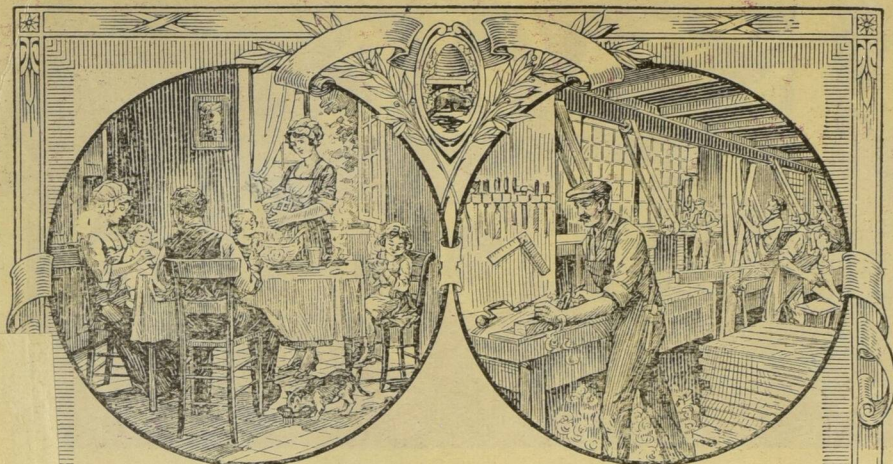
MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, édits-props, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 14, No 9

Septembre 1921

15c.



LE TRAVAILLEUR consciencieux pratique l'ÉCONOMIE à l'atelier comme à la maison. À L'ATELIER, il épargne pour son patron. Pour lui, pas de perte de temps, pas de gaspillage; pour un dollar de salaire, il produit un dollar et vingt-cinq.

Il comprend que "si l'ouvrier est intéressé à grossir sa part de profit — il ne l'est pas moins — il l'est même davantage et d'abord à ce que l'on en fasse" (Kergal).

À LA MAISON, il exclut toute dépense inutile et met de côté une partie de son salaire pour l'ajouter à son compte d'ÉPARGNE.

Ils sont nombreux dans notre province ces hommes de devoir.

En ce jour de la Fête du Travail, nous leur offrons le témoignage de notre profonde admiration.

LA BANQUE D'ÉPARGNE

de la Cité et du District de Montréal
la grande banque des travailleurs

Bureau Principal et
Seize Succursales
à Montréal.

A. P. LESPÉRANCE,
Gérant Général.



*La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada*

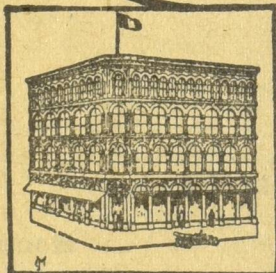
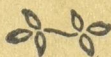


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

D'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mention-
ner les articles désirés et il est important de donner ♦
sa profession ou occupation ♦ ♦ ♦ ♦ ♦



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

La Revue Populaire

Vol. 14, No 9

Montréal, septembre 1921

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

131 rue Cadieux.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA MOUSTACHE

Pourquoi l'aime-t-on et pourquoi la déteste-t-on ?

Quelques femmes n'aiment pas la moustache chez un homme parce que (1) souvent elle cache une jolie bouche, (2) elle camoufle une vilaine bouche, (3) parce qu'elle chatouille la bouche qui s'y pose.

D'autres femmes, au contraire, aiment la moustache chez l'homme (1) parce qu'elle donne une jolie apparence à celui qui la porte, (2) parce qu'elle le rajeunit, (3) parce qu'elle le vieillit.

La moustache de tout temps a eu ses admiratrices et ses détractrices.

Il y a des milliers de jeunes filles qui n'épouseraient jamais un jeune homme portant moustache, d'un autre côté, il existe une multitude de jeunes filles qui exigent le port de la moustache chez l'élu de leur cœur: pour un coup elles en feraient la clause capitale du contrat.

Autrefois les hommes portaient la barbe, aujourd'hui, la barbe est laissée à quelques hommes de professions qui se servent de leur système pileux pour se donner un air plus imposant et augmenter leurs honoraires.

La barbe est appelée à disparaître, mais la moustache ?

Avez-vous déjà étudié la physionomie d'une jeune fille de dix-huit ans se promenant au bras d'un jeune homme portant une petite moustache blonde, frisée, pommadée? C'est tout un monde. Elle se rend bien compte, la petite jeune fille de dix-huit ans, qu'elle ne se promène pas avec un enfant, un collégien, ou un petit cousin.

Et puis, le baiser reçu par le jeune homme portant moustache n'a pas du tout le même goût que celui reçu par une lèvre sans "duvet". Vous le savez bien, mesdemoiselles.

Les adversaires de la moustache prétendent qu'embrasser un homme portant moustache leur donne une sensation analogue à celle produite en donnant une caresse à un chat angora. Celles-là n'ont jamais "goûté" aux deux. D'abord les chats angora sont assez dispendieux et toutes ne peuvent s'en procurer, et... les jeunes gens portant moustache sont si vite accaparés par les autres...

De plus, combien de nos beaux jeunes gens seraient affreux à voir à l'œil nu s'ils n'avaient cette floraison au-dessus de la lèvre supérieure ? Que de défauts cachés par cette moustache tant discutée.

Et puis, l'orgueil du petit jeune homme portant une petite moustache que n'a pas connu les ciseaux du coiffeur, l'avez-vous remarqué ? Dès qu'il entre quelque part, il se sent immédiatement l'air vainqueur, il a l'âme d'un Don Juan sous son plastron, il joue avec sa moustache, ses doigts se promènent dans les poils soyeux et il a l'air de dire: "Eh bien, mignonne, comment me trouves-tu ?" Oh! on ne s'y trompe pas.

Pour citer un exemple: s'il fallait que je vous dise les noms de toutes celles qui se sont accrochées dans mes moustaches—(j'ai beaucoup joué aux jeux innocents jadis, l'assiette, la chaise musicale, les gages, etc.)—je n'en finirais plus.

Oh, ma moustache, que de bonheurs, de joies, de chagrins aussi, hélas, je lui dois.

Allons, jeunes gens, si vous voulez qu'on vous aime, laissez pousser ce petit duvet soyeux qui servira de coussinet à de jolies lèvres roses qui viendront s'y poser comme des papillons voluptueux.

La moustache de l'homme, c'est les yeux de la femme.

PAUL COUTLEE.

Le coin des vrais poètes

VOILES

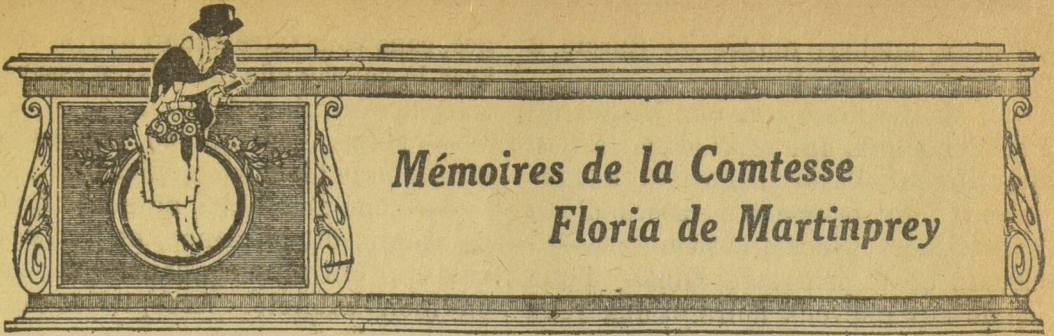
Petite brise; un peu de clapotis. Le port :
Une forêt de mâts, de vergues et d'antennes.
Dans le chenal où sont les voiliers par centaines
Tout est mystérieux avant l'aube; tout dort.

Mais voici que le port se réveille et tout orie.
Des marins en tricot manoeuvrent des agrès.
On n'entend plus, bientôt, que le bruit des poulies
Et le tapage des hérons dans les marais.

Le jour va grandissant. Quelques voiles déjà
S'enflent joyeusement de brise matinale,
Et quand le soleil vient, chassant l'aube trop pâle,
Il met du rose un peu partout, par ci, par là...

Comme de grands oiseaux échappés des volières
Huniers et cacatois, grands focs et perroquets
Désertent vivement les bords calmes des quais
Et filent dans les loins inondés de lumière.

Marcel GARAU.



CHAPITRE VIII

Cé ne fut que cinq ans après mon mariage avec le comte de Pourtalès que je pus satisfaire l'une des plus ardentes ambitions de ma vie — visiter la barbare et extravagante Russie. Les princes russes que je connus à Cannes avaient d'ailleurs, en m'entretenant continuellement de leur pays, vivement piqué ma curiosité et je m'étais promis d'aller admirer ces merveilles uniques. La personne qui m'en parla le mieux fut la grande duchesse Anastasie de Mecklenburg-Schwerin, celle-là même qui me disait du Crown Prince d'Allemagne, son gendre: "qu'il était encore trop grossier pour être admis dans la société des Apaches, les plus terribles brigands parisiens."

J'étais en outre dans l'intimité de cet enfant terrible de la Russie, le grand duc Boris et de son frère, le grand duc Cyril qui outragea toutes les monarchies en s'emparant de la femme du grand-duc de Hesse pour en faire son épouse. Il aurait dû se contenter d'un léger flirt comme le voulait la mode de Cannes.

La plupart des grands de Russie désertaient leurs pays qu'ils trouvaient trop barbare pour dépenser leurs vastes revenus dans la douceur et la mol-

lesse des civilisations raffinées de France ou d'Italie.

Mon mari réussit enfin à obtenir un congé pour la Russie, avec l'intention de trouver une situation diplomatique à Petrograd — alors Saint-Petersbourg. Je pris l'express de Petrograd, le cœur joyeux. Nous fûmes reçus à la gare par le grand-duc Boris qui nous conduisit dans la voiture impériale à l'un des bâtiments de l'immense palais d'hiver, son hôtel. Après deux semaines de brillantes réceptions chez lui, le jeune prince O... nous pria de le visiter dans son château de province, aux environs de Moscou. Le prince possédait un domaine soumis aux lois de l'ancien régime, alors que les paysans ou moujik étaient traités en esclaves comme les serfs du régime féodal français. Il habitait un château-fort capable de résister à un siège de plusieurs semaines et vivait dans un luxe inouï. Petit détail, la cave de ce prince follement riche contenait 200,000 bouteilles de vin du meilleur cru, sans compter les milliers de bouteilles des plus fins alcools.

Le prince O... (je ne le désigne que par cette initiale pour de graves raisons) eut un jour la fantaisie de nous divertir par des danses historiques. Nous devions tous porter des costumes russes de tous les âges. Mon mari et moi fûmes travestis en

boyards, anciens nobles de Russie à l'époque machiavélique.

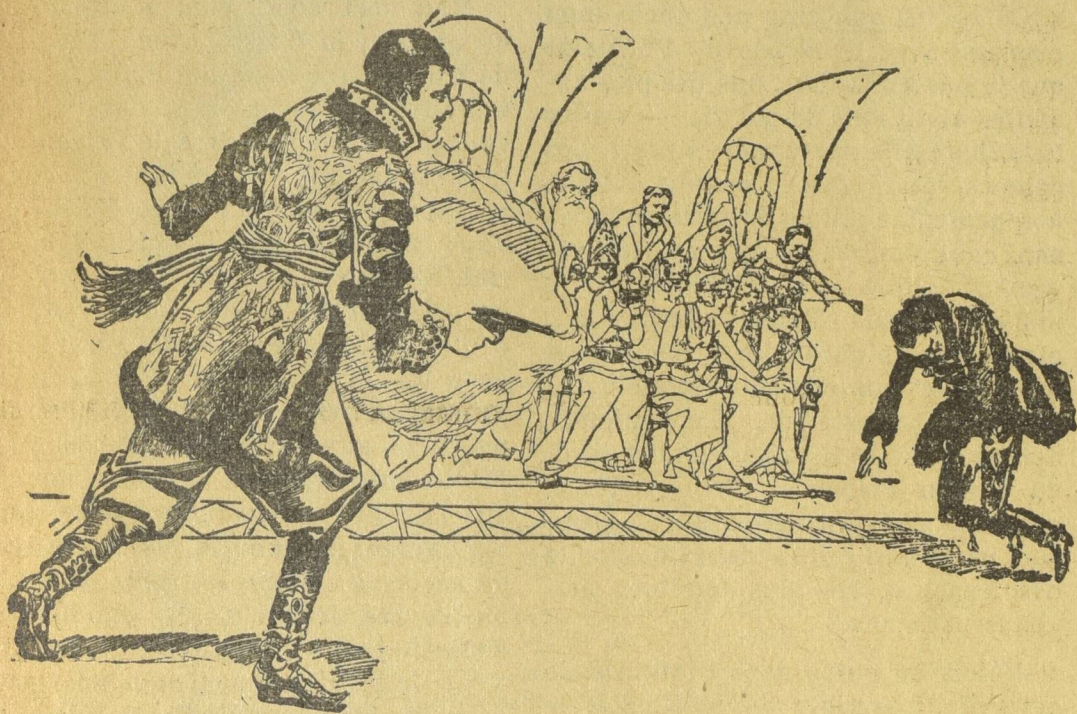
Ce fut féérique. A une heure, un grand banquet fut servi dans le hall du château. Parmi les invités se trouvaient deux princesses russes d'une beauté merveilleuse, la princesse Narishkin et la princesse Ginka, l'une brune aux cheveux noirs et aux yeux bleus de minuit, l'autre d'une blancheur de peau éblouissante, à la chevelure d'un rouge Titien flamboyant.

ges, sans vous faire aucun mal, si vous avez le courage de me laisser essayer, rétorqua le prince O....

— Merci, répondit ce dernier. Je n'ai aucune idée de suicide.

— Tous mes hôtes ne pensent pas de même, dit le prince, et j'en connais qui ont plus confiance que vous en mon habileté. Accepteriez-vous, comtesse?

Amusée, j'acceptai. On protesta. Mais nous écartâmes toute opposition



Le prince Romanowsky était absorbé dans un tête-à-tête avec la princesse Narishkin quand le prince O... s'approchant de lui, le félicita d'avoir abattu douze loups en cinq minutes.

— Pas étonnant que vous trouviez le coup si beau, Dmitri, vous ne pourriez tuer une vieille vache à vingt verges", dit Romanowsky, en se moquant.

— Je pourrais trouer une carte à jouer sur votre tête, à cinquante ver-

à notre projet. Le prince O... avait son revolver en main. Il demanda à son jeune frère Sascha de me mettre en position et celui-ci me conduisit à l'extrémité de la salle. Il prit une carte et la plia en deux pour qu'elle pût tenir seule sur ma tête. "Tenez-vous bien droit, dit le prince, à trois je fais feu". Il tira, j'entendis la balle siffler au-dessus de moi. La carte tomba par terre, percée au milieu. Tout le monde applaudit à cet exploit.

"Faites-en de même avec moi", dit alors son jeune frère. Enervé par son premier essai, confiant quand même d'en réussir un second, il visa la carte et lâcha la détente de son revolver. Le jeune prince s'abattit inerte sur le plancher. La balle l'avait frappé entre les deux yeux.

Il faillit en perdre la raison. Ce jeune frère était le membre de sa famille qu'il chérissait le plus. Le lendemain nous quittâmes précipitamment le château, poursuivis par ce cauchemar. Le prince O... y perdit son bonheur et mourut misérablement au cours de la dernière révolution. Les hordes bolchévistes vinrent qui incendièrent tous ces châteaux et en tuèrent les propriétaires.

Pour donner à mes lecteurs une idée à peu près exacte de l'insouciance et de la folie qui régnaient à la cour de Russie, des extravagances fantastiques dont les nobles se rendaient coupables chaque jour, je dois les ramener au palais du grand-duc Boris et d'autres princes qui ne partageaient pas les scrupules du tsar, étalaient en public leurs affaires de coeur et buvaient avec une avidité de Polonais.

Boris était le fils du grand-duc Vladimir, le prototype de ces grands-ducs qui monopolisaient pour leurs seuls plaisirs les énormes revenus de la Russie, volaient les subsides votés par le gouvernement pour la continuation de la guerre contre le Japon et détournaient à leur profit l'argent souscrit par le peuple pour aider les pauvres soldats blessés.

Vladimir était convaincu à cette époque que la seule raison d'être d'un gouvernement était de pressurer le peuple, de mettre son argent à la discrétion des classes privilégiées et de réprimer les mouvements démocratiques

à la mitrailleuse. Il trouvait son neveu, le tsar, beaucoup trop tendre pour le bas peuple.

Les grands laissaient le chef de l'Etat à ses remords de conscience et se livraient à la débauche. La grande distraction des grands était certainement le Ballet Impérial, entretenu par le tsar depuis deux cents ans, formé par les plus belles et les plus savantes danseuses de l'Empire. C'est cette organisation d'Etat qui donna à l'art chorégraphique en Russie une impulsion telle que les plus adroites ballerines du monde sont encore aujourd'hui tirées de ce pays.

Elles dansaient dans cinq grands théâtres impériaux de Petrograd, de Moscou et d'autres villes. Les nobles leur faisaient alors la cour; elles sont courtisées aujourd'hui par les paysans bolchévistes qui les obligent à danser devant eux.

— o —

COMMENT ON DOIT MONTER UN ESCALIER

Tout le monde se figure savoir comment on doit monter un escalier, alors qu'au contraire presque tout le monde procède d'une façon illogique et fatigante.

En effet la plupart des gens, pour passer d'une marche à la suivante, appuient seulement sur celle-ci la plante du pied, ce qui fait porter tout le poids sur certains muscles de la jambe et du pied. Or, pour procéder rationnellement, il faut égaliser autant que possible la répartition de ce poids du corps, et, dans ce but, on doit poser carrément sur chaque marche le pied tout entier, plante et talon, en s'élevant ensuite sur la marche suivante et avec l'autre pied d'un mouvement lent et régulier.

L'AVENTURIERE DU SAHARA

C'est l'histoire d'une femme de la haute société anglaise extraordinairement aventurière qui se hasarda dans le désert de Libye, partie orientale du Sahara. Ses principales oasis sont celles d'Egypte et de Koufra. Entre ces oasis, notamment entre celles de Koufra et d'Egypte, s'étendent les solitudes les plus terribles du Sahara. C'est ce territoire même, où à peine un explorateur ou deux se sont risqués avant elle, que Mme Rosita Forbes voulut visiter.

A Koufra, vivent en sédentaires les fanatiques mahométans de la secte de Senussi qui lèvent des droits sur tout le commerce qui se fait dans la section du désert qu'ils occupent et maintiennent là un gouvernement. La capitale, qui est en même temps la ville sainte, en est Paj, cité de vieilles roches estompantes qui se dresse au milieu d'une campagne fertile, arrosée par de petits cours d'eau, qui assurent aux habitants le manger et le boire.

La contrée de Koufra semble une création des Mille et Une Nuits d'Arabie.

L'épisode le plus excitant de son voyage se place au moment où elle voulut pénétrer dans la ville sainte. Une caravane d'Arabes attaqua son escorte.

Son chameau rapide l'ayant emportée un peu en avant de sa petite troupe, elle fut cernée par des cavaliers au teint bronzé, armés de couteaux et de fusils qui lui intimèrent l'ordre de

se rendre. Leur chef lui dit: "Donne-moi tes armes, tu seras mon esclave".

Comme ils allaient s'emparer de sa monture, Mme Forbes pointa sur ses assaillants deux revolvers qu'elle avait dissimulés dans ses vêtements et leur cria en arabe: "Touchez-moi et je vous tue comme des chiens!"

Le chef et ses hommes eurent une minute d'hésitation. Ils ne voulurent pas pour s'emparer de cette femme risquer inutilement leur peau.

Fort heureusement, le chef d'une autre tribu, Tebu, surgit à cette minute critique et délivra l'aventurière. Les partis ennemis se séparèrent pour laisser leur chef respectif trancher la question.

D'après Mme Forbes, aucune femme blanche ne visita ces contrées avant elle. Pour arriver là, elle dut voyager à titre de musulmane, descendante de parents anglais et bédouins et même dans ces circonstances sa vie fut plus d'une fois menacée.

L'explorateur Rohlfs seul aurait, dit-on, pénétré jusque-là en 1879 et n'aurait pu entrer dans la ville.

L'exploit de Mme Forbes est si important qu'elle fut conviée par le roi et la reine d'Angleterre au Buckingham Palace et invitée à faire la relation de son voyage.

Elle débarqua à Benghazi, sur la mer Méditerranée, point de départ des anciennes caravanes qui traversaient le désert Libyque.

Benghazi est aujourd'hui occupé par les Italiens. Le gouverneur italien présenta donc l'exploratrice au Sidi

Idriss es Senussi, le cheik de la secte des Senussi, qui se trouvait de passage dans la ville, venu là pour signer un traité de paix avec les Italiens.

Celui-ci, le cheik, lui donna une lettre d'introduction auprès de son frère, Sidi Reda, son représentant à Jedabia, endroit où commence le désert proprement dit.

Elle se rendit à cheval jusqu'à ce caravansérail où elle entendait se procurer des chameaux pour elle et son parti. Sidi Rada fut très hospitalier, mais ses sujets montrèrent peu de sympathie à l'Anglaise et se promirent même de l'empêcher de pénétrer dans la ville sainte. Le Sidi lui assura quand même une centaine de braves cavaliers en leur représentant que Sidi Mahomet Ben Ali, le fondateur de la secte des Senussi, avait prédit la conversion des Anglais à l'islamisme.

Haji Fetata promit de l'escorter jusqu'à Paj, mais abandonna son dessein en apprenant que d'autres partis étaient organisés pour la voler et la tuer.

Quand Sidi Rida eut vent des complots qui se tramaient contre la femme blanche qu'il se faisait un point d'honneur de protéger, il lui fournit ses propres chameaux et dromadaires et une petite troupe de soldats et d'esclaves.

Cependant à la nouvelle d'un troisième complot, elle se décida à se déguiser en bédouin. C'était le seul moyen qui lui restait d'atteindre Koufra.

"Nous étions entourés d'espions qui manœuvraient dans l'ombre et épiaient nos moindres mouvements. Nous réussîmes à nous en défaire en les droguant. A une heure du matin, un esclave noir vint nous chercher et annonça que tous les préparatifs en

vue de l'expédition étaient terminés. C'était une nuit froide, noire et orageuse. Mon déguisement était parfait. Les deux guides étaient des tenants de la secte de Senussi. Je me fiaï à eux à demi et pris ma boussole, pour plus de sûreté.

J'étais connue dans la petite troupe sous le nom de Sitt Khadija, moitié musulmane et moitié anglaise. Je devais donc, pour ne pas éveiller les soupçons de mes gens, réciter les cinq prières quotidiennes des musulmans. Le premier jour, un de mes soldats menaça de me tuer parce que j'étais chrétienne, mais il en fut empêché par ses camarades qui lui démontrèrent son erreur."

A Jalo, la caravane promise par Sidi Reda nous accompagna. Jalo est déjà à 200 milles de Benghazi. Là commence le voyage dans l'inconnu. La caravane était composée de dix-huit chameaux, de neuf soldats noirs, deux esclaves, un guide, trois bédouins et enfin de Mme Forbes.

Le simoun ou tempête de sable les arrêta deux fois. Ils souffrirent aussi de la soif, en dépit des provisions d'eau qu'ils emportèrent.

Pendant quatre jours, ils allèrent ainsi sur le sable que ne ridaient de temps à autre que quelques squelettes de dromadaires.

Le huitième jour, plus d'eau. Changeant un peu leur course, ils trouvèrent une source d'eau boueuse et pas potable. A l'aurore du neuvième jour, ils se levèrent, menacés par la folie et par la mort.

Dans l'après-midi de ce jour, l'un des guides signala dans les environs une source d'eau pure qui sauva l'expédition. Ils renouvelèrent leur chargement et se remirent en route.



Le village de Buzeima se dressa alors au loin. Leur arrivée jeta l'émoi dans le patelin et la caravane dut se replier et s'organiser pour résister à une attaque possible. Des présents furent échangés et l'esprit des fanatiques habitants de Buzeima se calma.

De Buzeima, la troupe traversa pendant quatre jours d'immenses étendues désertiques hérissées de dunes. A Hawari où ils arrivèrent ensuite, les gens se demandèrent s'ils venaient conquérir l'oasis.

Il se trouve à cet endroit une tribu d'Arabes qui haïssent autant les musulmans que les chrétiens. Un des guides les incita à tuer Mme Forbes qui, leur dit-il, essaie de s'emparer de la contrée à l'aide de ses instruments, la boussole et le baromètre. Il fut décidé que les Arabes les massacraient au moment de leur départ pour Paj, la ville sainte de l'oasis.

Au moment de lever le camp, elle fut donc entourée par tous ces barbares et, à l'exception de trois, tous ses soldats noirs passèrent à l'ennemi.

Tous les quatre se rapprochèrent, se promettant bien de vendre chèrement leur vie.

C'est alors que vient l'épisode raconté plus haut.

L'Anglaise et ses trois fidèles compagnons furent emprisonnés dans des tentes. Mais, l'un d'eux réussit à s'échapper et alla prévenir le remplaçant de Sidi Idriss à Paj même que Mme Forbes, qui venait à lui avec des lettres de recommandation de son maître, était tombée entre les mains d'Arabes qui voulaient attenter à sa vie. Sept heures après, des soldats survinrent et la délivrèrent, elle et ses défenseurs.

"Paj est une étrange cité, raconta Mme Forbes au roi d'Angleterre, com-

posée de maisons en pierre, sans fenêtres, comme autant de forteresses. Personne n'est vue dans les rues et la ville apparaît, à première vue, comme déserte. Tout ce que ses habitants veulent pour leur nourriture se trouve à foison dans la vallée qui s'étend tout autour de la cité.

Cette vallée est luxuriante et nourrit du blé, de l'avoine, des légumes de toutes sortes. L'été, les roses y croissent abondantes, les figues, les apri-cots et les pêches. Comme arbres, des palmiers, des oliviers, des acacias, des mimosas et toutes espèces d'épines et de buissons.

Il n'y a pas d'eau courante dans ces oasis, où aucune pluie n'est tombée depuis huit ans. L'eau est retirée des puits ou sources seulement. Les habitants ont trouvé un système d'irrigation merveilleux, grâce à des canaux et à des citernes artificiels.

Les Senussi emploient beaucoup d'esclaves, achetés pour la plupart à Jof. Au marché, les hommes sont payés \$100 et les femmes \$150.

On n'y voit pas d'oiseaux, à l'exception de canards et de pigeons; pas d'animaux sauvages non plus. Mais ça ne manque pas de serpents, petits et gros. Quelques-uns sont vénimeux, tel l'aspic de Cléopâtre. Cette oasis comprend cinq villages: Tolab, Toleibib, Boëma, Buma et Thalak. Le siège du gouvernement est à Joi, où se trouve le fameux couvent institué par Sidi Mahomet Ben Ali es Senussi, fondateur de la fraternité.

Nous étions logés dans la propre maison de Sidi Idriss. Les cheiks de quinze tribus me rendirent visite mais ne me permirent de parcourir leur village qu'avec une autorisation expresse de mon hôte qui se rendit à

tous mes désirs, professant un culte véritable aux lois de l'hospitalité.

Je pus, en dissimulant bien mon appareil, prendre certaines photographies de l'endroit. Ma boussole me fut pourtant enlevée. On la considérait comme un instrument mystérieux qui pointait toujours vers le nord pour quelques graves raisons qu'ils ne s'expliquaient pas mais redoutaient beaucoup.

Notre voyage, de la côte à Koufra, comprenait alors 600 milles.

Madame Forbes, au bout d'une semaine, remercia son hôte et reprit le chemin de l'Egypte, protégée par le gouvernement de ce pays qui envoya une escorte à sa rencontre.

— o —

LE PARATONNERRE PROTEGE LES MAISONS

L'expérience particulièrement éprouvée des assureurs démontre que le seul instrument connu de prévention contre la foudre est encore le paratonnerre, cet appareil inventé par garantit autour de lui tous les corps dans un rayon double de sa tige.

Nous donnons ci-dessous quelques statistiques de compagnies d'assurance bien connues dans la province: "La foudre a été la principale cause des incendies d'édifices assurés par notre compagnie. Nous avons payé, au cours des six dernières années, 54 réclamations pour dommages causés par la foudre, et six seulement pour pertes survenues à la suite d'un incendie provenant d'autres sources.

Nous croyons que le paratonnerre est le principal remède contre l'incen-

die des maisons d'habitation, bâtiments et fermes.

Nul bâtiment pourvu de paratonnerre n'a été brûlé depuis des années et les dommages causés à quelques-uns sont très légers. Nous diminuons le montant de la prime d'assurance sur les bâtiments munis d'un paratonnerre."

"Pendant l'été de 1920, nous écrit un de ces directeurs, la foudre a allumé 68 incendies. Les édifices atteints ne portaient pas de paratonnerre. Il est excessivement rare que nous ayons à relever l'incendie d'un bâtiment quelconque protégé par un de ces appareils".

Etant donnés ces témoignages autorisés et le peu de frais d'installation d'un paratonnerre, nous conseillons aux cultivateurs négligents ou imprévoyants de fixer tout de suite un de ces appareils sur le toit de leurs bâtiments et aux assureurs d'accorder une prime réduite à ceux qui prennent cette précaution.

Les arbres, par leur hauteur, sont des paratonnerres plus qu'imparfaits auxquels il n'est pas bon de se fier parce qu'ils n'offrent pas au fluide un écoulement assez rapide.

Les matières animales conduisant mieux l'électricité que le bois, le fluide se portera de préférence sur les hommes et sur les animaux et quittera l'arbre pour s'élancer sur eux; c'est donc s'exposer à un danger réel que de se mettre à l'abri, pendant un orage, sous des arbres élevés.

On a constaté que, de 1835 à 1852 (nous pourrions dire la même chose des cinquante ou soixante dernières années) sur 1.308 victimes de la foudre, 500 avaient été frappées sous les arbres qui leur avaient offert un refuge dangereux.

LE TRESOR DE L'ILE AUX COCOS

Depuis cent ans, des expéditions nombreuses de pirates et de navigateurs ont recherché en vain un trésor de \$150,000,000 enfoui par le gouvernement du Pérou dans une île déserte de l'Océan Pacifique

Quand le romancier anglais Robert Louis Stevenson écrivit "Le Trésor de l'Île", il n'avait pas pris communication des fameux documents qui sont détenus par le gouvernement du Pérou et dut par conséquent imaginer lui-même la plupart des faits, des épisodes et des vicissitudes dont furent remplies les nombreuses expéditions organisées dans le but de découvrir le trésor enfoui par le capitaine Morgan dans l'Île aux Cocos, en 1820, sur l'ordre des autorités péruviennes.

Stevenson n'avait besoin, pour composer son roman d'aventures, que de connaître l'existence de ce trésor et des nombreuses légendes qui l'entourent.

Or, en 1820, le Callao, ville et port du Pérou, située à six milles de Lima, la capitale, dans un pays d'or, d'argent et de tous les métaux précieux imaginables, fut subitement menacé par l'armée de la république du Chili. A mesure qu'approchaient les envahisseurs, la panique s'emparait du peuple et du gouvernement.

Le vice-roi n'avait pas prévu ce danger; il n'avait jamais cru qu'en pareille circonstance, les troupes tourneraient le dos. Jamais il n'avait pris au sérieux les conseils de ceux qui l'exhortaient à cacher les incalculables trésors que renfermait la cité. Le Callao était alors en effet le centre

le plus riche de toutes les Amériques. Des amas de bijoux, des pépites d'or s'élevaient dans ses caves et ses grottes, accumulés par les Incas, premiers habitants du Pérou; là aussi se trouvaient les estocs dorés des premiers colons espagnols et les fortunes de centaines de riches señoras.

Quand l'ennemi fut aux portes de la ville, le vice-roi rassembla son cabinet pour prendre avis. Le plus brave capitaine de la marine péruvienne fut mandé. C'était le capitaine Morgan, gentilhomme de fortune anglais, qui avait vendu ses services au Pérou et commandait sa flotte.

Le vice-roi lui confia le trésor de l'Etat avec la mission de le prendre à bord de son plus solide voilier, à la faveur de la nuit, et de le déposer dans quelque île déserte.

Cette nouvelle se répandit dans la ville et les familles les plus influentes et les plus fortunées prièrent le capitaine Morgan de prendre aussi sous sa garde leurs inestimables trésors; ainsi firent les prêtres et les gardiens des temples païens et les ministres du culte catholique, qui remirent au vaillant marin les bijoux et les ornements sacrés de leur culte.

Plusieurs des hauts dignitaires du gouvernement lui confièrent en plus leurs femmes et leurs filles, et le capitaine se rendit à toutes ces demandes

jusqu'à ce que son bateau fut chargé jusqu'à sa ligne de flottaison.

Cette nuit-là, le capitaine Morgan prit la mer, aussi secrètement que possible. Il avait reçu ordre de s'éloigner à cent milles de la côte, puis de s'en rapprocher à petites bordées au bout d'une semaine et d'attendre les événements. Le vice-roi avait ajouté que si la guerre durait, il serait appelé à faire voile pour l'Espagne et à déposer là ses trésors et ses passagers.

Le vaisseau du capitaine avait la fragilité d'une écorce—quelque chose comme un chalutier de nos jours contenant au plus vingt hommes d'équipage.

Il se tint pendant les deux premiers jours au large et aurait avancé davantage si une tempête n'eût éclaté—une de ces brusques tempêtes qui sont coutumières dans les eaux de l'Amérique du Sud. Le petit bateau fut ballotté comme une noix. Il se trouvait à cinq cents milles des rives et à une égale distance de la zone des pirates. Son grand mât était brisé, ses voiles se déchiraient à tous les vents quand le capitaine esaya de faire virer son navire.

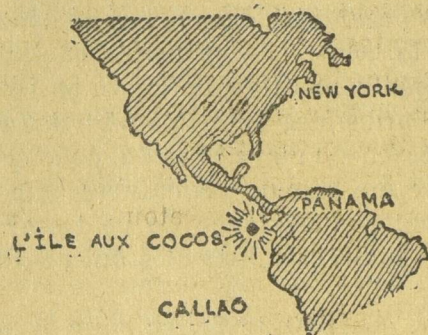
Il conféra avec ses subalternes. Aucun doute que la nouvelle de leur départ avec la précieuse cargaison n'avait fait son chemin; aucun doute que des corsaires ou quelque bande de pirates n'avaient appris la chose et décidé de s'emparer d'un pareil butin. Chose certaine, les femmes, l'équipage et l'or se trouvaient dans une situation pour le moins difficile. La vigie pouvait à quelque moment crier: "Un pavillon noir en vue!" ce qui eût signifié pour tous la mort certaine et pour les femmes, le déshonneur en plus de la mort.

Pendant qu'officiers et marins se concertaient sur l'imminence du dan-

ger, le guet jeta le cri inattendu: "Terre!" La décision fut alors rapidement prise.

Le bateau fila à toute allure dans la direction de l'île en perspective dans le dessein d'y enfouir le trésor pour reprendre ensuite la route du Chili où, suivant l'avis commun, la guerre ne pouvait traîner en longueur.

Le lendemain matin, l'équipage, débarqué de bonne heure, s'en fut explorer le continent. Les hommes firent rapport au capitaine que cette terre était une île de cinq milles de long, hérissée de deux pics montagneux au centre, accidentée de jungles, de rochers escarpés et de morceaux de bois denses. Aucun habitant.



Le capitaine Morgan consulta sa carte et releva l'île à 500 milles environ de l'isthme, avec ce nom: "l'île aux Cocos".

Il jugea opportun d'y enfouir son trésor, certain que les pirates ne le pourraient découvrir. Il fit à son tour le tour de l'île et en dressa une carte détaillée, comprenant en miniature ses côtes et ses baies ou anses, ses montagnes et ses gorges. Il choisit un endroit bien protégé par un cap à pic, entouré de broussailles et à quelques pieds de la mer. Alors, il réunit les plus fidèles membres de son équipage—au nombre de sept — et leur

confia la tâche de transporter le trésor et de l'enterrer.

Le chef de cette bande était l'ami intime de Morgan, William Thompson, aventurier et anglais comme le premier. Thompson avait navigué sur les Sept Mers et livré maintes batailles avec les pirates et les mutins.

Morgan, homme de parole, pensait bien faire en l'élisant et c'est précisément ce Thompson qui est cause que des centaines de vies ont été perdues à la recherche de ce trésor; des navires ont été coulés; des pirates se sont entrégorgés et le trésor reste encore enfoui dans son introuvable cachette.

En quatre jours, l'or et les diverses valeurs, mis dans trois cents sacs, furent enterrés. Les sacs furent dissimulés dans trois ou quatre cachettes différentes dont le capitaine Morgan prit note. Le cinquième jour, toutes traces de fouilles avaient disparu.

Pendant ce temps, le reste de l'équipage était occupé à gréer la frégate et à appareiller pour le retour qui s'annonçait meilleur.

Au cours de la première nuit qui suivit le départ de la voile à destination du Pérou. Thompson groupa autour de lui, dans un angle retiré du pont, les six hommes qui l'avaient aidé à enfouir le trésor. De quels arguments se servit-il, quels moyens de persuasion appela-t-il à son secours? personne ne le saura jamais, mais son éloquence porta ses fruits puisque quand ces hommes retournèrent dans leur cabine, ils étaient déterminés à suivre Thompson, à se mutiner, à s'emparer du bateau, à tuer les officiers et les autres membres de l'équipage, puis à retourner dans l'île aux Cocos pour s'emparer du trésor.

Comme il avait été convenu, la seconde nuit, le traître Thompson donna

le signal de la révolte et lui-même se précipita dans la cabine du capitaine Morgan à qui il trancha la gorge avant que celui-ci, profondément endormi, eût le temps de lancer le moindre cri. Les six autres hommes fermèrent les écoutilles, emprisonnant ainsi l'équipage et tuèrent tous les officiers de leurs coutelas. Ceci fut fait en un clin d'oeil. L'un après l'autre les cadavres furent promptement jetés par dessus bord. Les écoutilles furent relevées et de l'intérieur l'équipage fut invité à monter sur le pont, les mains en l'air.

Thompson leur donna le choix, ou se rallier à lui comme pirates ou mourir. Ceux dont on ne voulait pas furent tués quand même.

Les femmes confiées à Morgan—ces belles jeunes filles et ces délicates femmes des plus riches familles de la Callao—furent confinées dans les quartiers de l'équipage et les mutins firent virer le bateau et reprirent la route de l'île.

En atterrissant, ces pirates jetèrent d'abord les yeux sur leurs prisonnières qui étaient au nombre de douze environ. Parmi elles se trouvaient la fille du vice-roi, la femme du général en chef des troupes péruviennes, les deux filles du principal banquier de Callao et une jeune personne engagée à un grand d'Espagne.

Elles furent tirées du bateau et confiées à ces brutes. Thompson en avait agi ainsi pour distraire ses compagnons du but véritable de son voyage et rechercher seul le trésor avec deux gaillards seulement. Il ne voulait à aucun prix dévoiler son secret à tous ceux qui l'avaient suivi dans cette aventure.

Mais il n'eut pas le temps d'exécuter son plan car une querelle éclata

bientôt entre deux des flibustiers. On en vint aux coups. Des coutelas furent dégainés de part et d'autre et une rixe générale s'engagea. En une heure, quatre morts et deux blessés gisaient par terre.

Thompson groupa autour de lui ses six premiers compagnons qui, à son instigation, se ruèrent sur ceux qui restaient de l'équipage et les tuèrent jusqu'au dernier.

Sept hommes, dans la pensée de Thompson, suffisaient pour diriger le navire et partager le trésor.

Que faire des femmes ? Thompson entendait leur couper la gorge ; un de ses compagnons s'objecta. Il l'abattit d'une balle. Un second partagea la même mort. Une nouvelle bagarre flottait dans l'air ; elle creva et quand la fumée des pistolets se fut dissipée, trois hommes restaient debout : Thompson et deux pirates ! Les femmes furent tuées sans merci.

* * *

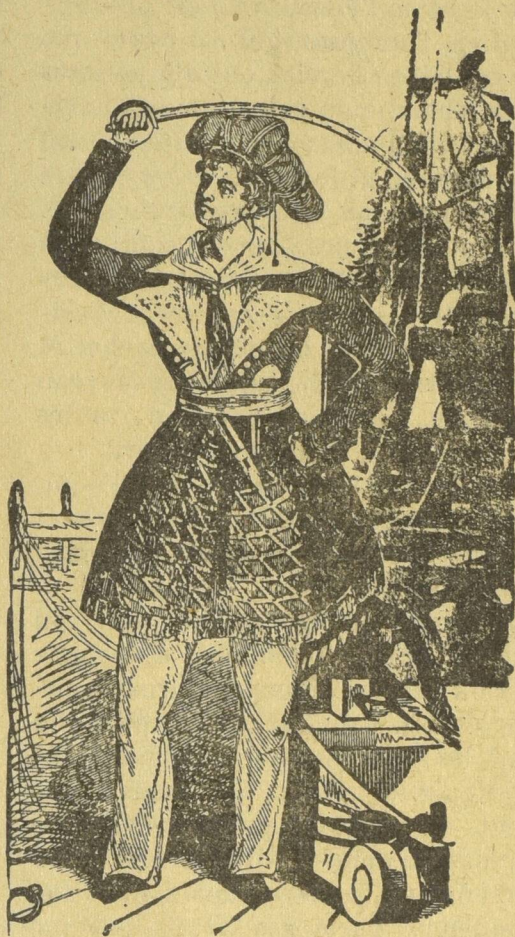
Plusieurs années plus tard, couché sur le lit où il devait mourir, dans un petit village de pêcheurs de la Nouvelle-Ecosse, Thompson tenait dans ses mains fiévreuses la carte prise sur le cadavre du capitaine Morgan et comme il lui jetait un dernier regard, une vision ultime de la tragédie de l'île aux Cocos lui vint.

Sur le bateau désarmé, deux hommes, sur les vingt qui composaient son équipage, se tiennent à ses côtés et sur le sable de l'île il recule d'horreur devant tous ces corps maculés d'un sang qu'il a versé.

À l'article de la mort il se repent et confessa aux deux compagnons qui l'assistaient à cette heure suprême que sa dernière pensée n'était pas

pour le trésor qui restait encore enfoui là-bas mais pour ses malheureuses victimes.

La vérité est qu'après avoir massacré l'équipage, les trois pirates craignirent d'emporter ces trésors avec eux. Les pirates faisaient la course en mer et ne les épargneraient pas, s'ils s'emparaient de leur bateau. En sorte



que Thompson emporta un sac d'or qu'il cacha à bord. Puis, espérant revenir quelque jour avec les hommes et des armes, ils prirent la mer.

Ils échappèrent aux corsaires mais non à la tempête qui les rapprocha pendant cinq jours des côtes du Pérou où, s'ils abordaient, la mort seule les

attendait, au milieu d'indicibles tourments.

Un bateau de tonnage moyen les aperçut. Il manoeuvra si bien que les trois assassins durent se rendre. Le capitaine de ce trois voiles au service du gouvernement du Pérou les interrogea, suspecta leur bonne foi, les fit mettre aux fers et finalement retrouva le sac d'or. Quand, ainsi escortés, Thompson et ses compères revirent les côtes de leur patrie, la paix était revenue à le Callao. Au milieu des réjouissances qui célébraient la victoire, la population s'inquiétait de l'absence prolongé du capitaine Morgan.

Les nouvelles arrivaient. Les prisonniers furent interrogés mais ne voulurent rien dire. L'un d'eux cependant, ayant été soumis à la torture, confessa toute l'affaire. Il fut pendu haut et court avec son compagnon et Thompson, prétendant avoir perdu sa carte, fut gardé pour diriger une expédition à "l'île aux Cocos".

Dans le port de le Callao mouillait un navire américain, le "Mary Dear", battant le pavillon des Etats-Unis. C'était un navire capable de supporter l'assaut des pirates et inabordable. Le capitaine Sébastien le commandait.

Le gouvernement du Pérou loua ce bâtiment et mit à son bord des hommes d'équipage péruviens pour conduire l'expédition, surveiller Thompson et rapporter le trésor.

Au beau milieu de ce voyage, la vigie signala un paquebot à un demi-mille. A ce moment Thompson avait été débarrassé de ses chaînes. Ce bâtiment était son salut. La nuit suivante, il se jeta à la mer et nagea jusqu'à lui.

C'était un bâtiment à double emploi, servant à faire le commerce et aussi la piraterie quand l'occasion se

présentait. Son capitaine écouta avec beaucoup d'intérêt le récit de Thompson qui mit son salut au prix du trésor.

Le capitaine du cargo convint avec le fugitif de lui rendre sa liberté si celui-ci lui indiquait les moyens de s'emparer de ces richesses.

Après avoir navigué pendant un mois au large des côtes de l'Amérique du Sud, le navire qui avait sauvé Thompson arriva en vue de l'île aux Cocos où débarquèrent tous les membres de l'équipage.

La veille du jour où le bateau jeta l'ancre, Thompson avait entendu le capitaine dire à ses subalternes qu'il le tuerait, après avoir eu ses richesses en sa possession.

Que fit Thompson? Il dirigea lui-même les recherches à des endroits où il savait ne rien trouver et, après plusieurs jours, déclara, désolé, que ses anciens compagnons avaient dû se rendre là avant eux et déterrer tout cet or.

Thompson fut débarqué à Panama où il rassembla une compagnie choisie de flibustiers et de brigands et s'entendit avec eux pour s'emparer de quelque bateau et cingler vers l'île. L'occasion se présenta sous la forme d'un capitaine qui venait de congédier son équipage et s'était mis en quête d'un autre.

Les compagnons de Thompson furent embauchés. Ils tuèrent le capitaine et les récalcitrants et Thompson prit la direction du voilier. Cette tentative échoua, par la faute encore des vents. Il essaya bien encore quelques fois de retourner à la recherche de son trésor mais en vain. De désespoir, il alla échouer dans un petit village de la Nouvelle-Ecosse.

C'est à la suite d'un naufrage que Thompson, sauvé par un pêcheur du

nom de Thomas Keating, se retrouva dans la cabane de ce dernier. Quand il eut repris sa connaissance, son air mystérieux, vague et indéfinissable, intrigua fortement les habitants de Codroy, nom du petit village où le hasard l'avait déposé. Ce sentiment s'accrut chez eux quand Keating, qui lui donnait l'hospitalité, leur eut appris que l'étranger portait, attaché à son cou, un petit sac de cuir contenant plusieurs morceaux de bijouterie — bagues serties de pierres curieuses, bracelets d'ambre ciselé, collier fait de scarabés égyptiens et perles de jade intailles. Mais ils eurent beau l'interroger, l'étranger ne leur dit que son nom.

Thompson, pour une fois, fut animé d'un beau sentiment de reconnaissance envers Keating, son sauveur. Ils devinrent inséparables. Petit à petit, il l'entretint de plusieurs de ses aventures en mer, des mers du Sud, de Panama et des anciens territoires des Incas.

Jusque-là, il n'avait pas manifesté le désir de quitter Codroy, mais quand Keating décida d'aller rendre visite à ses parents à Ottawa, Thompson lui confia le contenu de son sac de bijoux, lui demandant de les vendre.

Celui-ci revint de son voyage avec plusieurs centaines de dollars dont Thompson lui donna la moitié.

Enfin, un jour, un an exactement après son arrivée à Terre-neuve, Thompson raconta à son ami Keating l'entière histoire du trésor de l'Île aux Cocos, du bâtiment du capitaine Morgan, de la mutinerie à bord et de l'issue lamentable de l'expédition.

Keating l'écouta avec attention et le crut. Puis, ils se mirent tous deux en tête d'appareiller une frégate et de courir à la recherche de cet or. Thompson seul, dans le monde entier,

avait le secret de la cachette qui recélait \$150,000,000. L'important était de trouver un affréteur qui marchât dans la combine. Keating avait entendu parler par ses parents d'un riche armateur, du nom de Bogue, dont la soif d'aventures était insatiable. Il se rendit à Ottawa et lui confia sous le sceau du secret le projet de Thompson. Le capitaine Bogue promit d'aller voir lui-même son camarade et se décider après l'entrevue qu'il aurait avec lui.

Mais il n'en eut pas le temps. Une pneumonie opprima ses poumons déjà abîmés par sa vie tourmentée. Près de rendre le dernier soupir, il dit à Keating: "Je n'ai reçu que de vous de véritables témoignages d'amitié et je veux que vous soyez le seul à posséder mon secret. Prenez ce sachet qui en contient la clé; ne mettez votre confiance en personne, tant que le trésor ne sera pas en votre possession, chez vous. Si vous réussissez, faites chanter une messe pour le repos de l'âme du misérable Bill Thompson".

Malgré les recommandations in extremis de Thompson, Keating, celui-là mort, révéla son secret au capitaine Bogue, quand il vint d'Ottawa, quelque temps après, visiter son ami à Terre-neuve.

Bogue avait fini par intéresser dans l'affaire un riche marchand d'Ottawa. Celui-ci consentit à verser les fonds nécessaires au gréement d'un navire et à l'entière mise à exécution de cette magnifique entreprise.

Comment Keating et Bogue se rendirent à l'Île aux Cocos, découvrirent le trésor, et comment Keating, abandonnant le capitaine mort sur la grève, s'en revint, les poches pleines de doublons d'or et de riches colliers dont quelques-uns sont encore conservés par ses descendants, à Ottawa,

tout cela sera raconté dans ces pages, un peu plus tard.

Le capitaine Bogue, dans les mois qui précédèrent le départ, s'enferma dans la bibliothèque du gouvernement à Québec et parcourut tous les livres traitant de piraterie. Il apprit dans ces vieux in-folio l'histoire de Bonito Benito, de sir Henry Morgan, cet écossais dont les exploits enthousiasmèrent à un si haut point la reine d'Angleterre qu'elle le fit chevalier et lui donna des titres de noblesse, du français Dampier, de Sir Francis Drake, d'André Chappelle et de Teach, la fameuse "Barbe-Noire".



Un seul qui le retint le plus longtemps fut ce sinistre Bonito Benito qui, en 1815, répandit la terreur dans les alentours des Indes Orientales. L'Angleterre et l'Espagne lancèrent contre lui et ses intrépides flibustiers les frégates les mieux armées, mais en vain. Il n'en continua pas moins à faire la course en mer et à étendre ses ravages jusqu'à New-York et Rio de Janeiro.

Au large de la Floride, il signala un jour un cargo battant pavillon anglais chargé d'esclaves destinés aux Etats du Sud. Le bâtiment était de taille à se défendre, pointant les gueules menaçantes de ses canons. Le corsaire n'a-

vait pour riposter que quelques petites pièces.

Il le surprit la nuit et s'en empara à l'abordage, tuant tout l'équipage anglais.

Avec ce nouveau bateau qu'il baptisa le "Relampago", il s'élança à la conquête de nouvelles mers. Il tourna le cap Horne et longea la côte du Pacifique.

La richesse des églises de l'Amérique espagnole était en ces temps-là fabuleuse. Au Chili, au Pérou et dans l'Equateur, s'élevaient de magnifiques cathédrales et des monastères dans lesquels les prêtres amassaient les re-

liques des temples des Incas, les autels incrustés d'or et d'argent sur lesquels les victimes étaient offertes en holocauste, des vases précieux, des fourchettes dorées, etc.

Benito, bien qu'il eût son aumônier et forçât son équipage de coupe-gorges à assister à la messe tous les matins sur le pont de son bâtiment souillé de sang humain, ne permettait pas à sa piété d'intervenir dans ses affaires. Quand le Relampago, en faisant la course, atteignit Panama, où un riche trésor fut découvert dans un monastère isolé, les pirates, qui tenaient la mer depuis plus d'une année, demandèrent la permission de débarquer pour s'of-

frir quelques distractions sur la terre ferme.

Benito y consentit et partagea avec eux les prises. Une seule ville de la côte pouvait leur offrir une hospitalité généreuse—Lima, capitale du Pérou, dont le Callao, comme nous l'avons dit, est le port de mer.

Déguisant son bâtiment en côtier, et ses hommes en matelots ordinaires, Benito accosta sous les canons du fort principal. Ils devaient se retrouver tous à bord sept jours plus tard.

Ils ne s'embêtèrent pas durant ce congé et remplirent la ville de leurs cris et de leurs chants.

Mais Benito ne perdait pas son temps en de folles orgies. Pendant que festoyaient ses marins, il poursuivait ses investigations dans la ville, pénétrant de préférence dans les églises où brillait partout l'or le plus pur.

Les sept jours accordés à ses pirates n'étaient pas terminés que Benito avait dressé son plan d'attaque, plus audacieux encore que celui de Morgan faisant tomber d'assaut la vaillante cité de Panama.

Il en fit part à ses hommes qui l'approuvèrent.

Quel était ce projet téméraire ? Réunir une flotte et avec un millier de corsaires s'emparer de tous les trésors des églises de Lima.

Le Relampago entreprit donc son voyage de recrutement. Le premier vaisseau qu'il rencontra fut un galion espagnol, le Matanzas, contenant en milliers de lingots d'or la solde des troupes stationnées au Pérou et dans l'Equateur. Benito acheta le navire, confisqua sa cargaison en enrôla l'équipage. Les deux bâtiments eurent vite fait d'en capturer d'autres, si bien que quelques mois plus tard, il était capitaine pirate d'une flotte de seize

vaisseaux et d'une petite armée de 1200 hommes. Alors, le Relampago, suivi des autres unités, vint mouiller à la Callao.

La marche sur Lima fut silencieusement préparée. Des groupes se répandirent dans les rues les plus sombres, chacun vers une église ou une maison princière. A deux heures du matin, les corsaires étaient tous à l'oeuvre. Tous ceux qui osaient se défendre étaient égorgés ainsi que tous les curieux qui, au bruit de la bataille, osaient s'aventurer dans les rues.

Benito avait organisé son affaire de manière à ce que les plus riches cathédrales fussent nettoyées par ses propres hommes et il s'en tira conséquemment avec le plus gros du butin.

Muni de gains, prises et rapines, de plus d'un an de vagabondage, Benito à ce moment se mit à la recherche d'un endroit sauvage pour y enfouir ses richesses. Il trouva, non loin de l'Equateur, sur la même latitude, une île déserte et accidentée à souhait. Il fit creuser des fosses par ses hommes d'équipage et confia à la terre pour près de quinze millions de dollars, sous la forme des bijoux les plus précieux.

C'est d'un des anciens flibustiers de Benito, un Français du nom d'André Chappelle, que Thompson connut la cachette du fameux gentilhomme de fortune.

Ceci se passait en 1818. Quatre-vingt-trois ans après, en 1903, le capitaine Richard Shrapnel, de la marine anglaise, commandant du H. M. S. Haughty, débarqué dans l'île, trouva gravés sur un rocher ces mots énigmatiques "Ouest x x Nord, arbre", et au-dessous "B" peut-être l'initiale de Benito.

Mais cette clé ne lui servit pas puisqu'il ne put retrouver la moindre parcelle du trésor et de Benito et de Thompson.

On dit encore de Benito qu'il entreprit d'autres aventures et retourna de temps à autre à l'Île aux Cocos pour y déposer ses riches butins.

— o —

LE MONT-DE-PIÉTÉ

Les prêteurs sur gage ont existé de tout temps, mais le "Mont-de-Piété" ne date que de 1457; le premier, institué à Rome, méritait son nom (Monte di pieta), en ce sens qu'il prêtait sans intérêts; le second créé sous les auspices du pape Léon X, était déjà moins désintéressé.

Ces établissements étaient déjà nombreux en Italie et dans les landres, lorsqu'on songea à les instituer en France. Une première tentative échouait, à Paris, en 1628, malgré l'intérêt qu'y avait pris Louis XIII; une seconde, sous Louis XIV, n'eut pas davantage de succès, malgré les efforts de Théophraste Renaudot (fondateur de la "Gazette de France"); il faut attendre 1776 pour voir les monts-de-piété implantés en France; encore, la Révolution, sans les interdire absolument, les supprime-t-elle en fait; leur existence ne fut définitivement légalisée que sous le règne de Napoléon Ier, par le décret du 24 messidor an XII, complété par celui du 8 thermidor, an XIII; le règlement d'administration qui les régit encore aujourd'hui, date de cette époque.

Cette institution, à laquelle on a conservé le nom de Mont-de-Piété (qu'elle ne justifie nullement, d'ailleurs, puisqu'elle prélève, sur ses opérations, un tant pour cent généralement assez élevé), a pour but de prê-

ter sur tout nantissement d'effets mobiliers ou de valeurs mobilières; mais le montant du prêt ne peut excéder les deux tiers de l'évaluation du gage.

La durée de l'engagement est d'un an, renouvelable indéfiniment. Tout nantissement non renouvelé ou dégagé dans le délai d'une année peut être vendu dès le treizième mois. Si le montant de cette vente est supérieur à la somme prêtée, augmentée de ses intérêts l'excédent (boni) reste à la disposition de l'emprunteur; mais tout "boni" qui n'est pas réclamé dans le délai de trois ans, à partir du jour de l'engagement, appartient aux hospices. La somme prêtée n'est jamais inférieure à trois francs; elle peut être formidable, puisque le décret du 2 août 1887 ne lui a fixé aucune limite.

L'intérêt exigé est, à Paris, de huit pour cent environ, ce n'est pas le plus élevé, il est, en effet, à Rouen, de 9,38 pour cent, mais, d'une façon générale, il oscille entre 4 et 6 pour cent; Angers fait exception avec 1,29; Grenoble, Lille et Montpellier ne prélèvent aucun intérêt (fondation Masurel).

Le Mont-de-Piété qui, à l'origine, eut pour but de soulager la seule misère, vient en aide aujourd'hui à nombre de gens aisés, à des commerçants, voir à des millionnaires, comme le prouve un prêt de \$89.000 effectué à Paris en 1897.

Veut-on savoir, pour terminer, quel est l'objet sur lequel on prête le plus fréquemment? C'est la montre; il en défile, bon an, mal an, 360.000 au seul Mont-de-Piété de Paris, près de 1.000 par jour. La population de la capitale étant d'environ trois millions d'habitants, vous pouvez dire que sur 9 personnes qui passent dans la rue, une, au moins, a sa montre au "clou", l'a retirée hier ou l'y mettra demain.

LES JUSTICIERS MYSTERIEUX

Comment une association de chevaliers goudronne et emplume les criminels et les malfaiteurs que la justice humaine ne peut condamner suivant la procédure ordinaire.—Les mauvais médecins et les batteurs de femmes

Il existe aux Etats-Unis une puissante organisation secrète qui recrute ses membres dans tous les coins du pays. Sa raison d'être, son but unique est de punir par des châtimens qui ressemblent beaucoup à ceux qui composaient la torture et la question en vigueur au moyen âge les hommes qui ont péché contre la société et dont les crimes sont ignorés consciemment ou non par les tribunaux civils.

Ces inflexibles justiciers portent dans l'exécution de leurs sentences la cagoule des moines d'antan et procèdent avec tant de mystère que la police elle-même dont ils s'attribuent les droits et fonctions ne peut jamais les atteindre.

Peut-être aussi les autorités ferment-elles les yeux, sachant que les membres du "Ku Klux Klan" n'attendent jamais à la vie de leurs victimes et n'infligent que de justes punitions pour des délits ou des crimes dont elles ne peuvent poursuivre les auteurs.

Il est tout de même impossible d'approuver cette intervention profane dans l'administration judiciaire. Les tribunaux ont leurs huissiers, leurs geôliers et leurs bourreaux. Il n'appartient en réalité à personne autre de contraindre par corps les coupables et de leur appliquer la peine due à leurs forfaits.

Un soir, le plus riche et le plus écouté de tous les médecins d'une ville américaine se tenait dans son cabinet de travail, après avoir donné congé à ses assistants et à ses gardes-malades. Il semblait nerveux, dans l'attente sans doute d'un client de marque. A huit heures, une limousine arrêta sous sa fenêtre et deux hommes en descendirent, deux hommes d'une mise élégante et distinguée qui sonnèrent à la porte du dispensaire.

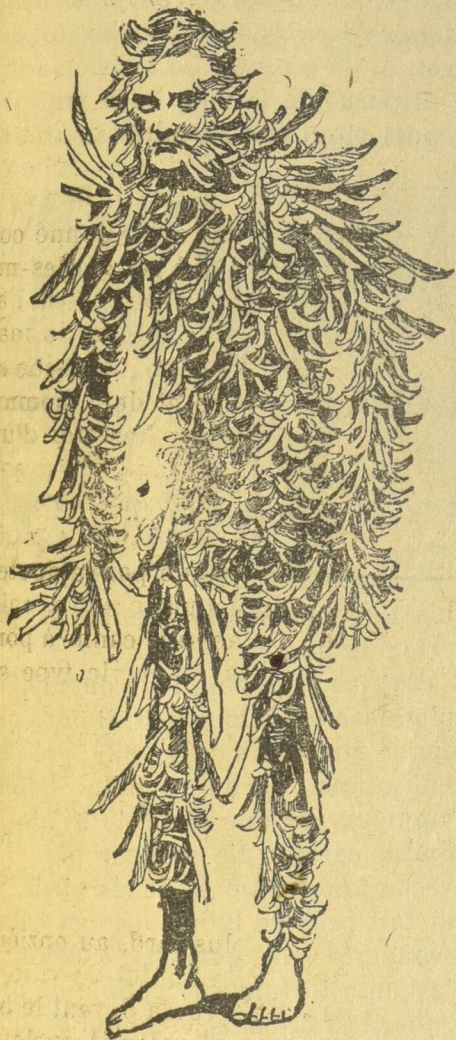
Ils réapparurent quelques minutes plus tard, accompagné par le docteur moulé dans une jaquette noire, coiffé d'un haut de forme, une canne à pomme d'argent à la main, le type accompli du praticien en vogue. Il semblait entretenir ses visiteurs d'une question fort grave. Quant à eux, ils gardaient un air étrange qui aurait dû éveiller les soupçons du médecin, habitué pourtant à scruter les physionomies.

Trois heures plus tard, au onzième coup de cadran de l'hôtel-de-ville, la même automobile roula devant le bureau du docteur et ralentit quelques rues plus loin au milieu du quartier des théâtres. Une porte s'ouvrit brusquement et sur la chaussée, parmi la foule, fut lancé un être grotesque.

C'était un homme emplumé comme un oiseau géant. Un plumage noir et

blanc le recouvrait tout entier, hérissé comme celui d'un coq qui sort d'une bataille.

Les gens virent dans la voiture des hommes masqués d'un capuchon blanc qu'ils reconnurent. "Les Ku Klux Klan!" s'écrièrent-ils. "Le goudron et les plumes! le goudron et les



plumes!" Mais un silence se fit. On venait de se rendre compte que la ridicule apparition était l'élégant docteur Paul.

Avant que la foule eut le temps de se précipiter sur lui pour le mettre à l'abri ou le couvrir de coups, des amis

du malheureux l'enlevèrent en automobile et le ravirent à la populace menaçante qui n'épargne pas les victimes des redoutables justiciers, sachant qu'ils punissent rarement un innocent.

Ce n'est que quelques jours après cet incident qui fit gloser toute la ville que la presse raconta dans les détails l'emplumement du docteur bien connu.

Quatre automobiles s'arrêtèrent sur le bord d'un chemin de campagne à quelques pieds d'une clairière pratiquée dans le bois situé à une vingtaine de milles de la ville.

Des premières descendirent des hommes revêtus d'une cagoule blanche et de la dernière, la figure blême, les mains derrière le dos, le médecin. Il ne se débattit ni protesta quand ses vêtements lui furent enlevés un à un.

Un des templiers se détacha alors du groupe et lui lut à haute voix son acte d'accusation. La société l'inculpait d'opérations illégales et d'obtention d'argent sous de malhonnêtes représentations.

"Voici, dit ce juge improvisé en terminant son réquisitoire, la liste des crimes qu'articulent contre vous les membres du Ku Klux Klan. Qu'avez-vous à répondre avant que sentence soit rendue?"

Le médecin se contenta de dire: "Je vous connais bien, lâches que vous êtes. Poursuivez votre farce, mais soyez sûrs qu'un jour j'aurai ma revanche!"

Ils le lièrent à un arbre et un tortionnaire lui appliqua une vingtaine de coups de fouet sur le dos. Le docteur les invectiva avec colère pendant tout le temps que la lanière tombait sur ses épaules meurtries. Quand le sang commença à rougir la peau, l'ex-

écouteur cessa sa flagellation et l'homme affecté au goudron s'approcha: "Il est assez doux pour coller et pas assez chaud pour brûler—beaucoup", dit-il.

Quand le médecin vit la chaudière fumer sous un feu ardent, il fit pour se dégager des efforts désespérés, mais sans succès. Un second s'arma d'un balai, le trempa dans le goudron et en enduisit tout le corps du condamné, depuis la plante des pieds jusqu'à la bouche.



"Barbouillez-le bien aux aisselles, dit l'un des assistants. C'est là où le goudron prend le mieux!"

Les bras, les pieds et le dos qu'il avait ensanglantés furent badigeonnés et les farouches faux moines le jetèrent au milieu d'un amas de plumes qui recouvrirent en une seconde son corps englué.

L'exécution terminée, comme nous l'avons raconté dans les premières lignes, le docteur fut déposé dans la

rue la plus fashionable de la ville, à la sortie des théâtres, où après avoir été la risée de ses connaissances il fut recueilli par ses amis.

Pendant deux jours, personne n'entendit parler de lui. Il était sans doute dans un hôpital où ses confrères en médecine s'employèrent à le débarrasser de sa double couche de goudron et de plumes. Le troisième jour, il disparut de la ville où il pratiquait depuis vingt ans sa profession et de-

puis lors, personne n'entendit plus parler de lui.

Pour se faire une idée du supplice qu'endura le malheureux, il n'y a qu'à songer aux difficultés que présente l'enlèvement d'un simple taffetas gommeux sur une plaie de trente-six pouces carrés. Le docteur pèse 185 livres et mesure près de six pieds, ce qui fait près de 3,000 pouces carrés recouverts de goudron à extraire. C'est une torture susceptible de provoquer la folie chez celui qui la subit.

— 0 —

LA LUNE DE MIEL

Il était en usage, pour les nouveaux mariés, chez les peuples du nord d'Europe, de boire un breuvage composé de miel fermenté, nommé methegliso,

pendant trente jours après le mariage. De là vient l'expression "passer la lune de miel".

LA RANCUNE D'UN TAMBOUR

Comme quoi on a toujours besoin d'un plus petit que soi.—Une chanteuse d'opérette ne peut être applaudie sans le concours de la grosse caisse

Une chanteuse d'opéra ou de music-hall doit savoir plaire à tout le monde et à son père, si elle veut parvenir à la célébrité et partant à la fortune. Par tout le monde, il faut entendre le directeur et les gérants, les accessoiristes, les souffleurs, le chef d'orchestre et ses musiciens, sans excepter le tambour, puisque c'est précisément du tambour dont il s'agit dans cet article.

La chose s'est passée à Montréal, naturellement, où tout arrive.

Une brillante jeune artiste anglaise tenait le premier rôle dans une opérette à la mode dont l'intelligente interprétation lui valait les appréciations les plus élogieuses de la part de la presse et du public.

Son nom, précédé par une avantageuse réputation, se répandait dans tout le pays et elle espérait déjà obtenir des contrats splendides dans la métropole américaine.

Mais une complication inattendue vint lui faire une réclame désagréable et jeter le discrédit et le ridicule sur son nom.

Au lieu de se garder dans les bonnes grâces de tous les membres de l'orchestre en refusant ses faveurs à tous, elle se laissa faire un doigt de cour par le tambour qui jouait, en plus de cet instrument harmonieux, le triangle, les castagnettes, les clochettes, les cymbales et toute cette indis-

pensable batterie de cuisine qui accompagnait tout orchestre respectable.

Ce tambour sut gagner le cœur de la belle divette et ne se trouva pas plus indigne de délier les cordons de ses souliers que ceux de sa bourse.

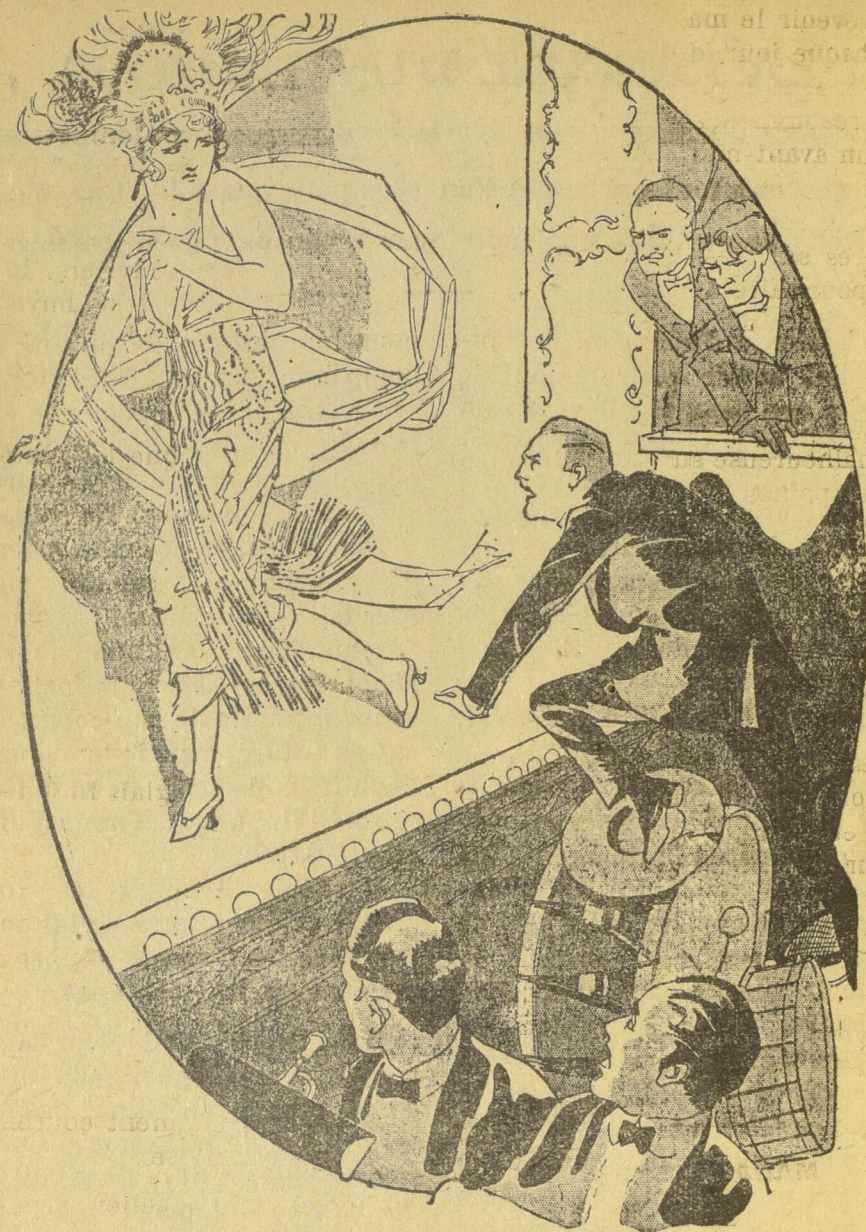
Peu ménager, il brûlait son salaire d'une semaine en un soir, puis empruntait ensuite à tous ses camarades. La chanteuse ayant bon cœur et touchant des cachets plus forts que les siens, lui prêta de bon cœur. Une fois eut pu suffire, mais le tambour en prit l'habitude, de sorte qu'au milieu de la saison, il lui était débiteur d'une somme de \$160.00.

En dépit de toutes les instances qu'elle faisait auprès de lui pour rentrer dans ses fonds, le sombre et grave musicien ne bronchait pas.

Dans l'espoir de blesser sa fierté et d'abaisser son orgueil, elle lui demanda en pleine répétition, devant tous les artistes de la troupe, le remboursement de son dû, le traitant en plus de: "Vulgaire tapeur!"

Le tambour rongea son frein, méditant une vengeance. Elle lui était facile.

Le chanteur est à la merci de l'orchestre dans lequel le tambour est une unité importante. Il peut lancer une chanson, une oeuvre ou la ruiner en une soirée. Un ralentissement, un changement de mouvement, de dia-



pason ou de clé déroutent l'artiste, lui donnent le trac et l'enfoncent.

Et telle fut la vengeance de l'irascible et malhonnête tambour. Quand la divette donnait son numéro, il faisait fausser tout l'orchestre, donnait des coups de grosse caisse là où les violons seuls devaient jouer en sour-

dine, faisait sonner ses cloches cristallines et joyeuses aux passages lugubres, agitait ses castagnettes au moment où grondait l'orage, enfin lui rendait impossible l'interprétation de ses plus jolis morceaux.

Elle endura bien quelques jours, certaine que ses camarades intervien-

draient ou que le directeur du théâtre ferait revenir le malotru à la raison. Mais chaque jour, dans la matinée et la soirée, son supplice intolérable à la longue recommençait.

Or, un avant-midi, au cours de la répétition quotidienne, le tambour explosa. Après avoir exécuté un jeu de massacres sur ses multiples instruments pour faire déraper la chanteuse, il cria de sa place au chef d'orchestre: "Non, mais quand allez-vous nous débarrasser du répertoire infecte de cette poissarde de café-concert?"

La malheureuse sursauta et s'avançant, les poings fermés, sur les feux de la rampe, lui cria de se taire. Celui-ci, humilié de se voir ainsi menacé par une femme, essaya de monter sur la scène. On l'en empêcha pendant que d'autres artistes entraînaient la chanteuse derrière les portants.

L'incident se termina en cour correctionnelle. Le procès fit sa petite sensation, comme bien l'on pense. La divette eut gain de cause et le bruyant tambour fut condamné à rembourser ses sommes dues et à l'indemniser en plus d'une centaine de dollars.

Et quand, le soir, il retourna au théâtre auprès de tous ses instruments infernaux, ce fut pour se faire signifier son congé par le directeur.

— 0 —

MADAME CURIE

Le 7 mai, Monsieur Sacha Guitry, l'auteur à la mode, en France, a donné un grand gala à l'Opéra de Paris en l'honneur de Mme Curie, l'inventeur du radium. Madame partait quelques jours plus tard pour les Etats-Unis où un comité de femmes devait lui offrir un gramme de radium.

LA CONSOMPTION DES CORDONNIERS

Pourquoi les cordonniers sont-ils si exposés à la tuberculose? Il n'y a pas de raison pour qu'ils aient plus de prédispositions héréditaires à cette maladie que d'autres ouvriers. Ils ne sont pas en général de forts buveurs et les salaires qu'ils touchent leur permettent de bien se loger et de se nourrir abondamment.

Peut-on dire que les matériaux et outils dont ils se servent facilitent la propagation des germes de cette maladie? Non.

Cependant, le taux des tuberculeux parmi les ouvriers des grands centres manufacturiers d'Angleterre est de 35 pour cent plus élevé que celui de toutes les autres industries.

Des savants anglais font des recherches pour découvrir les causes de ce mal, dans le but de l'enrayer.

On peut croire que la prédominance de la tuberculose chez les cordonniers est due à la fatigue causée par le soin et l'attention qu'ils doivent apporter d'une façon constante à l'exécution de travaux délicats. Leur attitude continuellement courbée provoque la tuberculose.

En plus, le savetier accomplit un travail sédentaire dans des ateliers sombres, poussiéreux et mal ventilés.

Il faudrait que ses ateliers fussent bien éclairés, bien chauffés et bien aérés; que le patron permit à ses employés de se reposer après deux heures de besogne, en faisant quelques mouvements de gymnastique.

LA DROGUE MAUDITE

Les trafiquants de narcotiques n'ont jamais été aussi nombreux et aussi rusés.—Une cargaison de cocaïne et de morphine dans un bras artificiel

Le zèle des prohibitionnistes américains n'a pas provoqué une explosion de vertus, comme ces apôtres des "lois bleues" s'y attendaient; au contraire, privés d'alcool et de cette misérable petite bière à 2 %, les citoyens de la libre république se sont livrés aux stupéfiants. Jamais de pareils abus de morphine, de cocaïne et d'héroïne ne s'étaient commis aux Etats-Unis où de nos jours les drogues se vendent comme des petits pains chauds dans toutes les classes de la société.

Au Canada, le fléau existe de même, mais moins répandu. Ce fut quelques mois après l'armistice surtout que les vendeurs de "coco" se mirent en quête de victimes, débitant leurs marchandises diaboliques dans les quartiers interlopes d'abord, puis, au fur et à mesure, dans tous les milieux.

Il est même un petit village de 2500 âmes, situé à vingt milles de Montréal environ, où, il y a quelques mois, un médecin fut accusé d'avoir inculqué l'habitude de la drogue à cinquante-cinq jeunes gens de l'endroit, dont l'un est aujourd'hui interné à Saint-Jean de Dieu.

Et que dire de la métropole où les drogueurs reniflent de l'héroïne au

nez des policiers et des détectives, soit dit sans calembour!

Les trucs qu'ont les trafiquants de stupéfiants dans leur besace sont nombreux. C'est de l'un deux, que viennent de découvrir des agents américains, dont nous venons ici parler.

Depuis plusieurs mois, l'escouade d'agents de New-York affectée à la poursuite des marchands de narcotiques avait l'oeil sur un certain Salvatore Santori contre lequel ils ne pouvaient établir de preuves certaines. Pourtant, il était notoire que ce pâle individu faisait le trafic de la drogue sur une haute échelle et les agents le savaient mieux que quiconque.

Maintes fois, ils l'appréhendèrent et lui retournèrent les poches au poste de police et jamais ils ne purent trouver sur lui le moindre tube ou la plus petite boîte contenant de la drogue.

Santori habitait la partie est de la métropole américaine. Il avait été amené tout jeune aux Etats-Unis. Quelques années plus tard, il perdit un bras, au cours d'un accident de travail, qu'il remplaça par un membre artificiel. La main toujours gantée, il se servait de ce faux bras si bien que rien n'y paraissait.

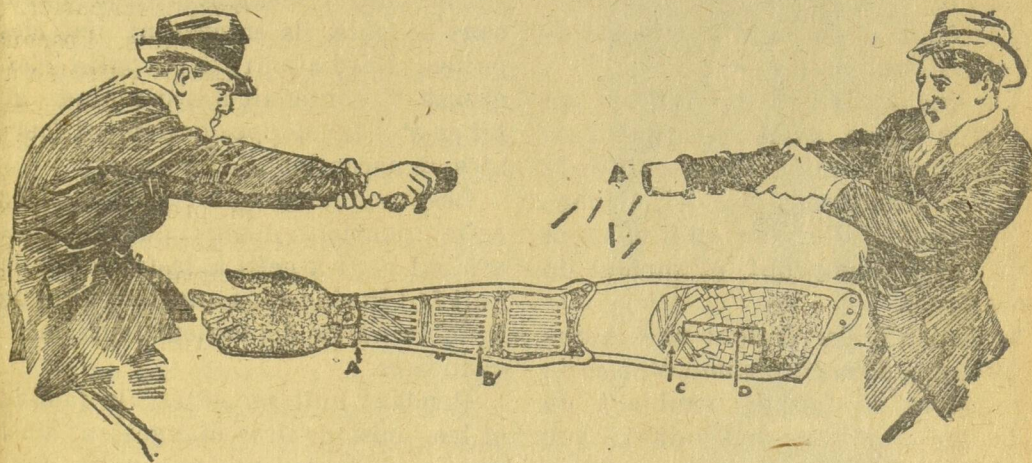
"Allez, cherchez partout, disait-il aux détectives qui le fouillaient tous

les mois, vous ne trouverez rien sur moi."

Et, en effet, c'est en vain qu'ils inspectaient, ses sous-vêtements, ses chaussures et jusqu'à la bordure de son pantalon et veston.

Malgré toutes leurs perquisitions, les narcotiques se vendaient de plus belle dans tout le district que couvrait ce manchot de mauvaise réputation. Aucun doute qu'il devait se trouver quelque part un centre de distribution.

Il fallait à tout prix pour mettre Santori dedans le prendre en flagrant délit, passant de la drogue à quelqu'un de ses nombreux clients.



Un jour enfin, les deux limiers qui s'intéressaient le plus au cas de Santori se dirent: "Il n'y a qu'un endroit de sa personne que nous n'avons pas visité. Essayons voir!"

Or, le lendemain, ils se postèrent devant lui, au moment où il sortait d'une impasse où l'attendaient les amateurs de stupéfiants.

"Que se passe-t-il encore?" dit-il, tremblant de rage et de peur. En un clin d'oeil, l'un des détectives avait soulevé la manche qui couvrait le bras artificiel et arraché le membre

même, pendant qu'une ondée de petits tubes et de boîtes minuscules se répandait par terre.

Le truc de Santori était découvert. Aux quartiers généraux de la police, on étudia ce fameux bras qui n'était rien moins qu'un magasin complet de morphine, cocaïne et héroïne, fait d'un bois très mou, vide sur toute sa longueur.

Dans la première partie, du poignet au coude, se trouvaient des fioles remplies de tablettes et ces petites enveloppes contenant chacune une dose de drogue en poudre. La main était si légèrement vissée qu'elle pouvait s'enlever au moindre toucher. La pra-

tique avait rendu Santori si habile qu'en une fraction de seconde il pouvait retirer sa main, faire tomber un tube ou un sachet, remettre la main en position et filer la marchandise au client.

Mais la seconde partie, du coude à l'épaule, était autrement plus intéressante, parce que de là surtout partait le plus gros de la cargaison.

Le bras creux de Santori contenait ainsi, quand on l'arrêta, pour près de \$5,000 de narcotiques. Il est mainte-

nant à purger une sentence de cinq ans à Sing Sing.

L'expédient de Santori est un exemple ou mieux, un monument de l'ingéniosité criminelle des drogueurs.

Un autre, italien lui aussi, Vincent De Slavo, abusa pour faire la distribution de sa drogue, d'une des coutumes les plus aimables d'Amérique.

On sait qu'un bébé promené dans une voiturette a partout droit de passage, droit privilégié que les agents respectent les premiers. Les automobilistes appliquent leurs freins quand un carrosse d'enfant surgit au loin et pour lui permettre de traverser la rue sans embages, les agents affectés au trafic l'escortent d'un trottoir à l'autre, arrêtant de la main hommes d'état et millionnaires.

Vincent De Salvo, alias Whitey, en fin psychologue, avait remarqué l'attention donnée aux petits, espoir de la Nation. Aussi s'empressa-t-il d'acheter une jolie voiturette qu'il chargea d'un bébé d'emprunt et surtout de narcotiques.

Les clients s'arrêtaient une minute, le temps de recevoir une dose et de payer, tout en faisant semblant de faire une risette au bel enfant que conduisait Whitey.

Il fit avec ce jeu une fortune rondelette, mais à la longue son carrosse et son enfant, toujours sous la protection de la police, se mirent à attirer tant de monde que les détectives trouvèrent étrange qu'un bébé soulevât tant d'admiration.

Or, une bonne fois au lieu d'aider le carrosse à franchir la chaussée avant les automobiles et les piétons, un agent l'arrêta, le vida de ses couvertures et de l'innocent bambino et y

découvrit un approvisionnement complet de contrebandier.

Il y a mieux encore pour donner une idée de la ruse et de l'ingéniosité des bandits qui se livrent à ce négoce infâme.

La police de New-York fit un jour irruption dans une pension bourgeoise pour y faire des recherches. A la maîtresse qui s'indignait de cette intrusion, le chef de l'escouade répondit : "Laissez-nous faire notre devoir, Madame; vous n'êtes aucunement responsable des délits de vos pensionnaires. Attendez quelques minutes et vous allez être édifiée de deux d'entre eux."

Là-dessus, ils demandèrent à visiter la salle à manger. Se penchant sous la table, ils enlevèrent une des pattes. Révélation! Cette patte était creuse et contenait des centaines de tubes et d'enveloppes largement fournies de narcotiques en poudre.

Les vendeurs qui logeaient dans cette pension depuis deux mois avaient petit à petit à la faveur de la nuit fait le vide dans une des pattes de la table où ils déposaient leurs marchandises.

Pendant huit semaines, la famille et les pensionnaires mangeaient ainsi sans s'en douter sur une petite fortune de sept mille dollars, chiffre représentant la valeur marchande de ces drogues.

Un autre truc qui n'a rien de bien neuf mais qui réussit ordinairement, consiste à déposer les stupéfiants dans de vieilles chaussures, soit dans la doublure de l'empeigne ou dans la partie rigide du talon.

S'il est difficile de mettre le grappin sur les vendeurs de drogue à l'intérieur d'un pays, il l'est davantage de surprendre les contrebandiers qui pas-

sent les narcotiques d'un pays à un autre.

Les importateurs ont aussi leurs expédients. L'une des découvertes les plus révoltantes et les plus scandaleuses que firent les agents de la frontière canadienne-américaine est certainement celle d'une dizaine de caisses remplies d'objets de piété, livres de messe, crucifix, chapelets, qui contenaient chacun quelques tablettes de morphine ou quelques sachets de cocaïne.

Les crucifix étaient creux et cachaient derrière l'image du Christ les narcotiques vendus pour perdre l'âme des hommes qu'il a souffert pour sauver!

De petits barils et des boîtes pleins d'opium, de haschisch et autres drogues sont attachés à des bouées et jetés à l'eau des navires qui reviennent de l'étranger. Ils sont recueillis par des yachts qui naviguent dans les environs.

Il y a aussi le baril lancé de la même manière avec à l'intérieur un homme et une forte cargaison de narcotiques. Chaque matelot en emporte un peu dans ses vêtements, de sorte que les inspecteurs ont beaucoup à faire.

Pour enrayer ce fléau des drogues autrement plus néfaste que celui de l'alcool, il faut des policiers et des détectives nombreux aussi rusés, aussi malins que les contrebandiers eux-mêmes.

—0—

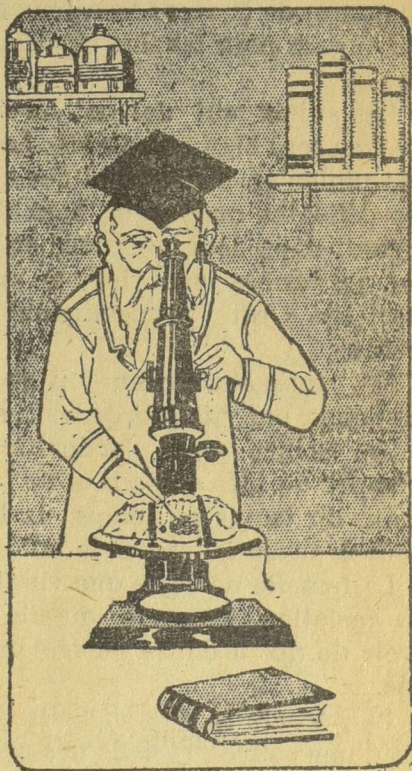
LES SOURIS ET LA SCIENCE

Au lieu de prendre les souris au piège pour les détruire, certains savants les conservent en très grande quantité pour les faire servir à leurs expériences. Les souris sont en effet d'ex-

cellents sujets pour la vivisection qui est l'opération pratiquée sur un animal vivant pour l'étude de quelques phénomènes physiologiques.

Avec un seul couple, on peut facilement obtenir en douze mois cinq générations de souris comprenant 800 membres.

Ces rongeurs se rendent utiles dans tous les laboratoires, particulièrement là où l'on traite les maladies générales.



Les souris ont contribué dans une large part à l'avancement de la science et à l'amélioration de l'humanité. Pour n'en donner qu'un exemple, c'est par un croisement d'une souris blanche et d'une souris grise que Mendel trouva la preuve de la loi de l'hérédité, loi qui s'applique uniformément aux hommes, aux animaux et aux plantes.

On pourrait ajouter ici que les souris, prédisposées elles-mêmes au cancer, ont été largement employées dans les expériences sur cette maladie si funeste aux êtres humains.

Les lapins, pour les besoins de la vivisection, sont peu coûteux; les cochons d'Inde ou cobayes aussi, mais les sujets les moins dispendieux sont encore les souris.

En autant qu'il s'agit de maladies, ce qui est vrai de la souris l'est de l'homme; de là vient la valeur du petit rongeur pour les fins expérimentales.

Les sujets qui doivent servir à la science sont bien entretenus. Les souris, quoiqu'on pense, sont des créatures délicates qu'il faut bien nourrir surtout dans leur première enfance. Les naissances sont légion, mais la mortalité est proportionnellement élevée.

Les excès de chaleur ou de froid, les puces, ont vite fait de les tuer.

Les souris sont particulièrement friandes de blé, de pain et de beurre, aussi, de temps en temps, de laitue. Pour breuvage, l'eau et le lait.

La femelle ne reste que vingt jours en gestation, de sorte qu'elle peut avoir de dix à douze portées par année.

La période la plus difficile dans la vie d'une souris est celle des premiers jours. Les petits naissent débiles et nus. C'est à la mère à les nourrir et à les chauffer. La moindre négligence de sa part leur est fatale.

S'ils traversent indemnes cette période, ils se développent ensuite rapidement et atteignent leur maturité en quelques semaines. Une étrange affection qu'on n'a pu encore définir les guette à la deuxième semaine de leur existence qui fait aussi des milliers de

victimes. La souris franchit trois étapes.

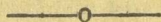
1. En naissant, elles ont une peau rouge et transparente à travers laquelle peuvent se voir l'estomac et, chose curieuse, le lait qu'il contient.

2. Vers la fin du sixième ou du septième jour, leurs corps sont couverts de minces et petites plaques de "crasse" qui se mue en une fourrure soyeuse.

3. Le quatorzième jour, elles ouvrent les yeux et sept jours après sont sevrées.

À l'âge de six à huit semaines, les souris sont prêtes à s'accoupler. Mais ces rongeurs ayant la vie courte, leur période de reproduction est brève. Ce qui n'empêche la fécondité des femelles d'être prodigieuse.

Comme conclusion, quoique les souris se rendent utiles dans les laboratoires et servent en quelque sorte la cause de l'humanité, elles n'en sont pas moins pour cela insupportables dans les maisons d'habitation.



LA POPULATION FRANÇAISE



En chiffres ronds et tout en tenant compte des contingents de troupes qu'il y a en Allemagne, en laissant de côté l'Algérie, la Lorraine et l'Alsace, il y a en 1921, 2,200,000 français de moins qu'en 1914. Par conséquent le retour à la Patrie Française des régions annexées ne compensent même pas l'effrayable hécatombe qui a fondu sur la France.

UN ROMAN COMPLET

LA DAME AUX SCABIEUSES

par GUSTAVE LEROUGE

PREMIERE PARTIE

Pour venger la Main Rouge

CHAPITRE PREMIER

Après le sinistre du pont de l'Estacade

Des malfaiteurs inconnus venaient de faire sauter le pont de l'Estacade, qui traverse une profonde vallée, à quelques milles en amont de la station de Rochester. Le rapide de New-York avait été lancé dans l'abîme. Les wagons étaient broyés ; la plupart des voyageurs morts ou atrocement mutilés.

Lord Burydan qui se trouvait avec son ami Agénor Marmousier à la gare de Rochester, s'était hâté de monter en auto et d'accourir sur le lieu du sinistre. Le spectacle qu'il aperçut était horrifiant. Des wagons avaient pris feu au fond de la vallée et les blessés, brûlés vifs dans les décombres, arrosés de l'eau bouillante de la locomotive éventrée, poussaient des cris lamentables. Quelques voitures demeuraient accrochées dans les rocs, à vingt ou trente mètres en l'air.

Cette scène de désolation était éclairée par la lune, alors dans son plein, et par la flamme rougeâtre des maté-

riaux incendiés, qui permettait d'apercevoir les parois du gouffre.

Lord Burydan, si brave qu'il fût, se sentit ému de pitié et d'horreur. Il en oublia pour un instant les raisons qui l'avaient amené dans cette vallée de la mort. Le poète Agénor n'était guère moins épouvanté ; il croyait voir se dresser devant ses yeux une vision de cauchemar ou d'Apocalypse.

— Heureusement, murmura lord Burydan, que j'ai pu empêcher nos amis de prendre ce train ! Seul, William Dorgan est au nombre des voyageurs. Il faut tâcher de le retrouver !

L'auto fut laissé derrière un bouquet de saules, à mi-côte du chemin qui descendait au fond de la vallée, et les deux amis s'avancèrent à travers les joncs et les roseaux, jusqu'à l'amoncellement des débris, d'où montait un concert de plaintes déchirantes.

Ils avaient à peine fait quelques pas, dans cette vallée d'horreur, lorsque Agénor poussa une exclamation. Il venait d'apercevoir le corps inerte de W. Dorgan, sous un enchevêtrement de roues et de traverses, qui, en formant au-dessus de lui une sorte de voûte, avaient dû, jusqu'à un certain point, le protéger. Le milliardaire portait à la tempe une profonde blessure.

— Je doute fort qu'il soit encore vivant, après une pareille chute, dit lord Burydan en secouant la tête,

—Le coeur bat cependant, dit Agénor qui s'était approché du blessé. Que faut-il faire?

—Aidez-moi d'abord à le transporter jusqu'à l'auto. Puis vous le conduirez...

—A Rochester?

—Non. J'ai des raisons pour qu'on ne le voie pas à Rochester. Vous irez jusqu'à Syracuse, qui ne se trouve qu'à une heure d'ici, et vous le déposerez dans ma petite maison du faubourg... en ayant soin de vous faire voir le moins possible. Kloum, d'ailleurs, ne tardera pas à venir vous rejoindre.

—Cela sera exécuté de point en point. Vous pouvez être sûr que William Dorgan sera admirablement soigné.

Tous deux prirent le corps du militaire qu'ils eurent beaucoup de difficulté à retirer de dessous les décombres, et ils le transportèrent jusqu'à l'auto. Lorsqu'ils y furent arrivés, lord Burydan retira des poches du blessé tous les papiers qu'elles contenaient. Un étrange projet venait tout à coup de germer dans son esprit. Il s'empara d'un carnet de chèques, d'un portefeuille contenant des pièces d'identité, de deux cartes de circulation sur des lignes de chemin de fer et enfin de plusieurs lettres et télégrammes. Il prit aussi une bague ornée d'un brillant, que William Dorgan portait à la main droite, et une épingle de cravate ornée d'une grosse perle.

Agénor l'avait regardé faire avec surprise.

—Quels sont donc vos projets? lui demanda-t-il.

—Il serait trop long de vous les expliquer. Sachez seulement que je viens peut-être de trouver le moyen

d'anéantir la Main Rouge... Mais, adieu, mon cher Agénor. Prenez bien soin de notre blessé.

L'auto démarra et se perdit dans la nuit. Lord Burydan redescendit en toute hâte vers le champ du carnage. Il examina successivement plusieurs cadavres, atrocement défigurés, jusqu'à ce qu'il en aperçut un dont la tête ne formait plus qu'une bouillie sanglante et qui était de la même taille et à peu près de la même corpulence que W. Dorgan. D'ailleurs, le cadavre inconnu était vêtu avec une rare élégance.

—Je crois que je ne trouverai pas mieux, murmura l'excentrique avec émotion.

Sans hésiter, il passa au doigt de l'inconnu la bague en brillants, le para de l'épingle de cravate ornée d'une perle et glissa dans sa poche intérieure le carnet de chèques, non sans avoir eu soin de se saisir de tous les papiers que possédait le défunt, un certain M. Murray, directeur des aciéries de Brooklyn.

Lord Burydan avait à peine fini de mener à bien cette substitution, qui eût paru suspecte à tous ceux qui ne le connaissaient pas lorsque son attention fut attirée par de faibles gémissements qui partaient d'un pulmann-car, renversé sens dessus dessous. Il s'approcha aussitôt, et, s'ensanglantant les doigts aux glaces brisées du compartiment, à demi étouffé par l'acre fumée, il parvint à retirer des débris embrasés une jeune femme d'une extrême beauté. Il fut frappé de ce fait qu'elle portait à la ceinture un gros bouquet de scabieuses et qu'elle était vêtue de deuil.

A peine avait-il réussi à la dégager, qu'elle s'évanouit dans ses bras,

après lui avoir jeté un regard éperdu de reconnaissance.

Lord Burydan porta la jeune femme jusqu'à un endroit éloigné d'une cinquantaine de pas, et la déposa doucement sur un tertre couvert d'un épais gazon. Puis il redescendit jusqu'au ruisseau qui coulait au fond de la vallée, pour y tremper son mouchoir afin d'humecter le front et les tempes de la blessée.

Il aperçut alors une troupe d'hommes, armés de torches et de phares électriques, qui descendaient en hâte le sentier de la vallée ; d'un coup d'oeil, il reconnut, parmi eux, Fritz et Cornélius Kramm ; ce qui lui donna beaucoup à penser.

Le chef de gare de Rochester, qui se trouvait aussi au nombre des sauveteurs, l'avait aperçu. Ils échangèrent quelques mots, et lord Burydan lui recommanda tout spécialement la jeune fille qu'il venait d'arracher à la mort. Ensuite il se joignit lui-même à la troupe des sauveteurs, parmi lesquels figuraient une douzaine de robustes hommes d'équipe munis de pioches et de barres de fer destinées à déblayer les décombres.

Les secours furent organisés avec cette silencieuse rapidité que l'on ne trouve peut-être qu'en Amérique. Les morts furent déposés, côte à côte, sur le bord du ruisseau ; les blessés provisoirement installés sur des matelas, que deux fourgons de la Compagnie du chemin de fer avaient apportés de la ville. Grâce aux boîtes de pharmacie, on commença à donner aux blessés les soins les plus urgents. Leur nombre n'était, d'ailleurs, guère considérable. Dans cette catastrophe, dont on garde encore le souvenir en Amérique, presque tous les voyageurs avaient été tués. C'est à peine si, sur

cent dix, une douzaine, plus ou moins mutilés, avaient survécu. Parmi ces rescapés, on retrouva une petite fille de quatre ans qui, couchée dans le filet aux bagages, avait supporté le terrible saut sans une égratignure. Elle souriait, regardant autour d'elle avec étonnement, comme si elle venait seulement de se réveiller. On l'emporta, pour qu'elle ne vit pas le cadavre de sa mère, décapitée net par une des roues de la locomotive. Plus loin, un gentleman à barbe blanche, pris dans un enchevêtrement d'essieux et de roues, appelait désespérément au secours. Quand on voulut le dégager, on constata qu'il avait les deux cuisses coupées au ras du ventre. Il expira presque aussitôt. Une jeune femme, devenue folle, tenait dans un pan de sa jupe la tête de son mari.

Lord Burydan n'avait jamais vu de spectacle plus pitoyable.

La tâche des sauveteurs était, d'ailleurs, pleine de difficultés. Il fallut faire venir en hâte de Rochester une pompe à incendie pour éteindre le feu, qui avait pris aux débris des wagons et qui menaçait de tout consumer. La recherche des morts et des blessés continua, au milieu des poutrelles encore fumantes et des barres d'acier mal refroidies.

Lord Burydan faisait des prodiges d'héroïsme. Deux fois, il faillit être écrasé, en essayant de soulever un wagon, et il se brûla grièvement les ensembles sous les coussins. Cette dernière n'avait aucune blessure : elle avait simplement failli être étouffée et grillée à petit feu.

Cornélius et Fritz, feignaient de déployer, eux aussi, un grand zèle. Mais leur véritable préoccupation n'avait rien de philanthropique. Tous deux, persuadés que le milliardaire Fred

Jorgell, sa famille et les Français leurs amis se trouvaient dans le train, attendaient, avec une impatience féroce, que les cadavres de leurs ennemis fussent retrouvés.

Lord Burydan, que ni l'un ni l'autre n'avaient reconnu, suivait leur manège du coin de l'oeil et observait attentivement leurs faits et gestes.

Les deux bandits paraissaient décontenancés. Cependant, lorsqu'on apporta, à l'ambulance provisoirement installée, le cadavre défiguré de M. Murray et que Cornélius reconnut à son doigt la bague en brillants de William Dorgan, il ne put réprimer un geste de satisfaction. Il fouilla le cadavre et, dans une poche intérieure, trouva le carnet de chèques mis là par lord Burydan.

—En voici toujours un ! dit-il à Fritz qui, sur un signe de son frère, était accouru. Nous ne pouvons manquer de trouver les autres d'ici peu.

Les deux bandits jugèrent nécessaire de montrer ostensiblement le chagrin qu'ils étaient censés éprouver de la mort de leur ami et associé.

—Ce cher William Dorgan ! s'écria Fritz en appelant le chef de gare et d'autres personnes présentes, dire qu'il n'y a pas huit jours nous déjeunions gaiement ensemble ! Pourquoi faut-il que le hasard m'ait donné la douloureuse mission d'être le premier à reconnaître le corps de mon ami ?

—Vous veillerez, n'est-ce pas, fit Cornélius sur un ton de circonstance, à ce que le corps de notre ami soit mis à part, en attendant que nous fassions prévenir ses deux fils.

—C'est encore une chance qu'il n'y ait que lui ! murmura l'honnête chef de gare en se rapprochant. Savez-vous que toute la famille a failli y passer ?

—Que dites-vous là ? demanda Fritz l'oeil mauvais et la face subitement crispée.

—Je répète que c'est bien heureux que M. Fred Jorgell, que je connais de vue, et tous ses amis n'aient pas accompagné M. William Dorgan, comme ils en avaient l'intention. Au dernier moment, ils ont changé d'avis et ont refusé de monter dans le train.

—C'est fort heureux, en effet, répliqua Cornélius d'un air contraint.

Il avait grand-peine à ne pas trahir son dépit et sa mauvaise humeur.

—C'est décidément de la guigne ! s'écria Fritz avec rage, une fois que les témoins de cette scène se furent éloignés. Nous qui croyions nous débarrasser de toute la bande d'un seul coup !...

—Tant pis ! C'est à recommencer !

—Quel dommage ! Tout avait si bien marché !

—J'avais pris les plus minutieuses précautions. Je m'étais même muni d'un flacon spécial, dont il m'eût suffi de laisser tomber une goutte sur chaque pansement pour amener le trépas instantané des survivants !

—Ne nous désolons pas, cependant, dit Fritz après réflexion. Nous avons eu un résultat. Le décès de William Dorgan va mettre notre ami Baruch en possession de sommes importantes. Un des buts que nous poursuivons va se trouver atteint.

Pendant que les deux lords de la Main Rouge dissertaient cyniquement, au milieu des morts et des mourants, lord Burydan continuait à dépenser, sans compter, ses forces et son énergie, risquant cent fois sa vie pour arracher, de dessous la charpente disloquée des wagons, des corps qui, le plus souvent, n'étaient que des cadavres.

Le petit jour se leva sur cette scène de désolation, lord Burydan était brisé de fatigue, les brûlures et les blessures dont il était atteint le faisaient beaucoup souffrir.

Il songea à se retirer. D'autant plus que sa présence devenait absolument inutile. Ceux des voyageurs qui étaient encore vivants avaient été mis en sûreté, et le nombre des sauveteurs croissait de minute en minute. Il en arrivait de tous côtés.

Un fait donnera idée de l'activité américaine. On s'occupait encore à déblayer le fond de la vallée sanglante que déjà une escouade d'une centaine de charpentiers, appelés par dépêche et venus en train spécial, s'occupaient de la reconstruction de l'Estacade.

Lord Burydan allait se retirer, en profitant d'une des nombreuses voitures de louage venues de Rochester, lorsqu'il se souvint tout à coup de cette belle jeune femme qu'il avait secourue la première, au teint si pâle, aux vêtements de deuil, avec un bouquet de scabieuses à la ceinture.

Oubliant sa fatigue, il remonta précipitamment vers l'ambulance provisoire, que, précisément, Cornélius venait de quitter, après avoir acquis la certitude que William Dorgan était le seul ennemi de la Main Rouge qui eût péri dans la catastrophe.

Lord Burydan n'apercevant plus, tout d'abord, la jeune femme parmi les blessés, se mit à la recherche du chef de gare, auquel il l'avait recommandée. Il ne le trouva pas. Dans le désarroi, personne ne put lui donner un renseignement.

Machinalement, poussé peut-être par un pressentiment, il alla jusqu'à l'endroit où avaient été déposés les cadavres. A peine eut-il jeté un coup d'oeil sur les restes défigurés de ceux-

ci, qu'il reconnut, avec une douleur indicible, le cadavre de la belle jeune femme en deuil. A ses côtés, sans doute pour faciliter à ses parents ou à ses amis la tâche de la reconnaître, on avait replacé à sa ceinture le bouquet de fleurs d'un violet sombre.

—La seule femme que j'aurais aimée! balbutia-t-il douloureusement.

Il effleura de ses lèvres le front glacé de la morte et s'enfuit, le désespoir dans le coeur.

CHAPITRE II

"Célérité.—Discretion!..."

Les semaines qui suivirent furent pour lord Burydan pleines de troubles, d'agitation et de neurasthénie. Tout d'abord, William Dorgan, qu'Agénor avait conduit dans le cottage que possédait l'excentrique dans la banlieue de Syracuse, n'avait pu, malgré tous les soins, se remettre complètement de l'émotion qu'il avait éprouvée. Il était devenu entièrement aphasique ; il ne pouvait plus articuler que quelques bégaiements inintelligibles.

Lord Burydan se repentait presque de la substitution opérée par lui. Des scrupules tardifs lui venaient. Il se demandait s'il avait bien eu le droit de faire ce qu'il avait fait.

Avec sa franchise ordinaire, il jugea que le plus simple était de mettre William Dorgan lui-même au courant de ses projets.

Le milliardaire, qui, à part l'impossibilité de parler, avait complètement recouvré ses facultés intellectuelles, écouta gravement la confidence du lord excentrique. Il demeura quelques minutes plongé dans ses réflexions. Enfin, il saisit d'une manière ferme les tablettes dont il se servait pour cor-

respondre avec ceux qui l'entouraient, et traça ces simples mots :

— « Vous possédez ma confiance et j'approuve entièrement ce que vous avez fait. Pour tous, je suis mort, et mort je dois demeurer jusqu'à nouvel ordre. »

Lord Burydan, malgré ses longues explications au milliardaire sur ses projets, fut un peu surpris de la facilité avec laquelle il donnait son assentiment.

— Ne faudrait-il pas, lui demanda-t-il encore, prévenir votre fils Harry ?

L'aphasique fit de la tête un signe de dénégation.

— Et votre fils Joë ?

William Dorgan renouvela son signe dénégatif, mais d'une façon plus énergiquement accentuée.

C'est que le milliardaire pendant les longues heures de recueillement de sa convalescence, avait eu le temps de réfléchir à une foule de petits faits auxquels, jusqu'alors, il n'avait prêté aucune attention, et, sans les connaître dans leur entier, il avait deviné assez les projets de lord Burydan, pour se rendre compte qu'il y avait neuf chances sur dix pour que l'excentrique eût raison. Il ne pouvait oublier que lord Burydan lui avait sauvé la vie. Enfin, il y avait eu, entre eux, deux ou trois entretiens confidentiels, au cours desquels lord Burydan avait réussi à gagner entièrement le milliardaire à ses idées.

C'était pour ce dernier un point très important que d'avoir obtenu l'assentiment de William Dorgan, auquel il s'était fait connaître sous son véritable nom. Toutefois, par une contradiction curieuse, lord Burydan, en proie à une noire mélancolie, demeura, pendant une période assez longue, sans s'occuper de la Main Rouge.

Malgré tous ses efforts, le jeune lord ne pouvait oublier la tragique physionomie de cette belle inconnue — la dame aux scabieuses, c'est ainsi qu'il l'avait nommée — qu'il n'avait fait qu'entrevoir et tenue un instant dans ses bras, pour la perdre presque aussitôt.

En vain essayait-il de s'arracher à cette hantise. Le poète Agénor, malgré toutes les ressources de son imagination, ne put parvenir à l'en distraire.

Diverses circonstances vinrent raviver ce chagrin. Un jour, lord Burydan, entré pour se rafraîchir dans un café, trouva, sur la table à laquelle il s'était assis, un numéro du « New-York Illustrated News ». L'ayant feuilleté d'abord distraitemment, son attention fut attirée par une double page où se trouvaient les portraits de toutes les victimes du sinistre de Rochester. Du premier coup, il reconnut la dame aux scabieuses, dont le portrait offrait une ressemblance saisissante.

— Cette image me poursuivra donc partout ! balbutia-t-il, et il referma le journal.

Il allait se retirer lorsque, sur la couverture même du périodique, il fut invinciblement attiré par cette stupéfiante annonce :

INSTITUT SPIRITUALISTE

Pour le soulagement des gentlemen et ladies inconsolables.

Directeur : Ezéchias Palmers,

Psychologue Mentaliste, membre de plusieurs académies.

Vous tous qui avez perdu un être cher, qui pleurez une mère, une épouse, une fiancée, une fille adorée, ne

vous abandonnez pas au désespoir ! Allez en toute confiance trouver l'honorable Ezéchias Palmers. Il vous consolera de vos chagrins ; il fera apparaître à vos yeux les physionomies familières et bénies des chères disparues, miraculeusement délivrées des chaînes inexorables de la mort.

Nous ne faisons ici aucune promesse mensongère. Les incrédules viendront ; ils verront et ils seront convaincus.

Matérialisations—Apparitions en tous genres.

Conversations avec l'au-delà.

Révélations d'outre-tombe.

Voyages dans l'Astral.—Double vue.

Etc., Etc.

Adresser toutes communications à M. Ezéchias Palmers, directeur de l'Institut spiritualiste, 15e Avenue, n° 211.—Téléphone.

Célérité.—Discrétion.—Prix modérés
—Evocations à domicile.

Lord Burydan relut deux fois cette étrange réclame : puis il murmura, en haussant les épaules :

—Ce doit être quelque charlatan !

Il emporta cependant le numéro du "New-York Illustrated News", car il voulait découper la photographie de "la dame aux scabieuses" pour la conserver.

Trois jours après, une affaire l'ayant amené à New-York, le hasard le conduisit dans la quinzième avenue. Sans l'avoir cherché le moins du monde, il se trouva en face d'une haute porte de bronze, au-dessus de laquelle on lisait en lettres d'or : "Institut spiritualiste." Cette inscription était fixée au milieu d'une très haute muraille.

La curiosité fut plus forte, chez lord Burydan, que tout autre sentiment. Il sonna, se trouva dans une cour plantée d'ifs et de cyprès vénérables, d'où un domestique, vêtu d'une souquenille violette qui le faisait ressembler à un évêque, le conduisit dans un salon d'un aspect sévère et d'un style particulièrement original.

Les meubles massifs étaient d'ébène, incrusté de petites étoiles de nacre. Les tentures d'un bleu foncé avec des franges d'argent ; de la voûte, en forme de dôme, pendait un grand brûle-parfums. La voûte, elle-même, formait comme un ciel d'azur parsemé d'anges souriants. Sur la cheminée, un groupe en marbre représentait la mort sous la forme d'un hideux squelette auquel un génie souriant mettait le genou sur la poitrine et arrachait sa faux. De hautes fenêtres à vitraux répandaient sur ce décor une mystérieuse lumière.

—Drôle de salon ! murmura lord Burydan en regardant autour de lui.

Cinq minutes plus tard, une des portières de velours bleu s'écarta, pour livrer passage à un gentleman d'une correction parfaite, qui s'inclina cérémonieusement devant le visiteur.

—A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda lord Burydan.

—Je suis Ezéchias Palmers.

Il ajouta, sans donner à lord Burydan le temps de se reconnaître :

—Vous avez sans doute perdu une personne qui vous était chère ?

Lord Burydan était entré dans ce bizarre établissement sous l'impulsion de la curiosité. Maintenant qu'il se trouvait en face du directeur, il ne savait plus de quelle façon s'y prendre pour faire une retraite honorable. Au fond, il était persuadé qu'il avait affaire à un charlatan.

—Sir, répondit-il, avec un peu d'embarras, il est vrai. Mais je voudrais vous demander quelques renseignements. Je ne vous cacherais pas que je suis un sceptique, je me demande comment vous pouvez faire pour réaliser les séduisantes promesses de votre prospectus?

M. Palmers jeta sur son interlocuteur un regard imposant; et ce ne fut qu'après l'avoir toisé avec une sorte de pitié dédaigneuse qu'il répondit:

—Sir, si les moyens que nous employons sont en partie naturels et en partie occultes. Mais qu'importe, si nous atteignons le but que nous nous sommes proposé! Tous ceux qui s'adressent à moi, je vous l'affirme, n'ont jamais éprouvé de désillusions.

Lord Burydan se sentit entraîné, malgré lui, à mettre M. Palmers au défi. Il tira de sa poche la photographie de la dame aux scabieuses:

—Avez-vous le pouvoir, dit-il, de me faire voir la personne dont voici le portrait?

—Parfaitement, répondit M. Palmers avec aplomb.

—Employerez-vous les moyens surnaturels ou les autres? ne put s'empêcher de demander l'excentrique.

—Cela dépendra... En tous cas, il est indispensable que je connaisse, de la façon la plus minutieuse, dans quelle circonstance vous avez vu cette personne pour la dernière fois.

Lord Burydan, très mécontent, au fond, de s'être aventuré dans cette officine, raconta en quelques mots la catastrophe du pont de l'Estacade, et demanda à M. Palmers quand il devrait revenir.

—Je vous écrirai, répondit celui-ci, mais encore faut-il que je connaisse votre adresse.

—Je ne tiens pas à vous dire mon nom. Ecrivez-moi à Syracuse, poste restante, aux initiales A. B.

—Comme il vous plaira, répliqua le directeur avec le même sang-froid. Mais vous savez que, dans ce cas, l'usage de l'établissement est de demander des arrhes.

—Votre demande est trop légitime. Voici cinq cents dollars.

—Cela suffit pour un premier acompte. Si vous êtes satisfait, vous aurez à nous verser pareille somme. Dans le cas contraire, vous serez intégralement remboursé.

M. Palmers reconduisit son visiteur jusqu'à la porte de l'Institut spiritualiste, et il lui dit, avant de le quitter :

—Il y a fort longtemps, vous le savez, que je m'occupe des sciences de l'âme, et nul ne peut soupçonner combien cette étude est passionnante. J'ai débuté par l'étude des maladies mentales, j'ai même été quelque temps directeur du " Lunatic-Asylum " de Greenway; et ce n'est que par degrés que je suis arrivé, peu à peu, à la connaissance de l'Occulte...

Ce mot de Greenway fut un trait de lumière pour lord Burydan. Il comprit qu'il se trouvait en face de l'ex-jockey qui avait été quelque temps son geôlier, dans la maison de fous d'où il s'était évadé, avec l'aide d'Oscar Tournesol, et il s'applaudit sincèrement de n'avoir pas fait connaître sa véritable personnalité à ce singulier industriel.

Lord Burydan retourna le soir même à Syracuse. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il entendit parler de M. Palmers. Il commençait à croire que les cinq cents dollars versés par lui pouvaient être regardés comme perdus, lorsqu'il reçut un court billet l'a-

vertissant de se trouver à dix heures du soir, très exactement, à l'Institut spiritualiste et de "s'attendre à toute émotion".

L'excentrique se sentait de plus en plus mécontent de s'être engagé dans cette affaire. Cependant, la curiosité le poussa de voir de quelle façon M. Palmers tiendrait ses engagements. Il prit donc, le lendemain matin, le train pour New-York.

Il passa une partie de la journée à faire des visites. A mesure que l'heure fixée par le thaumaturge approchait, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une sourde impatience. Pour lui, le temps marchait avec une lenteur désespérante.

A dix heures, très exactement, il sonnait à la porte de l'Institut spiritualiste.

Le même serviteur, vêtu de violet, vint lui ouvrir. Sans un mot, il le conduisit, par une petite porte, jusqu'à une avenue bordée de noirs sapins et de houx aux baies écarlates, à l'extrémité de laquelle se trouvait une autre porte à double vantail, surmontée d'une croix.

Lord Burydan frissonna. Allait-on donc le conduire dans un cimetière ? Il était déjà, par avance, indigné de cette macabre comédie. Mais il s'était trop avancé pour reculer. Il fallait aller jusqu'au bout.

Son guide lui ouvrit la porte de l'enclos funèbre, lui fit comprendre par signe qu'il ne pouvait l'accompagner plus loin et, finalement, le laissa seul.

A la clarté de la lune, que voilaient à peine de légers nuages, l'excentrique put examiner le lieu où il se trouvait.

C'était bien un cimetière : mais un cimetière du plus grand luxe. Les allées, bien sablées, étaient bordées de

sphinx de bronze et, dans le fouillis des verdure funèbres, de hautes colonnes, surmontées d'urnes, des chapelles gothiques et jusqu'à des statues silhouettaient leur blancheur marmoreenne. Des massifs, montaient les pénétrants parfums des fleurs, auxquels se mêlait une vague odeur d'encens et d'aloès.

Lord Burydan, poursuivant sa route, longea les bords d'un étang où dormaient des cygnes noirs. Il passa près d'un immense jasmin couvert de fleurs, et il écouta quelques instants les chants d'un rossignol, qui s'égoillait dans les branches d'un laurier.

Il savait gré à ceux qui avaient combiné cette mise en scène de lui avoir épargné les fantasmagories banales ; les cris de hiboux, les squelettes frottés de phosphore, ou les spectres entortillés dans des draps de lit et traînant avec fracas des chaînes rouillées.

— Décidément, ce Palmers a plus de goût que je ne l'aurais cru, se dit lord Burydan. A présent, je me demande comment cela va finir.

Il s'enfonça dans une allée bordée de myrtes et de rosiers, qui répandaient une odeur délicieuse. Des vers luisants rampaient dans les gazons, et des mouches à feu voletaient de fleur en fleur, comme de petites âmes en peine.

Petit à petit, il oubliait le lieu où il se trouvait et il continuait à marcher, plongé dans une profonde rêverie. Tout à coup, il tressaillit. Il avait cru entendre, tout près de lui, comme un gémissement à demi étouffé.

Il leva les yeux. Il se trouvait à quelque distance d'une chapelle, au toit pointu, dont il n'était séparé que par un massif de buis sombre et d'acanthes aux larges feuilles. Au mo-

ment même où il la regardait, l'intérieur de la chapelle s'éclaira d'une lueur bleuâtre. La porte de fer roula sans bruit sur ses gonds. Une femme, en deuil, s'avança lentement dans l'allée. Elle tenait à la main un gros bouquet de scabieuses.

Haletant d'émoi, en dépit de son parti pris d'incrédulité, le lord excentrique demeura immobile, le cœur palpitant. Il contemplait de tous ses yeux l'apparition. Elle passa à quelques pas de lui, sans faire mine de le voir et sans plus de bruit qu'un véritable fantôme.

Il n'avait pu jusqu'alors distinguer ses traits. Mais, à un moment donné, elle atteignit un espace vide, fortement éclairé par la réverbération de la lune, et elle tourna lentement la tête.

Lord Burydan jeta un cri terrible. Celle qu'il voyait ne pouvait être une figurante. C'était bien cette dame aux scabieuses qu'il avait retirée de dessous les décombres fumants! C'étaient bien ses traits d'un dessin si pur et si gracieux!... Et, pourtant, il l'avait vue couchée parmi les morts, il avait effleuré de ses lèvres son front déjà glacé!

Il demeurait à la même place, cloué par la plus violente émotion peut-être qu'il eût jamais ressentie de son existence, pourtant si passionnément mouvementée.

Au cri retentissant de suprême angoisse qu'il avait jeté, l'apparition avait tourné vers le nocturne visiteur son pâle visage. Leurs yeux se rencontrèrent.

— Lui! s'écria-t-elle, c'est lui!...

Elle se précipita en avant, comme pour se jeter dans ses bras.

Lord Burydan courut à l'autre extrémité de l'allée qui contournait le massif d'arbustes, afin d'aller à sa

rencontre. Dans ce mouvement, il la perdit de vue un instant, derrière l'épais feuillage des buis. Quand il fut arrivé à la place qu'elle avait occupée l'instant d'auparavant, il ne la trouva plus. Elle avait disparu!

Elle semblait s'être fondue, comme une vapeur légère, dans la brume azurée qui enveloppait tout ce décor de prestiges et d'enchantements.

Vainement, il erra par les allées du luxueux cimetière; vainement il battit en tous sens les taillis et les bosquets. La dame aux scabieuses, qui n'était peut-être qu'un fantôme, s'était évanouie comme un fantôme.

Lord Burydan ne trouva d'elle qu'une des sombres scabieuses échappée de son bouquet. Il la ramassa pieusement.

Complètement désespéré, il se retrouva sans savoir comment à la grille de l'étrange cimetière et se laissa reconduire, comme un enfant, jusque dans la rue par le silencieux serviteur à la souquenille violette.

CHAPITRE III

La dame aux scabieuses

Lord Burydan, chancelant comme un homme ivre et en proie à des alternatives de fièvre et d'abattement, regagna à grand-peine l'hôtel où il était descendu. Là, il dut s'aliter, malade d'un commencement de neurasthénie, causée par la violence des émotions qu'il avait ressenties.

Agénor, accourut aussitôt de Syracuse, s'installa à son chevet et le soigna avec son dévouement habituel. Au bout de huit jours, lord Burydan, quoique encore très faible, pouvait se lever et reprendre ses occupations.

Son premier soin fut de se rendre à l'Institut spiritualiste. Le premier mot de M. Palmers fut pour demander à son client s'il avait été satisfait.

Très satisfait, répondit le jeune lord avec agitation, c'est à peine si je suis remis de la secousse que j'ai éprouvée.

—En ce cas, vous savez ce qui est convenu. C'est cinq cents dollars que vous me redeviez.

—Les voici. Et vous en gagnerez beaucoup d'autres, si vous pouvez me faire voir, une autre fois, la personne que je pleure...

—A mon vif regret, ce que vous me demandez là est impossible. Le prodige qui s'est opéré une fois en votre faveur ne peut se renouveler.

—Parlons sérieusement ! s'écria l'excentrique en haussant les épaules avec colère. Il ne faut pas essayer de m'en imposer, à moi ! J'ai la certitude que l'apparition que j'ai vue est une habile figurante qui possède une grande ressemblance physique avec la personne dont je déplore la perte !

—Vous pourriez vous tromper, répliqua gravement M. Palmers. Vous avez vu celle que vous désiriez voir. N'essayez pas d'aller au fond des choses.

—Parlons net. Je vous offre dix mille dollars, si vous me faites voir de nouveau la dame aux scabieuses. Que ce soit un spectre ou une figurante, peu m'importe !

L'ex-directeur du "Lunatic-Asylum", qui, malgré ses rapports avec les esprits infernaux, n'était pas encore parvenu à se guérir de sa passion pour les courses, ou il mangeait le plus clair de ses bénéfices, parut vivement alléché par l'offre de son riche client.

—Diable ! murmura-t-il avec embarras, c'est que, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, je ne peux pas renouveler deux fois le prodige !... Cependant, je vais essayer. Je vous écrirai un mot d'ici quelques jours.

—Tâchez que ce soit le plus tôt possible !

Lord Burydan se retira, bouillant d'impatience à la pensée que M. Palmers s'était fait tirer l'oreille simplement pour se faire payer plus cher. Toutefois, plusieurs jours s'écoulèrent sans que le directeur de l'Institut spiritualiste donnât de ses nouvelles.

Cependant, l'acte de décès de William Dorgan avait été dressé et sa succession ouverte suivant toutes les formes légales. L'ingénieur Harry Dorgan s'aperçut alors que tous les traités signés à propos du trust des maïs et coton qu'avait dirigé son père, et dont la moitié eût dû lui revenir, étaient rédigés de telle façon qu'il en était à peu près exclus. Cornélius, Fritz et Joë avaient fait usage de prête-noms, créé des parts fictives, et s'étaient arrangés, en un mot, de façon à ne laisser à l'ingénieur qu'un nombre de parts dérisoire.

De plus, de nombreux procès étaient engagés ; puis les affaires avaient été si habilement embrouillées, qu'il paraissait évident, que le trust, dont Joë s'était fait nommer directeur provisoire, ne pourrait être liquidé avant de longs mois.

Dans sa retraite, William Dorgan, toujours bien portant, n'eût été la mutilité dont il était atteint, suivait passionnément toutes les péripéties de la lutte juridique qui s'était engagée entre les deux frères et il était mis au courant de la procédure.

C'est à l'occasion de ces procès qu'Harry Dorgan pria lord Burydan

d'aller, de sa part, demander à Cornélius Kramm le double de certaines pièces qui n'avaient pas été versées au procès.

L'excentrique accepta de se charger de cette mission non seulement pour rendre service à son ami, mais parce qu'il était, en outre, assez désireux de voir le docteur Cornélius sur son terrain, c'est-à-dire dans le laboratoire où il se livrait à ses audacieuses expériences de greffe humaine.

Le docteur bien qu'il n'ignorât pas la part prise par lord Burydan dans le siège de l'Île des Pendus, l'accueillit avec la plus grande cordialité. Il lui expliqua si habilement le procès qui divisait les deux frères, que lord Burydan en vint à se demander si ce n'était pas l'ingénieur Harry qui était dans son tort.

Tout en conversant avec son visiteur, Cornélius lui fit visiter la plupart des pièces du magnifique hôtel qu'il habitait. Le seul endroit où il ne le conduisit pas, fut précisément le laboratoire où il accomplissait ses expériences les plus intéressantes et où, d'ailleurs, il n'admettait jamais personne.

Lord Burydan et le docteur se promenaient familièrement dans le beau parc qui entourait l'hôtel, lorsqu'un vieil Italien, nommé Léonello, depuis des années au service du "sculpteur de chair humaine", vint dire à ce dernier que quelqu'un le demandait.

—Attendez-moi là un instant, dit Cornélius. Je n'ai qu'un mot à dire à la personne qui veut me parler. Je serai tout de suite de retour.

Lord Burydan accepta et continua à se promener solitairement par les allées, tout en réfléchissant à l'homme étrange, énigmatique et presque génial chez lequel il se trouvait.

Quelques minutes s'écoulèrent. Lord Burydan était arrivé à cette partie des jardins qui se trouvait située tout à fait derrière l'hôtel, lorsqu'il aperçut, sur le rebord d'une fenêtre du premier étage, un gros bouquet de scabieuses placé dans un vase plein d'eau, comme si on eût tenu à le garder le plus longtemps possible.

—C'est véritablement une obsession! murmura le jeune homme. Ces fleurs me poursuivront donc partout!...

Il regarda encore le bouquet, quand une silhouette féminine apparut dans le fond de la chambre, puis se rapprocha de la fenêtre.

Avec une indicible stupeur, lord Burydan reconnut l'inquiétante dame aux scabieuses, la victime du pont de l'Estacade, l'apparition du cimetière de M. Palmers.

Cette fois, il crut que sa raison l'abandonnait. Il se demanda s'il n'était pas l'objet d'une hallucination. Il regarda du côté de l'apparition, persuadé qu'elle allait s'évanouir ou se dissiper dans les airs comme une fumée.

Il n'en fut rien. Il faisait, ce jour-là, un temps parfaitement clair, et il était à peine deux heures de l'après-midi. Lord Burydan put se convaincre que, bien que très pâle, celle qui se présentait à sa vue était bien une créature de chair et de sang, et non un vain fantôme.

La victime de la catastrophe était-elle ressuscitée? Se trouvait-il en face de son sosie? Il ne voulut pas essayer de traiter la question.

A son tour, la jeune femme l'avait aperçu; et elle semblait aussi effrayée et, surtout, aussi surprise que lui. Néanmoins, sa physionomie se rassérénait par degrés; comme si elle prenait

une brusque résolution, elle se pencha sur l'appui de la fenêtre.

Lord Burydan se rapprocha. Il allait donc avoir la clé de ce mystère. Malheureusement, presque au même instant, il vit de loin le docteur Cornélius, qui venait le rejoindre.

Le jeune homme n'eut que le temps de mettre un doigt sur ses lèvres pour faire comprendre à la dame aux scabieuses que le moment était peu favorable à une explication. Elle s'en rendit si bien compte, ayant aussi de loin aperçu Cornélius, qu'elle referma sa fenêtre avec hâte.

Lord Burydan demeura encore une heure dans l'hôtel. Il n'écoutait plus que d'une oreille distraite les raisonnements captieux du sculpteur de chair humaine. Quand il prit congé de ce dernier, il n'avait en tête qu'une seule et unique préoccupation: entrer à tout prix en relations avec la mystérieuse inconnue.

Il regagna son hôtel, absorbé par cette unique pensée et se jurant bien de ne pas quitter New-York sans avoir eu la solution de cette énigme.

Par une coïncidence assez curieuse, mais qui, en réalité, n'avait rien que de très naturel, il trouva, en rentrant, une lettre de M. Palmers lui annonçant que, à son vif regret, il ne pouvait le faire assister à une seconde séance d'apparitions surnaturelles.

— Ce Palmers, songea-t-il, est certainement en relations avec Cornélius. Il espère, sans doute, m'extorquer la forte somme en me faisant croire à des difficultés imaginaires. Il se trompe grossièrement; maintenant que je sais où est mon inconnue, je n'ai plus besoin de lui.

Lord Burydan eut la malice de répondre à M. Palmers une lettre ironique, où il lui disait de ne pas déran-

ger inutilement les esprits qu'il avait à son service, attendu que lui-même s'était fait une raison et se trouvait maintenant tout à fait consolé.

Lord Burydan avait déjà élaboré tout un projet.

Après son dîner, il sortit en compagnie de Kloum, le fidèle Peau-Rouge, avec lequel il avait eu auparavant un long entretien.

.

Ce soir-là, la dame aux scabieuses lisait près de sa fenêtre grande ouverte, s'arrêtant de temps à autre pour regarder les beaux arbres du parc. Vraiment son pâle visage, éclairé par un rayon de lune, semblait bien appartenir à un être surnaturel.

Tout à coup, quelque chose passa au-dessus de sa tête avec un sifflement léger qui ressemblait à un frôlement d'ailes. Il y eut ensuite, contre la cloison, le bruit sec d'un choc.

Elle se retourna plus surprise qu'effrayée. Une courte flèche venait de se ficher dans le bois, où elle s'était profondément enfoncée.

Le premier mouvement de la jeune femme fut de refermer la fenêtre. Mais, regardant la flèche de plus près, elle s'aperçut qu'elle était lestée d'un petit papier roulé, attaché avec une faveur violette.

Elle s'en empara, mais, avant de le déplier, elle retourna à la fenêtre, et son regard inquiet embrassa d'un coup d'oeil rapide le décor lunaire du parc.

En face d'elle, au-dessus d'un haut mur couronné de lierre, elle distingua le visage du jeune homme entrevu l'après-midi. A côté de lui, un autre personnage, au teint rougeâtre, à demi hissé sur le mur, tenait encore l'arc dont il venait de faire usage.

Certains que leur message était arrivé à destination, les deux inconnus disparurent. La jeune femme referma sa fenêtre; et d'une main un peu tremblante, elle ouvrit le billet et lut ces quelques lignes tracées à l'encre violette, d'une hautaine et mâle écriture:

"Madame,

"Que vous soyez, comme je l'ai cru longtemps et comme je le crois encore à certains moments, un être immatériel, ou que vous ne soyez, comme cela est plus vraisemblable, qu'une victime du sculpteur de chair humaine, je vous suis entièrement dévoué. Ma vie, mon coeur et ma fortune vous appartiennent.

"Si vous êtes, comme j'ai tout lieu de le craindre, retenue ici contre votre gré, demain, à la même heure qu'aujourd'hui, la petite porte du parc vous sera ouverte, et je serai à vos ordres pour vous conduire où vous voudrez. J'ai déjà pu savoir qu'on vous permet, chaque soir, une promenade dans le parc de neuf à dix heures, sous la surveillance de ce vieux coquin qui est au service du docteur.

"Ne vous préoccupez pas de lui, car j'ai pris les mesures nécessaires pour qu'il ne puisse s'opposer à votre évasion.

"Croyez, madame, que c'est sous l'impulsion d'un sentiment profondément pur et désintéressé que celui qui signe cette lettre se permet d'intervenir dans votre existence et vous demande la permission de se dire votre très humble serviteur et ami.

"Lord Astor Burydan."

La jeune femme, après avoir relu deux fois ce billet, non sans une profonde émotion, eut la prudence de le brûler, pour qu'il ne pût tomber entre les mains de ses geôliers. Puis elle se coucha, et, sa lampe une fois éteinte, essaya de s'endormir; mais ses préoccupations la tinrent éveillée, et l'aube était près de paraître, lorsque le sommeil vint enfin la visiter.

La journée du lendemain lui parut d'une interminable longueur. Chaque fois qu'elle entendait un bruit de pas dans le parc, elle se précipitait vers sa fenêtre pour voir si elle n'allait pas de nouveau se trouver en présence de ce lord si beau et si brave qui paraissait avoir pour elle une si noble affection. Elle attendit avec impatience ce moment de la soirée où on lui permettait de prendre le frais dans le parc.

A neuf heures précises, comme chaque soir, le vieux Léonello, homme de confiance et préparateur du docteur Cornélius, vint chercher la jeune femme, la conduisit dans le parc et, silencieusement, comme il le faisait toujours, se mit à marcher à ses côtés sous les grands arbres.

La captive était profondément émue. Son coeur battait à coups précipités. La gorge serrée par l'anxiété, elle prêtait l'oreille aux moindres bruits, attentive à l'instant propice où la petite porte allait brusquement s'ouvrir pour livrer passage à son sauveur. Seul, le bruissement mélancolique du vent gémissait dans les feuilles et, au loin, les rumeurs lointaines de la mer et de la ville interrompaient seules le silence.

Dans l'énervement où elle se trouvait, elle ne put s'empêcher d'adresser la parole à Léonello. Elle avait un besoin maladif de parler, de marcher, de s'agiter.

— Quand donc pourrai-je sortir d'ici? murmura-t-elle.

— Je ne puis vous donner, à cet égard, aucun renseignement, répondit l'Italien avec une ironie glaciale.

— Mais enfin, s'écria-t-elle, on n'a pas le droit de me retenir ainsi!

— Soyez sûre que ceux qui s'arrogent ce droit le font dans votre intérêt. Vous êtes ici chez un savant médecin. Il s'est aperçu que vous aviez besoin de soins, que vous étiez malade, et il ne vous laissera partir que lorsque vous serez complètement guérie.

A ce moment, dix heures sonnèrent à l'horloge d'un temple voisin.

La jeune femme ne vivait plus. Elle était frémissante d'angoisse.

— Eh bien! je m'échapperai! répliqua-t-elle brusquement à Léonello.

L'Italien eut un petit rire qui sonna faux.

— Eh! eh! fit-il, c'est que l'on ne sort pas d'ici aussi facilement que cela!... Et quelquefois...

Il n'acheva pas sa phrase.

— Et quelquefois? demanda la jeune femme avec insistance.

— Eh bien! madame, puisque vous y tenez, je vais vous le dire... Quelquefois l'on n'en sort jamais!...

Tous deux étaient retombés dans le silence. La prisonnière ne respirait qu'avec peine; elle sentait peser sur elle une oppressante atmosphère de terreur et de cauchemar. Elle crut qu'elle allait défaillir.

Tout à coup, il lui sembla entendre, dans un buisson voisin, un bruit imperceptible. Elle poussa un profond soupir et se reprit à espérer.

Léonello, depuis quelques instants, l'observait du coin de l'oeil, en proie à de vagues soupçons.

— Il est temps de rentrer! déclara-t-il. Il y a une heure que nous nous promenons. Vous pourriez attraper froid.

— C'est que, balbutia-t-elle, j'aurais voulu me promener encore quelques instants...

— Non, répéta-t-il brutalement, c'est suffisant comme cela! Rentrons!

Il fit le geste de saisir la jeune femme par le bras. Avant que sa main eût pu effleurer l'étoffe noire de la robe de deuil, un Indien—le même qui, la veille, avait lancé la flèche—bondit de derrière un massif et saisit Léonello à la gorge.

L'attaque avait été si prompte et si inattendue que l'Italien n'eut pas le temps de jeter un cri. En un clin d'oeil, le Peau-Rouge le renversait, garrotté et bâillonné.

Presque au même instant, la petite porte du parc s'ouvrait sans bruit, et lord Burydan entra à son tour.

Saluant respectueusement la captive :

— Venez, madame ! dit-il simplement. Je vous remercie d'avoir cru en moi.

Tellement émue qu'elle n'eut pas la force de prononcer une parole, elle accepta le bras que lord Burydan lui offrait et tous deux sortirent.

Kloum, resté le dernier, referma la porte avec la double clé dont il était muni.

Quelques minutes plus tard, une auto les emportait tous trois et ne s'arrêtait qu'à la porte de Preston-Hôtel, où lord Burydan était descendu, et qui, on le sait, avait eu son heure de célébrité au moment où la ville de New-York était terrorisée par les exploits des "Chevaliers du Chloroforme".

Sur la terrasse, que décoraient des orangers et des lauriers en caisses, lord Burydan avait à tout événement fait servir pour dix heures et demie une délicate collation; de vieux vins étincelaient dans des flacons de cristal à la lueur des lampes électriques, discrètement voilées d'abat-jour de soie, et les mets que les "stewards" se hâtaient d'apporter exhalaient un appétissant arôme dans les plats d'argent qui les contenaient.

Sur un geste de lord Burydan, les domestiques de l'hôtel se retirèrent. Il ne resta que Kloum, qui était plutôt un ami qu'un serviteur, et en présence duquel on pouvait parler sans contrainte.

—Je crois, madame, murmura le jeune lord d'une voix vibrante de passion contenue, que nous serons admirablement ici.

Et, d'un large geste, il montrait la mer lointaine où allaient et venaient les fanaux des navires, la géante statue de bronze de la Liberté, qui domine la rade, et l'énorme panorama de la ville coupée de ténèbres épaisses et de lumière crue.

La jeune femme jeta un coup d'oeil extasié vers le grand horizon qui se déployait à ses yeux, et, silencieusement, elle tendit la main à lord Burydan, dans un adorable geste de gratitude.

—J'espère, dit-il, que vous accepterez quelques rafraîchissements?

—J'avoue que ce sera avec plaisir. J'étais tellement émue, ce soir, que je n'ai pu prendre que quelques cuillerées de bouillon, et, à vrai dire, depuis la terrible catastrophe du pont de l'Estacade, je n'ai pas eu un seul jour de tranquillité. J'ai passé par de terribles épreuves... Mais il faut que vous connaissiez toute la vérité.

—Je n'aurais pas osé vous demander de confidences. Pourtant, je vous avoue franchement que ma curiosité était vivement excitée... Nous nous sommes connus de façon si extraordinaire!

—Je n'ai absolument rien à vous cacher... J'ai éprouvé de terribles malheurs, c'est vrai; mais je n'ai aucun reproche à m'adresser.

Lord Burydan regardait la jeune fille, comme en extase. Le son même de sa voix était, pour lui, la plus délicieuse des musiques.

—Dire, murmura-t-il, que je ne connais même pas encore votre nom!

—Je m'appelle Ellénor, et je suis la fille de ce lord Beresward qui, ayant abandonné l'Angleterre il y a une dizaine d'années, vint chercher fortune sur le Nouveau Continent. Il est mort il y a quatre ans, ne laissant à ma mère que de modestes revenus. Ce ne fut qu'à force de privations que lady Beresward réussit à mener à bien mon éducation et celle de ma soeur Clara. Comme vous le voyez, mes malheurs sont jusqu'ici de l'espèce la plus banale.

—Soyez persuadée, miss Ellénor, que je vous écoute avec l'attention la plus recueillie. Rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent.

—Nous avons trouvé, ma soeur et moi, à New-York, un modeste emploi de comptables dans les bureaux du milliardaire William Dorgan, lorsque ma mère, qui avait continué à habiter la ville de Rochester, mourut subitement. Notre douleur fut immense. Notre mère était la seule parente, la seule amie que nous eussions. Elle s'était dévouée pour nous pendant toute son existence, et nous n'avions jamais eu pour elle le moindre secret.

—Vous étiez, sans doute, allées à Rochester pour assister aux obsèques de votre mère et pour vous occuper de liquider sa succession?

—Vous avez deviné juste. Sitôt que la terrible nouvelle nous fut connue, nous partîmes en hâte, moi et Clara, après avoir demandé un congé de quelques jours à notre administration. C'est en revenant de ce funèbre voyage que nous fûmes victimes de la catastrophe.

La voix de la jeune fille tremblait, et elle ne put retenir ses larmes. Lord Burydan commençait à entrevoir quelques lueurs dans ce qui jusqu'alors lui avait paru complètement inexplicable. Après avoir donné à miss Ellénor le temps de se remettre, il lui demanda:

—Pardonnez-moi de réveiller vos chagrins, mais miss Clara a sans doute péri dans l'accident?

—Hélas! il n'est que trop vrai, et jusqu'à aujourd'hui je regrettais amèrement de n'avoir pas partagé le sort de ma soeur...

—Pourquoi jusqu'à aujourd'hui?

Ellénor baissa la tête en rougissant, toute honteuse de l'aveu qui venait de lui échapper. Lord Burydan comprit, avec un frémissement de bonheur, que d'ores et déjà le cœur de l'orpheline lui était tout acquis.

A présent, il s'expliquait parfaitement la méprise dont il avait été victime. C'était bien Ellénor qu'il avait arrachée de dessous les décombres, mais c'était Clara qu'il avait aperçue couchée parmi les morts. La ressemblance des deux soeurs, leurs costumes de deuil exactement pareils, enfin le bouquet de scabieuses avaient achevé de lui faire illusion.

Ellénor avait eu plus de peur que de mal. Elle n'avait même pas entièrement perdu connaissance, puisque les

traits de celui qui l'avaient sauvée étaient demeurés profondément gravés dans son souvenir. Elle raconta comment les médecins — au nombre desquels se trouvait Cornélius — ne lui ayant découvert aucune blessure sérieuse, elle avait été, dès le commencement de la nuit, conduite à Rochester et installée dans un hôtel, aux frais de la Compagnie de chemin de fer. Elle y demeura plusieurs jours pour veiller en personne aux obsèques de sa soeur.

Une autre cause l'y retint encore, bien après la cérémonie funèbre. Sa soeur Clara détenait dans un portefeuille les quelques bank-notes qui constituaient désormais tout l'avoir des orphelines. Malgré toutes les recherches, ce portefeuille ne put être retrouvé. L'enquête permit d'établir que beaucoup de morts et de blessés avaient été dévalisés par des misérables qui s'étaient joints aux sauveteurs et étaient accourus de tous les points de la région sur le théâtre du sinistre, comme des vautours qui ont flairé de loin l'odeur d'un champ de bataille.

—Un malheur ne vient jamais seul, continua-t-elle. En arrivant à New-York, j'appris que j'avais perdu ma place. William Dorgan ayant péri lui-même dans la catastrophe, le personnel de ses bureaux avait été réduit au strict nécessaire, et on avait profité de ce que j'avais prolongé mon absence sans permission pour me congédier brutalement.

“J'étais sans ressource. Je me rendis aux bureaux de la Compagnie du chemin de fer pour demander une indemnité. On me répondit cyniquement que, si je croyais avoir droit à quelque chose, je n'avais qu'à faire un procès, la Compagnie ayant pour habitude de

ne payer ces sortés d'indemnités que contrainte par un jugement.

“Je sortis de là, les larmes aux yeux. Il me restait à peine quelques pièces de monnaie. Je voyais approcher le moment où je n'aurais plus comme ressource, pour trouver un abri, que d'aller sonner à la porte de quelque asile charitable.

“Pourtant, je me raidis contre la faiblesse et le découragement. Dans un bar, où j'étais entrée boire une tasse de lait, en mangeant un morceau de pain, je consultai les offres d'emplois qui couvraient entièrement la septième et la huitième page d'un grand quotidien. Je ne trouvai rien qui pût me convenir. Je passai l'après-midi à courir de porte en porte, en faisant des offres de service. Partout les places étaient prises. Je regagnai mon hôtel, brisée de fatigue. La gérante, par bonheur, consentit encore à me faire crédit du prix de ma chambre pour cette nuit-là, mais en m'annonçant que si, le lendemain, à midi, je n'avais pas payé, je serais impitoyablement jetée dehors et, en même temps, elle me remit une lettre qui était arrivée à mon adresse.

“Je fus très surprise, en la lisant, de voir que l'honorable Ezéchias Palmers me priait de passer à son bureau et m'offrait une position des plus avantageuses.

—C'était, sans doute, dit lord Burydan, quelques jours après la visite au cours de laquelle je lui avais montré la photographie de miss Clara.

Il raconta lui-même d'un trait dans quelles circonstances il avait été mené à s'adresser au directeur de l'Institut spiritualiste.

—Je comprends tout, maintenant, murmura la jeune fille. Mais je continue mon récit. M. Palmers m'accueil-

lit avec bonté. Il prit tout de suite beaucoup d'empire sur moi. Il n'exigeait de moi d'autre travail que quelques lectures à haute voix ou quelques copies de manuscrits peu fatigantes. Je me crus sauvée.

“Ici, il faut que je vous avoue que, soit par éducation, soit par tempérament, je suis très superstitieuse. La mort de ma mère et celle de ma soeur avaient encore accentué chez moi cette tendance au mysticisme.

—Cette tendance a du bon.

—Sans doute, mais pas quand elle est exploitée par un effronté charlatan de l'espèce de cet Ezéchias Palmers. Il me fit assister à toutes sortes de scènes fantastiques et eut l'art de me persuader qu'il avait le pouvoir de me mettre en présence de ma soeur, la pauvre Clara. J'eus la naïveté de le croire.

—Quel infâme coquin! Je me fais une véritable fête d'aller lui casser les reins et de démolir son attirail de sorcier. Nous avons, d'ailleurs, un vieux compte à régler ensemble!... Je n'ai pas oublié qu'au “Lunatic-Asylum” il a failli me laisser mourir d'inanition.

—Un soir, reprit miss Ellénor, il m'ordonna de prendre un bouquet de scabieuses, ces fleurs possédant à ce qu'il assura, de puissantes vertus évocatrices. Il me conduisit lui-même dans le jardin de l'établissement, qu'il a disposé de façon à ressembler — la nuit surtout — à un luxueux cimetière.

“Il me mena jusqu'à un caveau, dans lequel il me laissa en me recommandant de ne m'étonner de rien de ce que je verrais, et de suivre lentement l'allée qui se trouvait en bordure de la chapelle. “Vous serez tout à coup entourée d'une douce lueur bleue, me dit-il. Ce sera le moment de sortir de

vosre retraite et de vous avancer à la rencontre de votre soeur qui apparaîtra à l'autre extrémité de l'allée. Sur-tout, ne prononcez pas un mot! quand même vous apercevriez quelque spectacle extraordinaire. Parler, c'est vous exposer à un grave péril et empêcher l'apparition de se produire". Il me laissa seule dans les ténèbres, très impressionnée, dans l'attente de l'apparition. Quelques minutes s'écoulèrent et, bientôt, comme on me l'avait annoncé, je fus entourée d'une douce lueur bleue.

—Due, sans nul doute, à la lumière électrique!

—C'est probable!... Fidèle aux ordres que j'avais reçus, je joussai la porte de bronze du monument, dont les gonds usés ne firent pas entendre le moindre grincement, et je m'avançai dans l'allée, me recueillant de toutes les forces de mon âme pour me rendre favorables les puissances surnaturelles... J'avais à peine fait quelques pas, lorsque j'entendis un léger bruit dans une allée latérale. Machinalement, je tournai à demi la tête de ce côté...

—C'est alors que je poussai le cri que vous avez entendu!

—Cri auquel je répondis par une exclamation de surprise, car je venais de reconnaître, dans le promeneur nocturne du cimetière, l'homme généreux qui m'avait arraché à la mort. Mais comme, pour vous rejoindre, je passais derrière un massif qui me cachait à vos regards pour quelques instants, deux hommes, dont l'un était Palmers lui-même, se jetèrent sur moi et me poussèrent brutalement dans un caveau aboutissant à une sorte de cachot souterrain.

"Là, Palmers m'accabla de reproches et d'injures, oubliant dans la fu-

reur où il se trouvait, toutes les simagrées grâce auxquelles il avait réussi à me persuader.

"—Sotte fille! s'écriait-il en me serrant brutalement les poignets, nous avons sous la main un imbécile qui vous prenait pour un esprit et qui eût donné autant de bank-notes qu'on aurait voulu, et vous faites tout manquer par votre maladresse! Croyez-vous, ajouta-t-il avec une dureté qui me révolta, que j'aie le moyen de vous nourrir à ne rien faire? Il faut désormais m'obéir, ou nous verrons!

"—Mais, balbutiai-je en pleurant, vous m'aviez promis de me faire voir ma soeur!

"—Il faut, me répondit-il, pour avoir cru une bourde pareille, que vous soyez aussi naïve que le gentleman qui est en train de faire les cent pas là-haut dans le jardin, en s'imaginant qu'il va voir des apparitions!...

"J'étais, cette fois, désillusionnée sur le compte de ce misérable. Désormais, je n'eus plus qu'un objectif: m'enfuir de ce repaire où l'on exploitait la chose la plus sacrée qui soit au monde: le souvenir des morts qui nous furent chers!

—Ah! que n'ai-je connu plus tôt votre lamentable histoire! murmura lord Burydan. Mais, soyez tranquille, M. Palmers ne perdra rien pour attendre. Je veux le régaler d'une petite séance de boxe dont il se souviendra longtemps!

—C'est plutôt un escroc qu'un méchant homme. Voyant que je n'étais bonne à rien, il allait sans doute consentir à me laisser partir, quand il reçut la visite du docteur Cornélius. Que fût-il convenu entre eux? Je ne sais? Mais le docteur, que j'avais déjà eu l'occasion de voir le jour de la catastrophe et dont je connaissais l'im-

mense réputation, me prit à part et m'offrit chez lui un emploi dont il assura que je serais pleinement satisfaite.

—J'acceptai. J'aurais accepté n'importe quoi, plutôt que de rester dans cet Institut soi-disant spiritualiste, où j'étais, chaque jour, témoin des escroqueries les plus effrontées. Puis j'étais quelque peu rassurée par la renommée de science de mon nouveau maître.

—Naturellement, interrompit lord Burydan, bouillant d'impatience et de colère, Cornélius n'a pas mieux agi avec vous que Palmers?

—Je mentirais en disant que j'ai eu à souffrir de quelque injure ou de quelque brutalité. Seulement j'étais prisonnière. Il m'était interdit de sortir, et, de plus, chaque jour, Léonello me forçait d'absorber, d'après l'ordre du docteur, plusieurs cuillerées d'une potion, qui devait, affirmait-il, rétablir ma santé....

—Ce médicament vous faisait réellement du bien?

—Tout au contraire. Chaque fois que j'en avais pris, j'étais sujette à des vertiges, et je devenais de jour en jour plus pâle.

—Parbleu! le sculpteur de chair humaine expérimentait sur vous quelque diabolique mixture de son invention. Mais, patience, j'éluciderai tout cela. Si certaines de mes suppositions se confirment, Cornélius aura de terribles comptes à rendre.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'un domestique qui apportait un bouquet de scabieuses. Miss Ellénor le prit, en remerciant lord Burydan d'un regard attendri.

—Je me suis aperçu, dit-il, que vous aimiez ces fleurs. N'est-ce pas grâce à elles que j'ai pu découvrir votre re-

traite et vous délivrer? Quand je ne connaissais pas encore votre nom, je vous appelais la "dame aux scabieuses".

—C'est vrai que je raffole de ces fleurs violettes, auxquelles on a attaché, je ne sais pourquoi, des idées de deuil. Je suis persuadée que les scabieuses me portent bonheur. Ne vous ai-je pas dit que j'étais superstitieuse?

—Sans les scabieuses, vous auriez été perue pour moi!

—D'ailleurs, elles n'ont pas toutes cette mélancolique couleur de demi-deuils. Il y en a des blanches, des roses, des lilas, je les aime toutes également...

Les deux jeunes gens s'entretenaient jusqu'à une heure avancée de la nuit. Lord Burydan prit la parole à son tour et tint miss Ellénor sous le charme par le récit de ses aventures prodigieuses. Puis la conversation prit une tournure plus intime, et, quand ils se séparèrent, ils avaient échangé la plus douce et la plus solennelle promesse.

CHAPITRE IV

Une ancienne connaissance

L'hacienda de San-Bernardino se trouvait située dans la province de l'Arizona, sur les frontières du Mexique. Elle était bâtie au centre d'une vallée verdoyante, arrosée par une multitude de petits ruisseaux, venus des montagnes voisines, et ses toits de brique rouge se détachaient gaiement sur le feuillage des sycomores et des lauriers qui l'ombrageaient.

C'était une véritable oasis, une retraite délicieuse, que cette ferme perdue en pleine nature, loin des chemins de fer et loin des villes. Les trui-

tes pullulaient dans les ruisseaux : d'innombrables troupeaux paissaient en liberté dans les grasses prairies qui couvraient le flanc des coteaux voisins ; les vergers regorgeaient de fruits de toutes sortes : poires, pommes, raisins, ananas, figues, oranges ; et, dans les jardins, les légumes du vieux monde poussaient à côté de ceux des contrées tropicales.

Dans les forêts, le gibier abondait. C'étaient le coin de Californie, le lapin à queue de coton, "cottontail", le lièvre aux longues oreilles, "jackass", la caille, la tourterelle, la perdrix et même le canard, l'oie sauvage, l'antilope. Il est vrai qu'on y rencontrait aussi le chat sauvage, le serpent à sonnettes "rattlesnake" et, parfois, le puma ou lion de Californie, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques rares individus.

Le serpent à sonnettes n'inspire pas dans l'Arizona autant de terreur qu'on pourrait le croire. Si, par hasard, quelque chasseur est mordu, il se contente, pour tout traitement, de boire autant de whisky qu'il peut en supporter ; s'il ne meurt pas de cette absorption, il est sûr de se tirer d'affaire, quant au venin de serpent.

L'hacienda de San-Bernardino, située au centre de ce paradis terrestre en miniature, appartenait au milliardaire new-yorkais Fred Jorgell, qui y avait installé, en qualité de gérants, un ancien matelot belge nommé Pierre Gilkin et sa femme Dorypha. Les deux époux, peu de temps auparavant, avaient eu l'occasion de rendre à la famille du milliardaire d'importants services et il les en avait récompensés en leur confiant ce poste, qui constituait pour eux la plus agréable et la plus délicieuse des sinécures.

D'ailleurs, Pierre Gilkin, très actif, très sérieux, donnait toute satisfaction au propriétaire, et les revenus de l'hacienda avaient presque doublé depuis qu'on lui en avait confié la direction. Vive, gaie, sémillante, en vraie Espagnole qu'elle était, la senora Dorypha secondait admirablement son mari.

On racontait bien que Dorypha avait mené, avant son mariage, une existence peu exemplaire, et, parfois, les jours de fête, pendant que les Indiens et les vaqueros au service de l'exploitation s'enivraient de whisky et de pulqué, elle exécutait au son de la guitare mexicaine, dont Pierre Gilkin avait appris à jouer, des habaneras si entraînant, si voluptueuses qu'on venait de plusieurs lieues pour l'admirer. De l'avis des vieillards, une honnête femme ne doit pas posséder de tels talents, et on en déduisait que la senora avait figuré, en qualité de danseuse, sur quelque théâtre avant de devenir haciendera.

On remarquait aussi qu'aucune femme ne savait aussi bien qu'elle draper sur ses épaules une mantille de soie, ou parer sa chevelure blonde d'un ruban ou d'une simple fleur.

Là s'arrêtaient les racontars. La senora Dorypha menait une conduite exemplaire et, dans ce pays où les passions sont ardentes et les mœurs quelque peu relâchées, elle était considérée comme le modèle des épouses. Nul, parmi les plus médisants, n'avait la plus petite coquetterie à lui reprocher.

Dorypha et son mari étaient parfaitement heureux, et ils ne souhaitaient rien de plus que la continuation de cette paisible et laborieuse existence. Rien n'était plus calme que la vie que l'on menait à l'hacienda de San-Bernardino. Des semaines s'écou-

laient sans qu'il s'y produisit d'autre événement que la capture d'un chat sauvage ou le renvoi d'un Indien convaincu de vol ou d'ivrognerie.

Un matin, Gilkin reçut une longue lettre de Fred Jorgell, qui, pourtant, ne lui écrivait à peu près jamais. Le milliardaire annonçait l'arrivée à l'hacienda d'une jeune femme qu'il recommandait à l'haciendero, en le priant de la recevoir comme une de ses proches parentes.

Huit jours plus tard, Gilkin allait à la station de Cucomongo, dans son chariot attelé de quatre mules, et il en revenait avec une jeune fille aux yeux et aux cheveux noirs, d'une beauté admirable. Elle se nommait miss Ellénor.

C'est à la demande de lord Burydan lui-même que la dame aux scabieuses avait quitté les Etats du Nord pour se rendre dans cette partie des Etats-Unis encore sauvage, dont certains cantons ne sont pas encore défrichés.

L'excentrique était décidé à poursuivre jusqu'au bout la lutte qu'il avait entreprise contre les lords de la Main Rouge, qu'il s'était juré de découvrir, de démasquer et d'anéantir. Dans une pareille entreprise, il ne fallait pas qu'il fût gêné par la présence d'une personne qu'il chérissait.

Il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il suffisait d'un sourire d'Ellénor pour avoir raison de ses résolutions les plus farouches. Il savait qu'il avait affaire à des ennemis redoutables qui ne tarderaient pas à découvrir la jeune fille qu'il aimait, et à se venger sur elle des échecs que leur aurait infligés lord Burydan. Il tremblait à la seule pensée que miss Ellénor pût devenir la victime des sinistres bandits de la Main Rouge.

Après de longues discussions avec sa fiancée, tous deux convinrent que celle-ci irait attendre, dans une retraite ignorée de tous, que lord Burydan eût mené à bien ses projets. Il ne demandait, d'ailleurs, pour en arriver là, que quelques mois, peut-être quelques semaines. Depuis peu de temps, en effet, il avait découvert une foule d'indices qui devaient immanquablement le faire aboutir au succès.

Il s'agissait donc de trouver à la jeune fille un asile sûr et inconnu de tous. Après y avoir longtemps réfléchi, il pensa qu'il ne pouvait trouver mieux que cette verdoyante solitude de l'Arizona, demeurée pour ainsi dire en marge du monde civilisé. Il avait pu apprécier, en outre, le dévouement de Pierre Gilkin; enfin, il connaissait, pour l'avoir visitée pendant son séjour à San-Francisco, cette pittoresque région de la frontière mexicaine, qui renferme d'admirables sites et jouit d'un climat exceptionnel.

Quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de son fiancé, miss Ellénor consentit donc, sans trop de peine, à aller passer quelque temps à l'hacienda de San-Bernardino.

Fred Jorgell, auquel lord Burydan avait fait part de son projet, lui donna son entière approbation et lui assura que la jeune fille ne pourrait trouver, dans aucune autre partie de l'Amérique, une résidence plus agréable et, en même temps, plus tranquille.

La senora Dorypha fit l'accueil le plus empressé et le plus cordial à la protégée de Fred Jorgell. Elle lui installa, au premier étage de la ferme, une chambre claire et gaie d'où l'on découvrait les jardins étagés en terrasses verdoyantes et fleuries jusqu'au premier contrefort de la Sierra dont

les cîmes bleuâtres bornaient l'horizon.

Dorypha prit bien vite miss Ellénor en affection. Elle était aux petits soins pour tâcher de la distraire et de lui rendre la vie agréable. Tantôt elle l'emmenait pêcher dans les petits torrents qui descendent de la Sierra, tantôt elles faisaient de longues promenades à cheval. Sortant de la vallée, elles traversaient des plaines désertes semées de cactus, de palmiers sauvages et de "bunchgrass", pour aller rendre visite à quelqu'un des propriétaires mexicains du voisinage, chez lesquels Dorypha, en sa qualité d'Espagnole, était toujours très courtoisement accueillie.

Cette existence de saines fatigues, au milieu de l'air pur des montagnes, eut bientôt une heureuse influence sur la santé de miss Ellénor. La pâleur qui parfois avait inquiété lord Burydan se colora du vif incarnat de la santé. Sa beauté, dans tout son épanouissement, avait pris un caractère de vigueur et de robustesse qui ne lui enlevait pourtant rien de son charme.

Miss Ellénor, sous la direction de Dorypha, devint une amazone intrépide. Elle parcourait quelquefois plusieurs dizaines de milles dans une même journée, montée sur un de ces "mustangs", à demi sauvages, qui sont les seuls chevaux que l'on trouve dans le pays.

Deux mois s'écoulèrent ainsi. En dehors de ses promenades et de quelques heures consacrées à la lecture, la jeune fille n'avait d'autre occupation sérieuse que de répondre aux longues lettres débordantes de fougueuse passion et de délicate tendresse que deux fois par semaine lui écrivait lord Burydan. Par cette intime correspondance, malgré la distance qui les sé-

parait, les deux fiancés apprenaient à se connaître un peu mieux chaque jour, unis par une étroite communion d'idées et de sentiment, et leur amour l'un pour l'autre ne faisait que s'accroître.

Dans les premiers temps, lord Burydan avait manifesté son inquiétude au sujet des aventuriers de toutes sortes qui rôdent dans l'Arizona, soit pour y découvrir des mines, soit pour explorer les vallées propices à l'élevage ou à la culture. Miss Ellénor le rassura bientôt en lui expliquant que les habitants de la Sierra de San-Bernardino n'avaient rien à craindre de ces rôdeurs de frontières.

D'abord, l'hacienda se trouvait en dehors des routes généralement suivies par les desperados, et les Indiens dont se composait le personnel de l'exploitation étaient nombreux, bien armés. Enfin, Pierre Gilkin, se conformant en cela aux habitudes du pays, offrait à tous ceux qui venaient frapper à sa porte une généreuse hospitalité. Il savait qu'il est extrêmement rare qu'un haciennero qui se montre humain et accueillant soit en butte aux entreprises des bandits.

Il était aimé de tout le monde dans le pays. Plusieurs fois, comme il conduisait des troupeaux à la station de Cucomongo, il fut arrêté par des desperados. Vite reconnu par eux, au lieu de lui voler ses bestiaux ou ses bank-notes, ils se contentèrent de boire un coup d'"aguardiente" dans sa gourde et firent route paisiblement avec lui, en suivant, pendant quelques milles, le même sentier montagneux.

Ils savaient fort bien, d'ailleurs, que Pierre Gilkin n'était pas de ces poltrons qui donnent leur portefeuille à la première sommation, et qu'il se

fût battu jusqu'à la mort plutôt que de se laisser dépouiller.

Un matin, Pierre Gilkin et Dorypha, montés tous deux à cheval, étaient allés inspecter les troupeaux qui se trouvaient dans les pâturages de la montagne. Miss Ellénor avait refusé de les accompagner. Elle venait de recevoir un paquet de journaux de New-York et avait préféré la lecture à la promenade. Installée sous une tonnelle qu'ombrageaient les fleurs odorantes du jasmin de Virginie, et du grand chèvrefeuille pourpré, elle se laissait aller à sa rêverie. A l'autre extrémité de la vaste cour, des serviteurs indiens s'occupaient à traire de superbes vaches de race normande, que Fred Jorgell avait fait venir de France à grands frais, et, plus loin, d'autres étaient occupés à battre des épis de maïs, au bruit cadencé des fléaux, qui dominait tous les autres bruits de la vallée.

La jeune fille venait de lire avec intérêt le récit d'une fête donnée chez un milliardaire et où, pour comble d'extravagance, on avait, après le repas, avant de commencer à danser, arrosé les pelouses du jardin à l'aide d'arrosoirs en argent, remplis de champagne des meilleures marques.

Miss Ellenor leva les yeux distraitement, et elle aperçut, à la barrière extérieure de la cour, un vagabond de l'aspect le plus lamentable.

Sa longue barbe grise et emmêlée était couverte de poussière, et ses traits se dissimulaient sous un sombrero tellement déteint par la pluie et le soleil qu'il était devenu d'une couleur à peu près indéfinissable. Ses vêtements étaient en haillons et, à travers les déchirures, la peau apparaissait, tannée par les intempéries. Les pieds nus dans de mauvais souliers, il boitait lamentablement, s'appuyant,

pour marcher, sur un énorme bâton noueux. Enfin, il portait en bandoulière un sac de toile grise qui, à en juger par son poids, devait être rempli de cailloux.

Ce vagabond était en train de parler avec un des vaqueros, lorsque miss Ellénor, poussée par son bon cœur, se hâta d'intervenir.

— Eduardo, dit-elle au serviteur, laissez donc entrer ce pauvre homme qu'il s'assoie sur le banc de pierre en face de la porte!

— C'est que, senora, répondit le serviteur en se grattant la tête, le maître a bien défendu qu'on laissât entrer personne dans l'hacienda, en son absence.

— Bah! dit la jeune fille, celui-ci n'a pas l'air bien dangereux. D'ailleurs j'en prends la responsabilité.

Le vagabond avait écouté ce dialogue en silence. Accoudé sur la barrière, il paraissait accablé de fatigue.

— Je vous remercie, senora, balbutia-t-il, en voyant que Miss Ellénor lui avait obtenu gain de cause.

Il alla, en boitant, s'asseoir sur le banc de pierre, et, sur l'ordre de la jeune fille, Eduardo lui apporta une miche de pain, un morceau de "carne seca" (viande séchée au soleil) et une cruche remplie de vin, qui, dans l'Arizona, est en grande abondance et très capiteux.

L'homme, sans dire un mot, se jeta sur ces provisions comme un loup affamé, et, bientôt, il eut achevé de tout engloutir.

Miss Ellénor le contemplait avec une curiosité mêlée d'une profonde pitié.

— Tenez, lui dit-elle en lui mettant un dollar dans la main, voilà pour vous aider à faire votre route. Vous allez loin?

—Je me rends à Cucomongo, et je reviens de l'autre côté de la Sierra, où j'ai fait une tournée de prospection. Malheureusement, je me suis écorché le talon sur les roches, et j'ai eu bien de la peine à venir jusqu'ici.

—Avez-vous obtenu de bons résultats?

—Je ne suis pas mécontent. Tenez, ajouta-t-il, en tirant de sa besace quelques cailloux où scintillaient des parcelles métalliques, voici des échantillons de minerai que j'ai recueillis. Il y a du cuivre, de l'argent et même un peu d'or.

—Qui sait ? dit miss Ellénor en riant, vous serez peut-être un jour millionnaire. Il vous suffirait, pour cela, de mettre la main sur un filon productif.

—Qui sait ? répéta-t-il d'un ton singulier qui fit tressaillir la jeune fille.

Involontairement, elle le regarda. Mais ses traits étaient cachés par le feutre à larges bords et elle ne put voir l'expression de ses yeux.

Il y eut entre eux quelques instants de silence.

—Désirez-vous encore quelque chose ? demanda la jeune fille.

—Oui, senora. S'il faut être franc, il y a bien huit jours que je n'ai bu une goutte de whisky, ni fumé une pipe...

Ellénor apporta elle-même une bouteille, un verre et un paquet de tabac de Virginie, qu'elle remit au vagabond, qui se confondit en remerciements.

—Si vous voulez attendre le maître de cette hacienda, dit-elle, il ne tardera pas à rentrer. Il peut être ici dans une demi-heure.

Cette proposition n'eut pas l'air d'être du goût de l'homme, qui, sans

doute, avait quelque secrète raison d'éviter de se trouver en présence de Pierre Gilkin et de sa femme.

—Je vous remercie, senora, dit-il, mais je vais me remettre en route. Je ne marche pas vite et je ne serai guère arrivé à Cucomongo avant ce soir. Merci bien de vos bontés je ne les oublierai pas.

Il rechargea sur son dos sa besace de cailloux, souleva poliment son feutre et se retira.

Eduardo le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant de la route. Puis il rentra dans la cour, en hochant la tête.

—C'est singulier ! murmura-t-il. Voilà un bonhomme qui ne me revient guère ! Je n'aime pas les gens qui ont peur de vous regarder en face. Ce drôle a plutôt la mine d'un "tramp" que celle d'un honnête prospecteur...

Tant qu'il fut en vue de l'hacienda, le vagabond continua à boîter, en marchant. Mais, dès qu'il fut entré dans un chemin creux, bordé de cactus et d'acacias, qui allait rejoindre la grande route de Cucomongo, il redressa sa haute taille et se mit à marcher à grandes enjambées, en homme qui ne ressent pas la moindre fatigue. Un peu plus loin, il vida dans une mare les soi-disant échantillons de minerai dont sa besace était gonflée. Puis il bourra sa pipe de terre du tabac que lui avait donné miss Ellénor et se remit en marche, en sifflottant.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'il avait quitté l'hacienda, lorsqu'il distingua dans le lointain la silhouette de deux cavaliers, qui venait au-devant de lui. Cette rencontre n'était sans doute pas de son goût, car il entra aussitôt dans un champ de maïs dont les hautes tiges le déroberent

entièrement aux regards et, de sa cachette, il regarda passer les cavaliers.

C'étaient un homme et une femme, tous deux vêtus à la mode mexicaine, avec le vaste sombrero, l'ample manteau qu'on nomme "zarape" et les bottes armées d'immenses éperons.

—By God ! murmura le vagabond lorsqu'ils eurent disparu, je crois que j'ai bien fait de ne pas rester sur leur route. Mais tout va bien ! Maintenant, je suis fixé, je sais ce que je voulais savoir.

L'homme s'était remis en route. Cette fois, il marchait moins vite, grommelant de temps en temps des paroles inintelligibles, comme absorbé par ses préoccupations.

C'est ainsi qu'il parvint jusqu'à une misérable auberge, dont les murs étaient faits d'argile mêlée de paille hachée, et le toit, de planches vermoulues. Il entra pour se rafraîchir. Une vieille Mexicaine, au nez crochu, au teint de basane, lui apporta, sur sa demande, un verre d'aguardiente et une alcaraza pleine d'eau fraîche.

Il venait d'avaler distraitemment une gorgée du breuvage, quand un autre client entra dans l'auberge. C'était un robuste gaillard aux cheveux et à la barbe d'un blond fade. Les cheveux étaient coupés très court, et la barbe, irrégulière et mal taillée, devait avoir plus de quinze jours de date.

Le nouvel arrivant était encore plus sale et plus déguenillé que l'homme à la besace, et un gros revolver faisait bosse dans la poche de sa veste de toile.

Il regarda autour de lui, comme ferait un tigre à jeun entrant dans une bergerie. La vieille Mexicaine ne put s'empêcher de trembler devant l'expression féroce de son regard.

—Que faut-il vous servir, señor ? balbutia-t-elle d'une voix étranglée par la peur.

L'inconnu ne répondit pas. Il venait d'apercevoir le soi-disant prospecteur, et sa physionomie exprimait maintenant une vive surprise, mêlée d'une certaine contrainte.

—Vous ici, master Slugh ? s'écria-t-il.

—Comme vous voyez, master Edward Edmond, répliqua l'autre avec un ricanement. Vous avez donc renoncé à servir les milliardaires... Mais asseyez-vous donc. Vous prendrez bien quelque chose avec moi ? Je suis charmé de vous rencontrer. D'où venez-vous comme cela ?

—Je sors de prison ! répondit piteusement Edward Edmond. Je n'ai plus ni argent, ni domiciel. Je suis réduit au désespoir !...

—Il ne faut jamais se désespérer, répliqua Slugh avec une gaieté philosophique. Venez, buvez un coup. Cela vous remettra !

Il versa une large rasade d'aguardiente dans le verre que la Mexicaine, un peu rassurée, venait d'apporter.

Edward Edmond but d'un seul trait. — Et vous, Slugh ? demanda-t-il tout à cou, vous n'avez pas l'air d'être beaucoup plus riche que moi ?

—Cela dépend. Il y a des jours où je suis riche, d'autres où je suis pauvre. Je m'arrange pour faire une moyenne.

—Alors vous êtes satisfait ?

—Je n'ai pas trop à me plaindre.

—Mais, demanda encore Edward Edmond avec une certaine hésitation, vous voyagez toujours pour le compte de la Main Rouge ?

—Toujours.

—L'association n'est donc pas terminée ?

—Elle n'a jamais été si solide.

Edward Edmond eut un rire amer.

—Cela est facile à dire, fit-il, mais l'île des Pendus a été occupée, des centaines d'affiliés ont été jetés en prison, lynchés, pendus, électrocutés. Chaque jour, la police prend des mesures plus sévères. Enfin ces fameux lords, que l'on disait puissants comme des dieux, ne donnent plus signe de vie.

—Vous n'êtes pas très bien informé, master Edward Edmond.

—Je le suis suffisamment pour savoir que je ne me trompe pas.

Il ajouta, les yeux brillants de haine et s'animant petit à petit, à mesure qu'il parlait :

—Je suis content, d'ailleurs, de tout ce qui est arrivé à la Main Rouge... C'est elle et c'est vous-même, Slugh, qui avez causé ma perte!...

—Hein? fit le bandit en tressautant.

—Oui. Sans vous, je serais encore chez Fred Jorgell, où j'étais bien payé, bien nourri et où j'avais déjà amassé presque assez d'économies pour retourner en Irlande vivre de mes rentes. Que la Main Rouge soit maudite, elle et tous ceux qui en font partie!

Au lieu de se fâcher de cette violente sortie, Slugh eut un sourire indulgent.

—Vous êtes un enfant, mon cher Edmond, fit-il. Dites donc plutôt... et ce sera l'exacte vérité... que, si vous n'aviez pas eu la sottise de vous amouracher de la Dorypha, vous seriez encore chez votre milliardaire. Qu'a fait la Main Rouge, en somme? qu'ai-je fait moi-même? Je vous ai empêché de vous suicider, je vous ai, pour de très légers services, avancé des sommes considérables. N'accusez pas la Main Rouge, n'accusez que votre sottise et vos vices!

Edward Edmond baissa la tête et demeura silencieux. Il comprenait parfaitement que Slugh avait raison.

—Oui, balbutia-t-il au bout d'un instant, j'ai agi comme un niais. C'est la Dorypha, cette créature de perdition, qui a été cause de ma ruine. La coquine!... je la déteste!... J'aurais un plaisir infini à lui écraser la tête contre un pavé!

—Oui, cette femme, non contente de prendre mon argent, de me trahir de toutes les manières, a encore essayé de m'assassiner!...

—Tiens! au fait, dit Slugh négligemment, je ne pensais plus à cela. La dernière fois que nous nous sommes vus à bord du yacht "la Revanche", dont j'avais l'honneur d'être capitaine, vous veniez de recevoir un vilain coup de couteau. Comment, diable, vous êtes-vous tiré d'affaire?

—Après la prise de l'île des Pendus, j'ai été arrêté comme tous les autres et transporté à Chicago, à bord d'un bâtiment de l'Etat. Comme, à cause de ma blessure, je me trouvais hors d'état de comparaître devant le tribunal, on m'a donné pour prison une chambre de l'hôpital, où j'étais gardé à vue par deux détectives. Je n'ai passé en jugement que bien longtemps après les autres, et j'ai eu cette chance que ni la Dorypha, ni mon ancien maître n'ont été appelés en témoignage. Un avocat, auquel il m'a fallu donner ce qui me restait d'argent, a tiré parti de la situation. On n'a pu établir d'une façon certaine ma culpabilité, et on a fini par me relâcher, après plusieurs mois de prévention. On m'a rejeté dans la rue, à peine guéri, et sans un sou. Depuis ce temps-là, j'ai erré misérablement.

—Ce n'est pas gai, fit poliment Slugh.

—Dites que c'est lamentable. Mais, vous-même, je vous croyais mort ou en prison?

—Moi, dit Slugh avec une certaine vanité, on ne m'a même pas arrêté. Quand j'ai vu que les affaires commençaient à se gâter, je me suis esquivé. D'ailleurs, je vous raconterai cela plus tard. Pour le moment, parlons de la Dorypha...

—Si je savais où la trouver ;... grommela l'Irlandais en serrant les poings.

—Ah! c'est une maîtresse femme. Elle a su, comme on dit, tirer son épingle du jeu. Elle et son mari ont été placés par Fred Jorgell à la tête d'une exploitation agricole en pleine prospérité.

—Elle est mariée?

—Mais vous n'êtes donc décidément au courant de rien? Elle a épousé Gilkin, ce grand Belge qui excitait mes matelots à la révolte. C'est un couple très uni.

Edward Edmond grinça des dents avec rage.

—Quand même, s'écria-t-il en donnant un furieux coup de poing sur la table, je devrais aller à pied jusqu'à l'autre bout de l'Amérique, je jure que je la retrouverai!...

—Si vous êtes bien sage, dit Slugh que cette conversation amusait fort, je vous apprendrai où elle est. Je puis même vous dire, dès maintenant, que ce n'est pas bien loin d'ici. A telles enseignes que c'est chez la Dorypha que j'ai déjeuné ce matin.

—Que me dites-vous là?

—L'exacte vérité.

—Je vous en supplie, master Slugh, dites-moi où elle est?

—Vous êtes trop pressé, mon garçon. Auparavant, nous avons à parler

de choses sérieuses. Vous êtes, à ce que je vois, tout à fait à la côte!

Edward Edmond jeta un regard éloquent sur les haillons qui le couvraient.

—Eh bien, reprit Slugh, j'ai peut-être, moi, les moyens de vous venir en aide. Tout à l'heure vous avez calomnié les lords de la Main Rouge. Vous avez eu tort, et je vous prouverai que la Main Rouge n'abandonne jamais ses amis, pas plus d'ailleurs qu'elle ne laisse en repos ses ennemis. Vous n'avez qu'un mot à dire pour que je vienne à votre secours, au nom des lords.

—Eh bien, soit! murmura l'Irlandais d'un air sombre. D'ailleurs, n'est-ce pas la seule ressource qui me reste! Parlez, je suis prêt à tout!

—J'aime à vous voir dans d'aussi bonnes dispositions. Vous verrez bien vite que vous avez tout avantage à m'écouter.

—Mais, demanda l'Irlandais dont les yeux étincelèrent d'une flamme cupide, serai-je aussi bien payé qu'autrefois?

—Pourquoi pas? Cela dépendra, d'ailleurs, des services que vous rendrez. Sachez-le, malgré les échecs qu'elle a subis ces derniers temps, la Main Rouge est loin d'avoir épuisé ses ressources.

Slugh ayant tiré de dessous ses haillons un solide portefeuille qu'il ouvrit, étalant aux yeux ébahis de l'Irlandais une liasse de bank-notes.

—Vous voyez, fit-il, que les lords sont loin d'être ruinés.

—Que faut-il faire? demanda docilement l'Irlandais. Je suis à vous corps et âme.

—D'abord, nous allons aller jusqu'à la station de Cucomongo. Là, je vous achèterai des vêtements convenables. Nous dînerons ensemble, le mieux

possible; puis je vous ferai quelques avances, et vous passerez une bonne nuit dans un lit confortable. Vous paraîsez en avoir besoin. Ce n'est que demain ou après-demain peut-être que j'aurai besoin de vous.

— Pourquoi faire ?

— Vous êtes bien curieux !... Mais, bah ! Autant que je vous dise de quoi il s'agit aujourd'hui que plus tard ; ce sera pour aller rendre visite à Dorypha.

— Rendre visite ? murmura Edward Edmond stupéfait.

— Oh ! mais, entendons-nous. Ce sera une visite d'un genre tout particulier. Elle aura lieu dans le courant de la nuit, et nous serons accompagnés de quelques camarades bien armés.

— Je comprends. Vous voulez tuer la Dorypha... Eh bien ! j'en suis !...

— Ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. Tout de même, vous pourrez, par la même occasion, satisfaire votre rancune. Je n'y vois aucun inconvénient. Il y a en ce moment-ci, à l'hacienda de Pierre Gilkin, une jeune miss que les lords m'ont donné l'ordre d'enlever. Il paraît que c'est la fiancée d'un des plus redoutables ennemis de l'association. Ce sera entre nos mains un précieux étage... Etes-vous bon cavalier ?

— Je monte à cheval comme un cow-boy. Mais pourquoi cette question ?

— Parce que nous serons tous à cheval, et c'est de cette façon que nous enlèverons la jeune miss. A une dizaine de milles de l'hacienda, une auto nous attendra avec quelques hommes sûrs.

— Pourquoi ne pas faire venir l'auto plus près ?

— On voit bien que vous ne connaissez guère l'Arizona. Dans ce canton-ci

surtout, il n'y a que des sentiers à peine frayés ; les chevaux et les charriots à roues massives sont les seuls moyens de locomotion employés.

— Je n'étais jamais venu de ce côté. Enfin, je ferai tout ce que vous me direz, pourvu qu'on me permette de tuer la drôlesse qui a causé mon malheur !

— Accordé ! s'écria Slugh. Et maintenant, en route. Il faut que nous arrivions à Cucomongo avant la nuit. Nous discuterons de nos petites affaires chemin faisant.

Slugh avait jeté sur la table le dollar que lui avait donné miss Ellénor. Il prit la monnaie que lui tendait la Mexicaine, et sortit, suivi de l'Irlandais dont la face était rayonnante de joie.

CHAPITRE V

L'oiseau moqueur

Ce jour-là, la chaleur avait été accablante. Miss Ellénor, dont la chambre donnait sur un balcon à véranda, ombragé de jasmin de Virginie et de chèvrefeuille pourpré, laissa toutes grandes ouvertes les larges fenêtres qui s'ouvraient sur les jardins.

L'atmosphère était d'une douceur remarquable, une brise fraîche et embaumée faisait murmurer harmonieusement les feuillages de la forêt voisine. Dans le grand silence de la campagne sommeillante, on discernait les plus petites rumeurs, le glou-glou des petits torrents descendus de la montagne, les mugissements lointains des grands troupeaux de boeufs dans les pâturages, et, dominant sur le tout, en notes éclatantes, le chant du rossignol, le sifflement cristallin des crapauds géants, le hullement des rapaces nocturnes.

La jeune fille, vêtue seulement d'un léger peignoir, les pieds nus dans de mignonnes mules mexicaines restait accoudée à la balustrade.

Elle contempla quelque temps les campagnes noyées dans une féérique brume d'argent, le ciel semé d'une poussière d'étoiles diamantées.

Le calme profond de cette belle nuit entraînait en elle. Il lui semblait que des voix mystérieuses lui parlaient dans une langue inconnue, pour apaiser ses tristesses; et elle n'avait qu'à fermer les yeux pour voir apparaître le visage souriant de son fiancé.

Sa poitrine se gonfla d'un soupir.

—Je suis trop heureuse! murmura-t-elle. Je crains qu'il ne m'arrive malheur!...

Elle avait prononcé ces paroles presque à voix basse. Mais, au-dessus de sa tête, une voix bizarre répéta l'intonation de sa phrase, sans pourtant donner le sens des mots. Miss Ellénor sourit et, se haussant jusqu'à une cage d'osier tressé, qui était suspendue à l'un des poteaux de la véranda:

—Tais-toi, Coco! dit-elle. Il est temps de dormir!

Un gazouillement, parti de la cage, répondit à cette injonction. L'oiseau moqueur avait compris.

Cette bestiole—une des curiosités de l'histoire naturelle—est très commune dans l'Arizona, où elle habite les plaines couvertes de cactus. On l'apprivoise très facilement et on arrive à lui faire reproduire, car cet oiseau a le don et l'instinct de l'imitation, tout ce qu'il entend autour de lui, depuis le coassement des grenouilles jusqu'à la voix humaine, le bruit d'un moulin à café, le pétilllement du feu dans l'âtre, etc.

Les Américains du Sud estiment beaucoup les oiseaux moqueurs et souvent les paient jusqu'à quarante et cinquante dollars, lorsque leur éducation ne laisse rien à désirer. Il est peu de maisons où l'on n'en garde quelques-uns en cage.

Celui que possédait Ellénor lui avait été offert par Dorypha, il était parfaitement apprivoisé. On le laissait, la plupart du temps, en liberté dans la ferme et, le soir, il ne manquait jamais de rentrer très exactement dans sa cage.

C'était une des distractions favorites de la jeune fille d'écouter les imitations de "Coco", ou de jouer avec lui. Elle le régalaît elle-même, tous les jours, d'une pâtée de viande crue, finement hachée, car l'oiseau moqueur, à peu près de la grosseur de notre merle, est essentiellement insectivore et carnivore.

Miss Ellénor savoura pendant longtemps encore le charme de cette belle nuit languide et fraîche. Puis elle finit par se retirer dans sa chambre, mais en laissant, comme elle le faisait presque toujours, sa fenêtre ouverte.

Il y avait longtemps déjà que tous les habitants de l'hacienda étaient plongés dans le sommeil, lorsqu'une dizaine d'hommes, qui, tapis, à quelque distance de là, dans un petit bois, avaient patiemment attendu ce moment, sautèrent par-dessus les palissades qui entouraient la cour et, un à un, disparurent mystérieusement dans les bâtiments où couchaient les vaqueros et les Indiens—bâtiments situés à l'autre extrémité de l'endroit où s'élevait le corps de logis habité par Pierre Gilkin, Dorypha et miss Ellénor.

Ces bandits, à la tête desquels se trouvaient Slugh et l'Irlandais Edward Edmond, demeurèrent une longue de-

mi-heure dans ces bâtiments, contigus aux étables. Puis ils en sortirent à l'indienne, et se faufileurent dans le jardin sur lequel donnaient la fenêtre de miss Ellénor et celle de la chambre des deux époux.

—Vous avez bien compris ce qu'il faut faire? dit Slugh à voix basse à ses complices, groupés autour de lui, à l'abri d'une haie d'orangers. La chambre de la fille est la troisième en commençant à compter à partir de la droite. Celle de Dorypha et de son homme est la première. Elle est située juste au-dessus de la porte d'entrée de la maison. C'est à cette porte que vous allez m'attendre pour barrer le chemin à ceux qui voudraient s'enfuir. Veillez au grain! Mais, surtout, ne tuez personne sans me prévenir!

—Et vous? demanda l'Irlandais.

—J'ai aperçu, sous le balcon, une échelle, je vais m'en servir pour pénétrer sans bruit dans la chambre de la jeune fille. Si j'ai la chance de la trouver endormie, je vais la ficeler en un tour de main et la bâillonner avant qu'elle ait eu le temps de pousser un cri.

Les bandits se rendirent au poste qui leur avait été assigné, pendant que Slugh, suivant de point en point le plan qu'il s'était tracé, arrivait sous la véranda, trouvait l'échelle et la dressait, en l'appuyant sur le rebord du balcon, juste en face de la fenêtre de miss Ellénor.

Le gravisseur gravit quatre ou cinq échelons, en tâtonnant avec précaution. Cette façade de l'habitation, se portant ombre à elle-même, était plongée dans d'épaisses ténèbres, encore accrues par les masses de plantes grimpantes de la véranda.

Arrivé à peu près à la moitié de l'échelle, Slugh s'assura que son re-

volver était à sa place dans sa poche de côté, et il l'arma avec un petit bruit sec.

Mais, à la profonde stupeur du bandit, à ce bruit répondit un autre bruit exactement semblable. Quelqu'un, placé en embuscade sur le balcon, venait sans nul doute d'armer un revolver et de mettre en joue l'assaillant. Ce fut du moins ce que pensa Slugh.

Sans donner le temps à son adversaire supposé de faire usage de son arme, le bandit tira le premier, en visant au hasard, un peu au-dessus de sa tête et battit précipitamment en retraite.

A sa grande surprise, personne ne riposta à cette attaque.

Slugh ne pouvait deviner que le bruit, cause de son alarme, était produit par l'oiseau moqueur, qui, ayant entendu craquer le ressort du revolver, s'était empressé de donner une nouvelle preuve de ses talents.

Miss Ellénor, réveillée en sursaut par la détonation qui avait retenti presque à ses oreilles, sauta en bas de son lit, et demi-vêtue, glacée d'épouvante, elle ouvrit la porte qui donnait sur le couloir de communication, afin de chercher un refuge dans la chambre des deux époux; mais elle reula précipitamment en apercevant, à la clarté de la lune, un groupe de physiologies hideuses qui barraient le couloir, à peu près à la hauteur de la chambre de Dorypha, dont ils cherchaient à enfoncer la porte à coups d'épaulé.

C'étaient les bandits commandés par Edward Edmond qui, en entendant la détonation, s'étaient hâtés d'envahir la maison et de grimper l'escalier conduisant au premier étage.

Folle de terreur, miss Ellénor entra dans sa chambre, dont elle ferma

la porte au verrou. Puis, entendant des cris et de nouvelles détonations, elle s'élança vers le balcon de la véranda, sachant à peine ce qu'elle faisait. Slugh y avait heureusement laissé son échelle.

La jeune fille, sans réfléchir, s'en servit pour descendre dans le jardin et elle se mit à fuir par les allées ombrueuses dans la direction des bâtiments occupés par les serviteurs, afin de leur donner l'alarme.

Dorypha et son mari avaient été, eux aussi, réveillés par le coup de revolver de Slugh. Mais les deux époux étaient braves et, tout d'abord, ils ne furent pas extraordinairement émus. Souvent il leur était arrivé d'avoir affaire à des bandits.

Pierre Gilkin passa en hâte un pantalon, saisit le browning placé à son chevet et sortit, décidé à faire feu sur le premier qu'il apercevrait. Pendant ce temps, Dorypha se hâtait d'allumer une lampe à pétrole placée à côté du lit.

Pierre Gilkin descendait l'escalier au moment même où les bandits le montaient. Il n'eut que le temps de se réfugier dans sa chambre et d'en refermer la porte.

— Nous sommes attaqués par la Main Rouge, s'écria-t-il avec épouvante.

— Eh bien! tant pis, s'écria Dorypha. Nous nous défendrons, si c'est cela! Tu sais fort bien, Pierre, que ces coquins-là ne sont pas aussi braves qu'on le croit... Puis, es-tu parfaitement sûr que ce soit la Main Rouge?

— J'en suis convaincu. Il n'y a pas de brigands dans le pays, tu le sais bien!

— Embrasse-moi, Pierre. Nous nous défendrons et nous mourrons ensemble, s'il le faut!

Les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en une étreinte passionnée. Leurs lèvres s'unirent dans un brûlant baiser qui devait peut-être être le dernier.

— Et miss Ellénor!... s'écria tout à coup Dorypha avec désespoir.

— Nous ne pouvons nous occuper d'elle en ce moment. Nous avons assez de songer à nous!

A cet instant, la serrure tomba à terre, arrachée. La porte s'entre-bailla. Deux ou trois visages hideux apparurent.

Pierre Gilkin tira dans le tas, presque à bout portant, deux fois de suite. Deux hommes tombèrent. Des cris de fureur s'élevèrent.

— Rends-toi, coquin!... où nous t'écorchons viv!...

— Nous mettrons le feu à ta cambuse!...

— Canailles! riposta Pierre Gilkin exaspéré, vous ne me tenez pas encore!...

Et il tira une troisième fois, blessant encore un bandit.

Pendant que s'échangeaient au hasard ces paroles, les balles sifflaient à travers la chambre. Déjà Pierre Gilkin avait été légèrement atteint à l'oreille et à l'épaule.

Soudain, une rude et forte voix domina un instant le crépitements de la fusillade et les cris des combattants:

— Vive la Main Rouge! Et mort aux traîtres!...

Dorypha avait reconnu cette voix, et elle était devenue blême.

— L'Irlandais! balbutia-t-elle. Nous sommes perdus!... Oh! comme je regrette de ne pas l'avoir tué!...

Edward Edmond, avec tout le sang-froid d'une haine concentrée par une longue rancune, visa longuement Pierre Gilkin et tira.

Le coup avait porté. Le maître de l'hacienda se rejeta en arrière, en laissant échapper son browning.

La balle d'Edward Edmond lui avait brisé l'os du bras.

—Donne-moi ton browning ! cria Dorypha éperdue.

Mais déjà l'Irlandais s'était rué dans la chambre et mettait en joue Pierre Gilkin, blessé, désarmé et incapable de se défendre.

Dorypha s'élança à son secours. Une lutte affreuse s'engagea. Mais Dorypha, à demi nue, affolée, n'était pas de taille à défendre son mari contre l'Irlandais, doué d'une vigueur peu commune.

De sa main droite, il serrait, comme dans un étau de fer, la gorge de la danseuse, étendue sur le lit et, de la gauche, il tira sur Pierre Gilkin qui, atteint en pleine poitrine, tomba, baigné dans son sang.

—Je l'ai tué, ce gredin de Belge ! ricana-t-il. Et, maintenant, à ton tour !... Tu vas y passer !... Ton compte est bon !...

Il s'apprêtait à brûler la cervelle de la gitane, quand il se sentit la main saisie par un poignet de fer. Il se retourna, furieux, et se trouva face à face avec Slugh.

—Il ne faut pas tuer cette femme, dit celui-ci d'une voix brève !

—Je croyais...

—J'ai changé d'avis. Qu'on se contente de la garrotter solidement.

Edward Edmond baissa la tête, tout penaud. Mais il n'eut pas la moindre velléité de résister à la volonté de Slugh.

—Que tout le monde, continua ce dernier, m'aide à fouiller la maison ! L'autre femme s'est échappée. Il faut la retrouver à tout prix !

Dorypha, qui se tordait sur son lit, quoique les cordes lui serrassent les chevilles et les poignets, poussait des cris déchirants et, malgré eux, les bandits ne pouvaient s'empêcher de ressentir quelque émotion.

Slugh s'en aperçut.

—Bâillonnez cette gueuse ! ordonna-t-il. Qu'elle cesse de nous rompre les oreilles ! Elle va savoir, d'ici peu, ce qu'il en coûte de trahir les lords de la Main Rouge.

Cet ordre fut exécuté immédiatement. Puis les "tramps" se répandirent dans toute la maison, battirent même les buissons du jardin et explorèrent les moindres recoins. Vainement ! Miss Ellénor avait disparu et il fut impossible aux bandits de deviner de quel côté elle avait pu s'enfuir.

La jeune fille avait atteint sans accident les bâtiments occupés par les vaqueros et les Indiens. Mais, comme elle poussait la porte, ses pieds butèrent contre un corps étendu au milieu d'une large flaque de sang.

Avant de pénétrer dans la maison des maîtres, les bandits avaient commencé par assassiner les serviteurs.

Frissonnant de terreur et sur le point de s'évanouir, la jeune fille demeura quelque temps à la même place, et c'est de là qu'elle assista au drame sanglant dont la chambre de Dorypha avait été le théâtre.

Persuadée que la gitane et son mari avaient été égorgés tous les deux, miss Ellénor n'eut plus qu'une pensée : fuir, fuir le plus loin possible de ce champ de carnage !

Elle se faufila jusqu'à la porte du corral où se trouvaient les mustangs, et, sautant sans étriers et sans selle sur le dos du premier venu d'entre eux, elle s'élança au hasard, à travers la campagne, cramponnée à la crinière.

re de l'animal qu'elle excitait de la voix et du geste.

Le mustang, qui n'était pas habitué à être conduit de la sorte, se rua, comme s'il eût eu le mors aux dents, à travers les prairies et les plantations de vignes et d'orangers.

Ce fut peut-être cette course folle qui sauva la jeune fille.

L'animal ne fit halte qu'au milieu d'un champ de maïs, dont les tiges résistantes et drues l'empêchaient d'avancer.

Ce fut de là que miss Ellénor vit passer dans la nuit, comme une cavalcade infernale, la troupe des bandits qui s'étaient emparés des meilleurs chevaux de l'hacienda.

L'un de ces scélérats portait, brutalement jeté en travers de sa selle, le corps inerte de Dorypha, dont le peignoir blanc se distinguait nettement dans la pénombre.

La fugitive contempla ce spectacle les yeux agrandis par l'horreur. Bientôt les silhouettes des cavaliers se perdirent dans la nuit et disparurent dans la direction du nord.

La jeune fille, brisée de fatigue et d'émotion, se demanda un instant si elle ne ferait pas bien de rentrer à l'hacienda, où quelques-uns de ses habitants avaient peut-être échappé à la mort.

Elle allait se diriger de ce côté, quand des langues de flamme rouge montèrent dans le ciel, en même temps qu'éclataient des hennissements et des beuglements d'agonie. Horreur ! Infamie ! Les " tramps " avaient mis le feu à l'hacienda, après avoir eu soin de fermer à clé la porte des étables.

La rescapée pour la deuxième fois rebroussa rapidement chemin, plus morte que vive. Elle reprit au hasard

sa course éperdue. Une demi-heure plus tard, des vaqueros, qui avaient vu de loin la lueur de l'incendie et qui accouraient au secours de Pierre Gilkin, la recueillirent presque inanimée et la conduisirent à la station de Cucamongo, dans un hôtel, où on la soigna avec sollicitude et où elle demeura trois jours entre la vie et la mort.

Quand elle fut remise de cette effroyable secousse, on lui apprit que Dorypha avait disparu, que Pierre Gilkin mortellement atteint n'avait pas encore succombé à ses blessures et était en traitement à l'hôpital de la Station. Les vaqueros l'avaient découvert et emporté au moment même où les flammes allaient atteindre la chambre où ses assassins l'avaient abandonné dans la mare de sang provenant de ses blessures.

Anéantie par tant de terribles émotions, miss Ellénor réfléchit qu'il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que de regagner New-York. Et elle envoya, le jour même, une longue dépêche à lord Burydan.

Quatre jours plus tard, elle descendait à la station du "Central Pacific Railroad", à New-York. Lord Burydan fut la première personne qu'elle aperçut au débarcadère. Il tenait à la main une grosse gerbe de scabieuses.

Miss Ellénor eut un pâle sourire en reconnaissant les fleurs qui lui devenaient plus chères encore. Les fiancés montèrent sans tarder dans une auto qui les emporta rapidement dans la direction de Preston-hôtel.

Lord Burydan, en souvenir de leur première entrevue, avait fait mettre le couvert sur la terrasse d'où l'on dominait la ville. Pendant leur repas, ils eurent un long et tendre entretien.

Miss Ellénor raconta, sans rien omettre, toutes les péripéties du dra-

me où elle avait failli jouer un si terrible rôle. Son fiancé l'écouta, tout pensif, sans l'interrompre par une seule observation.

—Ma chère Ellénor, dit-il enfin, depuis que j'ai reçu votre dépêche, j'ai beaucoup réfléchi. Je crois vous avoir trouvé, cette fois, une retraite absolument inviolable.

—J'irai partout où vous me direz d'aller, répondit la jeune fille avec une souriante obéissance. Je sais que tout ce que vous me conseillerez est dans l'intérêt de notre amour.

—Je possède au Canada, continuait-il, d'immenses propriétés et des amis qui me sont entièrement dévoués.

—C'est à eux que je veux vous confier. Certes, la Main Rouge n'ira pas vous chercher dans les forêts qui bordent les rives du lac Winnipeg. Cette décision n'a, je l'espère, rien qui vous chagrine?

—Mon seul chagrin est de m'en aller encore si loin de vous!

—Vous savez bien qu'il le faut. Prenez patience, allez, cette séparation ne doit plus durer bien longtemps. D'ici peu, je vais atteindre le but que je me suis fixé.

—Quand partirai-je?

—Dès que vous aurez pris quelque repos. Je vous préviens, d'ailleurs, que vous aurez un compagnon de voyage, un vénérable vieillard qui est un de mes meilleurs amis.

—Cela m'ennuie un peu de voyager avec un inconnu.

—Oh! rassurez-vous! Celui-là n'est guère gênant. Le pauvre homme, à la suite d'une forte commotion, a été complètement privé de la parole. Il lui est impossible d'articuler un seul mot.

—Et il se nomme?

—M. Clark.

Trois jours plus tard, miss Ellénor, que lord Burydan accompagna à la gare, prenait place dans un pulmon-car du Canadian Railway, en compagnie du milliardaire William Dorgan, qu'on lui avait présenté sous le nom de Clark et que de larges lunettes rendaient absolument méconnaissable.

DEUXIEME PARTIE

LA TOUR FIEVREUSE

CHAPITRE PREMIER

En Floride

Du train qui venait de faire halte à la gare de Tampa, tout au sud de la Floride, il ne descendit, par cette torride matinée de fin d'été, que deux voyageurs seulement. Tous deux étaient vêtus de complets de couleur kaki, coiffés de casques de liège, et suivis d'un domestique noir chargé de porter leurs valises; tous deux jetèrent le même regard distrait et fatigué sur les constructions blanches de la ville de Tampa, au-dessus desquelles le vent soulevait des tourbillons de poussière, et qui se découpaient crûment sur le ciel d'un bleu éblouissant.

Ils firent, chacun de son côté, quelques pas vers la sortie de la gare et, se trouvant brusquement l'un en face de l'autre, ils jetèrent le même cri de surprise.

—Vous ici, lord Burydan?

—Vous y êtes bien, mon cher Oscar. Mais j'ai beau regarder, il me semble qu'il y a en vous quelque chose de changé?

—Vous ne vous trompez pas, répondit gaiement le jeune homme. La dernière fois que je vous ai vu, j'étais encore quelque peu bossu; maintenant je suis complètement débarrassé de cette difformité, et cela grâce au savant traitement que m'ont appliqué l'illustre Bondonnat, mon maître et ami, et son gendre, M. Ravenel.

—Tous mes compliments! dit lord Burydan en serrant chaleureusement la main de l'ex-bossu. C'est donc pour cela qu'il y a un siècle qu'on ne vous a vu?

—Oui. J'ai dû garder quelques semaines une immobilité absolue, le dos pris dans un appareil plâtré; maintenant cela va tout à fait bien... Mais est-il indiscret de vous demander où vous allez?

—Une voiture qui appartient à un des amis doit m'attendre à la gare, ici même.

—Tiens! c'est comme moi! J'attends aussi une voiture... Au fait, c'est peut-être la même?

—Ce ne serait pas impossible. Dans tous les cas, voici bien une voiture, mais il n'y en a qu'une.

Tous deux s'approchèrent d'une sorte de char-à-bancs attelé de deux mules fringantes et protégé contre les ardeurs du soleil par un dais de toile cirée. Un noir sommeillait sur le siège, à l'abri d'un vaste parasol. Oscar le secoua pour le réveiller et lui demanda s'il n'était pas au service de l'honorable M. Bombridge.

—Oui, répondit le noir en bâillant. Je viens chercher deux voyageurs.

—Eh bien! les voilà, dit lord Burydan.

Il ajouta, en se tournant vers Oscar:

—Vous voyez que je ne m'étais pas trompé. Il était écrit que nous devions prendre le même véhicule.

Les deux amis s'installèrent sur les coussins. Le noir fit claquer joyeusement son fouet, et les mules partirent au grand trot, dans un tintinnablement de grelots, secouant au vent les pompons de laine de couleur vive dont leurs harnais étaient garnis, en guise de chasse-mouches.

Ils traversèrent à fond de train la ville poussiéreuse et déserte. A cette heure de la journée, tout le monde avait déjà commencé à faire la sieste.

Ils se trouvèrent bientôt sur la grande route, que bordaient, à droite et à gauche, des massifs de palmiers, de tulipiers et d'eucalyptus. Plus loin, s'étendait une fertile vallée, couverte de champs de tabac en pleine maturité dont les feuilles couleur de bronze, exhalaient, sous l'ardent soleil, un âcre parfum.

Enfin, après deux heures d'une course que la poussière et les moustiques rendaient des moins agréables, ils gravirent une colline que couronnait une forêt de chênes, de cyprès et de pins. Là, régnait une délicieuse fraîcheur.

Les voyageurs essuyèrent leur visage baigné de sueur et respirèrent plus à l'aise.

Ils purent reprendre la conversation commencée à la gare pendant que le char-à-bancs, ralentissant sa marche, s'engageait dans une allée sablée, au-dessus de laquelle des myrtes arborescents, au délicieux parfum, formaient une voûte de verdure, impénétrable aux rayons du soleil.

—Je ne vous ai pas demandé, dit Oscar, le but de votre voyage?

—C'est une affaire assez grave qui m'amène. Vous savez que, jusqu'ici, la Société des Paquebots Eclair, que dirigent le milliardaire Fred Jorgell et son gendre, Harry Dorgan, avait obtenu, près du public et près des action-

naires, un succès, bien mérité d'ailleurs, par la rapidité et le confortable de ses steamers?

—Je suis parfaitement au courant. Les premiers dividendes distribués avaient été assez élevés.

—Malheureusement,—c'est un secret que je crois pouvoir vous révéler,—la Société traverse une crise. Depuis moins d'un mois, deux de ses plus grands paquebots ont péri corps et biens.

—Ah ! j'ignorais cela... c'est un grand malheur!

—Eh bien, je crois précisément, moi, que ces deux sinistres, survenus dans les mêmes parages, en face même des côtes de la Floride, ne sont pas de simples accidents! Je suis persuadé qu'il faut en accuser la malveillance, bien plutôt que le hasard.

—Vous avez des preuves?

—Je n'ai encore que des soupçons. Toutefois, avouez qu'il est au moins singulier que ces catastrophes se produisent à point nommé, au moment précis où Harry Dorgan, le co-directeur de la Compagnie des Paquebots Eclair, entre en lutte ouverte avec son frère Joë, qui, depuis la mort de William Dorgan, a pris la direction du "trust des cotons et maïs."

—Je ne vois pas bien dans quel intérêt...

—Vous allez comprendre. La Compagnie des Paquebots Eclairs, ayant accaparé les moyens de transports par eau, a relevé considérablement le prix du fret pour les cotons et maïs. Joë Dorgan et ses deux associés, Fritz et Cornélius Kramm, donneraient, je crois, de bon coeur quelques millions de dollars pour apprendre que les Paquebots Eclairs sont en faillite.

—Je ne sais pas davantage, déclara Oscar, quel rapport il peut y avoir en-

tre ces deux naufrages et votre voyage?

—Je viens tout simplement faire une enquête discrète, sur le théâtre même de la catastrophe, pour tâcher d'en deviner la véritable cause, et j'ai pensé, tout naturellement, à demander l'hospitalité à notre ami Bombridge, devenu maintenant millionnaire.

—J'aurais préféré qu'il ne le devint pas! murmura Oscar avec un soupir. Je maudis la fatale idée, qu'il a eue, de prendre un billet à cette loterie des Etats confédérés, où il a gagné un million de dollars.

—Pourquoi donc? demanda lord Burydan avec surprise.

—C'est que... murmura Oscar avec effort, j'étais fiancé à miss Régine Bombridge...

—Vous ne l'êtes donc plus?

—Non. J'ai compris que ma situation n'était plus en rapport avec celle de Régine, et j'ai cru de toute honnêteté de lui rendre sa parole.

—Ho!... Quelle a été l'attitude de Bombridge et de sa fille?

—Régine était désolée. Elle m'a supplié de ne rien changer à nos projets. Mais le père Bombridge a mis si peu d'insistance à me retenir, que j'ai compris qu'il ne serait pas fâché d'avoir un gendre plus riche que moi.

—Cela m'étonne, dit pensivement lord Burydan.

—Je dois dire, reprit Oscar, que rien n'est définitivement rompu. J'ai reçu, ces jours derniers, une lettre de Régine, qui me prie de venir passer quelques jours chez son père.

—Singulière manière d'agir!

—En réalité, plusieurs prétendants ont posé leur candidature à la main de miss Régine. Le père Bombridge, qui connaît l'affection de sa fille pour moi, est très indécis. C'est, para-t-il,

cette semaine que la question doit être tranchée. Bombridge, en sa qualité d'ancien clown, est passablement humoriste; il doit réunir, pendant plusieurs jours à sa table, les concurrents à la main de sa fille, afin de pouvoir établir des comparaisons.

—Je vous souhaite bonne chance, de tout mon coeur! dit lord Burydan. Si je puis influencer de quelque manière sur la décision de Bombridge, croyez que je ne manquerai pas de le faire.

A ce moment, le char-à-bancs franchissait un portique, dont les colonnes étaient assez bizarrement surmontées de deux gros escargots dorés. Ces ornements piquèrent la curiosité d'Oscar.

—Est-ce que Bombridge se serait anobli et aurait-il choisi les escargots pour décorer son blason?

—Vous n'êtes donc au courant de rien? répliqua lord Burydan. Bombridge, en quittant le poste de régisseur général qu'il occupait dans la propriété de Fred Jorgell, près du lac Ontario, s'est lancé en grand dans les affaires. Il a organisé d'une façon intensive l'élevage de l'escargot. Son établissement est, paraît-il, des plus curieux à visiter. Après tout, le trust de l'escargot peut devenir aussi brillant qu'un autre.

La voiture s'était arrêtée en face d'une charmante habitation, à la mode créole, bâtie au milieu d'un vaste parterre, que des pins parasols, de grands lauriers et des cyprès protégeaient contre les arbres du soleil.

L'habitation était petite, mais très confortable.

Sur toute sa longueur, régnait une "varangue", ou galerie couverte, soutenue par des colonnes de bambou, autour desquelles s'enroulaient des pieds

de vanille grimpante, des pois d'Angole et des jasmins de la Floride.

Parmi les arbres, Oscar remarqua des magnolias et des flamboyants aux corolles éclatantes, les pelouses, de gazon anglais, étaient jonchées de leurs pétales, et l'atmosphère en était embaumée.

—On voit, murmura-t-il en respirant avec délices ces capiteuses senteurs, que nous sommes vraiment dans le pays des fleurs, dans la Floride!...

Oscar fut vite arraché à la contemplation de ces magnificences végétales par l'arrivée de miss Régine elle-même.

La jeune fille avait aperçu de loin les nouveaux arrivants et s'était empressée d'accourir.

—Si vous saviez, dit-elle au jeune homme, comme je suis heureuse de vous voir! J'avais peur que vous ne vinssiez pas... Mais, qu'avez-vous donc? ajouta-t-elle en jetant un léger cri de surprise et presque de frayeur.

Elle venait de s'apercevoir, elle aussi, qu'Oscar Tournesol était délivré de sa bosse.

Ce furent des explications sans fin, des rires, et enfin des félicitations.

—Comme je suis contente! s'écria la jeune fille en battant des mains. Vous ne vous êtes pas trompé, en croyant me faire une bonne surprise! Puis voilà encore une des préventions de mon père contre vous complètement réduite à néant.

—Les prétendants à votre main sont-ils nombreux? demanda lord Burydan, souriant aux tendres protestations des deux amoureux.

—Il n'y en a que deux. L'un est le prestidigitateur Matalobos, un ancien membre du Gorill-Club. Je ne connais pas encore l'autre, mais je sais qu'il s'occupe de sciences occultes.

—Et il se nomme? demanda Oscar.

—James Rollan.

—Connais pas.

—D'ailleurs, reprit miss Régine d'un petit air décidé, je n'en ferai qu'à ma tête! Je me suis promis d'épouser Oscar, et je l'épouserai! Mon père aura beau dire!

A ce moment, M. Bombridge, lui-même, apparut sur le seuil de sa demeure. Allant au-devant de ses invités, il serra cordialement la main de lord Burydan et, peut-être un peu plus froidement, celle d'Oscar.

Pourtant, son accueil fut, somme toute, des plus hospitaliers.

Un noir conduisit lord Burydan et son ami à leurs chambres, qui étaient munies de salles de bains où ils purent se rafraîchir et se débarrasser de la poussière de la route.

Quand ils redescendirent, ils étaient parfaitement reposés et s'apprêtaient à faire honneur au repas préparé pour eux, et dont la bonne odeur montait déjà des cuisines installées dans les sous-sols.

La salle à manger était aménagée avec le luxe particulier aux créoles de la Floride et de la Caroline. D'énormes blocs de glace, dans des vasques de marbre, y entretenaient une fraîcheur délicieuse; la vaisselle plate et les cristaux étincelaient, et, derrière chaque convive, se tenait un serviteur noir, qui devait s'occuper exclusivement de celui auquel il était attaché.

Lord Burydan allait se mettre à table, lorsque M. Bombridge lui remit un pli qui portait le timbre de Winnipeg, dans le Canada.

—J'allais, dit-il, oublier cette missive, qui est arrivée de ce matin.

—Je vous remercie. C'est précisément une lettre que j'attendais avec impatience.

Lord Burydan brisa promptement le cachet de cire violette et s'absorba dans sa lecture.

—Je constate, dit à demi-voix Oscar, qu'il ne s'agit pas d'une mauvaise nouvelle, votre physionomie est tout à coup devenue radieuse.

—En effet, répondit lord Burydan. C'est miss Ellenor qui m'écrit. Comme vous le savez, elle se trouve en ce moment-ci, au Canada. L'excellent M. Pasquier a bien voulu se charger d'elle pendant quelque temps, ainsi que d'un autre de mes amis, un vieillard qui, à la suite de l'émotion ressentie dans la catastrophe du pont de l'Estacade, se trouve complètement privé de l'usage de la parole.

Oscar eût bien voulu savoir quel était ce vieillard devenu muet de peur, mais il n'osa questionner lord Burydan. Il n'ignorait pas que l'excentrique était d'une discrétion à toute épreuve, quand il s'agissait de certaines affaires, et qu'il ne se laissait questionner que lorsqu'il le voulait bien.

Tous deux demeurèrent silencieux. Chacun se reportant, par la pensée, au temps qu'ils avaient passé dans les verdoyantes forêts qui s'étendent autour de la Maison Bleue, où le fou assassin Baruch, après s'être évadé du "Lunatic-Asylum", avait trouvé un refuge.

Oscar demanda à lord Burydan comment se portait le dément. Cette question parut déplaire à l'excentrique:

—L'état du malade est assez satisfaisant, répondit-il évasivement. Sa santé physique est excellente; mais je crains qu'il ne recouvre jamais sa raison...

Oscar n'insista pas...

Matalobos venait d'entrer dans la salle à manger. Le prestidigitateur,

depuis qu'il aspirait à la main de miss Régine, était vêtu avec l'élégance d'un véritable gentleman. Des boutons de diamant étincelaient à ses manchettes et au plastron de sa chemise à petits plis.

Sa physionomie, qui reflétait autrefois la malice et la gaieté, avait pris une expression de raideur solennelle. Il portait monocle et ses doigts étaient chargés de bagues.

Il salua Oscar et lord Burydan. Une conversation générale s'engagea, dont la croisière du Gorill-Club fit les principaux frais, chacun évoquant quelque épisode de la prise de l'île des Pendus.

Le repas se poursuivait joyeusement.

On en était au dessert, composé de ces fruits magnifiques comme il n'en mûrit que sous les cieux ardents de la Floride, lorsqu'un noir apporta un télégramme à l'adresse de lord Burydan. Celui-ci en prit connaissance, et sa physionomie exprima aussitôt un vif mécontentement.

—Messieurs, déclara-t-il, Fred Jorgell m'apprend qu'un des navires de la Compagnie des Paquebots Eclairs vient encore de périr corps et biens!

—Où cela? demanda M. Bombridge.

—Mais toujours à la même place, sur les côtes de la Floride! On dira ce que l'on voudra, il y a là autre chose qu'un simple hasard!

—Est-ce loin d'ici?

—D'après les renseignements que m'envoie M. Jorgell, c'est sur les récifs du golfe d'Oyster Bay que se sont successivement brisés les trois paquebots venant de la Nouvelle-Orléans et se rendant à New-York.

—Il y a eu, en effet, dit miss Régine, une terrible tempête avant-hier,

je sais que plusieurs navires ont été jetés à la côte...

—Oyster Bay, interrompit Bombridge, mais ce n'est qu'à quelques milles d'ici!

—Je vous demanderai de m'y conduire, dit lord Burydan.

—Si vous y tenez... répondit Bombridge avec hésitation.

—Cette proposition n'a pas l'air de beaucoup vous plaire?

—Je vous dirai franchement que la région avoisinant Oyster Bay est une des plus sinistres qui soient au monde! Ce n'est qu'un immense marécage peuplé d'alligators et de serpents. De plus, c'est le séjour favori de la fièvre jaune, que propagent les millions de moustiques nés des eaux croupissantes.

—Voilà, en effet, qui n'est pas très engageant.

—Toute cette partie de la côte est déserte. Autrefois, avant que les Espagnols aient vendu la Floride aux Etats-Unis, il existait à Oyster Bay un village de noirs, mais voilà près d'un siècle que tous ses habitants sont morts de la fièvre ou ont pris la fuite.

—La côte est bordée de récifs, et les requins y pullulent. C'est un endroit tellement dangereux que, bien que les huîtres perlières y abondent, à peine quelques pauvres noirs y viennent-ils, sur leurs barques, dans la saison la plus favorable, se livrer à la pêche. Je ne connais pas de rivage plus inhospitalier.

—Il faudra pourtant bien, dit lord Burydan, que j'aille voir tout cela de près.

—Dans un pareil endroit, s'écria Oscar, le gouvernement aurait bien dû faire installer un phare...

—Il y en a bien un, dit Bombridge, juste à l'entrée de la rivière qui fait

communiquer la mer et le lac Okeechobee; mais, comme vous le voyez, il ne sert pas à grand'chose!

La conversation en demeura là.

Tout le monde quitta la table pour aller prendre le café, qui était servi sous la varangue, et savourer les excellents cigares que M. Bombridge récoltait sur sa propriété même.

CHAPITRE II

Le trust des escargots

Les invités de M. Bombridge s'attardèrent longtemps, paresseusement étendus dans des rocking-chairs, et s'abandonnant au charme de ce climat amollissant.

Comme l'expliqua le maître de la maison, aucun homme de race blanche n'eût pu se livrer à un travail quelconque, par une pareille chaleur.

Quand le soleil se fut un peu abaissé, M. Bombridge proposa à ses hôtes de le mener visiter sa ferme aux escargots.

—C'est, dit-il, une immense et curieuse exploitation, qui n'a pas sa pareille en Amérique, et vous ne vous repentirez pas de l'avoir vue. D'ailleurs, elle ne se trouve pas très loin... à un mille d'ici.

On prit place dans un "carriage" attelé cette fois de quatre mules, qui ne mirent pas plus de dix minutes à parcourir la longue avenue d'eucalyptus qui conduisait à l'exploitation.

La ferme aux escargots comprenait une immense enceinte, entourée d'une muraille de briques dont le faite était garni d'une plaque de tôle inclinée de haut en bas vers l'intérieur, de façon à rendre aux élèves de M. Bombridge toute évasion impossible.

Cette enceinte franchie, tout le monde mit pied à terre, et l'on se trouva dans le parc proprement dit.

Il se composait d'une série d'enclos, en forme de parallélogrammes, que séparaient des murailles de brique, un peu moins hautes que celle de l'enceinte, mais également pourvues des plaques de tôle destinées à refréner toute velléité d'indépendance de la part des mollusques vagabonds.

—Comme vous voyez, expliqua M. Bombridge avec la complaisance d'un propriétaire, le parc est installé sur une colline de sable. L'escargot aime un terrain meuble, où il puisse facilement creuser des trous et faire sa ponte.

"Ces petites passerelles en planches permettent de parcourir en tous sens chaque enclos, et de recueillir ceux des animaux qui ont atteint la grosseur réglementaire, et qui sont bons pour la vente.

—C'est fort intéressant, déclara lord Burydan. Tiens ! Pourquoi ces mâts métalliques, terminés par une grosse boule?

—Chacun d'eux est un gigantesque vaporisateur, destiné à produire une petite pluie fine, par les jours de grande sécheresse. Vous n'ignorez pas que, lorsque le temps est trop sec, l'escargot rentre dans sa coquille, il maigrit, sa croissance subit un arrêt et peut demeurer stationnaire pendant plusieurs mois.

Oscar demanda, à son tour, l'usage d'un vaste hangar en briques, à la toiture vitrée, que l'on apercevait à l'une des extrémités de l'exploitation.

—C'est la salle des expéditions, expliqua M. Bombridge. Là, cinq cents nègres sont occupés, nuit et jour, à emballer les mollusques dans des caisses à claire-voie, qui en contiennent

chacune un millier et sont expédiées d'Amérique dans tous les pays de l'univers.

“La marque de la “ferme Bombridge” est déjà célèbre, et ses produits sont très haut cotés en Australie, au Cap et sur les marchés de la vieille Europe.

“Il est indispensable que l'escargot soit cacheté pour qu'il puisse être transportable, surtout à de longues distances. Cette espèce de caverne, dont vous voyez l'entrée, est une salle souterraine aux murailles faites d'une roche très sèche. C'est là que les escargots se cachent d'eux-mêmes, en attendant l'emballage et le transport sur les marchés.

Il y avait près d'une heure que M. Bombridge et ses amis suivaient le chemin pavé établi entre les enclos, et ils n'avaient pas encore parcouru la dixième partie de l'exploitation.

—Nous nous faisons facilement une idée du reste, déclara lord Burydan. Il ne faut pas abuser de votre complaisance.

—Vous n'avez pas encore tout vu, déclara Bombridge avec un sourire d'orgueil...

Il fut interrompu par un sifflement aigu. Une minuscule locomotive, conduite par un nègre aux cheveux crépus, filait rapidement à travers les enclos, remorquant une quinzaine de wagonnets chargés de feuillages verdoyants.

—C'est un train de fourrage qui arrive, reprit M. Bombridge. Je possède, à quatre milles d'ici, quelques centaines d'hectares de marécages, que j'ai fait en partie assainir par des plantations d'eucalyptus. Le terrain reste suffisamment humide pour produire, avec une abondance qui vous étonnerait, des végétaux à croissance rapide:

le cresson, le radis géant, le chou des Florides, qui sont régulièrement fauchés tous les jours, par mes noirs.

“Huit jours avant la mise en vente, mes pensionnaires sont nourris exclusivement de vigne. Pour cela, je cultive la vigne du Japon, dont la végétation est exubérante, surtout sous cette latitude. Cela donne à mes produits un goût exquis et très recherché des gourmets.

Pendant cette explication, la locomotive du chemin de fer Decauville avait stoppé sur un petit pont de fer qui enjamait les plus vastes des enclos.

—Regardez! s'écria Bombridge, personne ne peut se faire une idée de la voracité de l'escargot.

Un robuste noir fit basculer un des wagonnets. Un monceau de verdure tendre tomba dans l'enclos; aussitôt il y eut parmi les escargots un remue-ménage général. Ils accouraient par centaines, par milliers, par myriades, et les spectateurs, étonnés, perçurent distinctement un bruit de mastication, qui ressemblait à celui qu'eussent fait une trentaine de rats.

Au bout de quelques minutes, il ne restait plus du wagon de verdure que quelques tiges et quelques côtes trouvées trop dures.

Le noir s'occupait déjà de renverser le contenu d'un second wagonnet.

—C'est admirable! déclara Matalobos. Cet amas de fourrage a été presque aussi lestement escamoté que si je m'en fusse mêlé!

—Vraiment, fit Oscar, je ne regrette pas d'avoir vu cela! Mais j'aperçois de véritables phénomènes: des escargots gros comme les deux poings et d'autres d'un rose tendre, d'un jaune vif, aussi beaux que les plus jolis coquillages marins!

—Il faut vous dire, expliqua de nouveau M. Bombridge, que, comme tout éleveur sérieux, je m'occupe de l'amélioration de la race. Ces escargots qui font votre admiration, je les ai fait venir à grands frais, les uns des îles de la Grèce, les autres de Madagascar. Ce sont ces contrées qui produisent les plus grands individus de l'espèce; mais ils sont un peu coriaces.

—Je ne désespère pas, à l'aide d'une série de sélections, d'arriver à fixer une variété aussi savoureuse et aussi tendre que l'escargot de Bourgogne, et qui aura la taille d'une tortue de moyenne grosseur.

—Ce qui m'étonne, dit lord Burydan, c'est que, en si peu de temps, vous ayez acquis les connaissances nécessaires pour diriger, comme vous le faites, un établissement aussi vaste et aussi ingénieusement compris.

Ce compliment alla droit au cœur de M. Bombridge.

—Il est vrai, fit-il en baissant les yeux avec modestie, que peu de gens pourraient m'en remontrer sur la question des escargots. Cependant, je dois beaucoup à la lecture des ouvrages d'un savant français, M. Raphaël de Noter, qui a écrit sur la matière des pages définitives. C'est à lui que je m'adresse chaque fois que je suis embarrassé.

Miss Régine, qui se tenait un peu en arrière à côté d'Oscar, lui dit à l'oreille:

—Ce que mon père ne raconte pas, c'est qu'il a découvert chez l'escargot une certaine intelligence; et il s'occupe en ce moment, d'appriivoiser quelques-uns des mieux doués de ses pensionnaires.

—Peut-être, dit en riant le jeune homme, se propose-t-il de les exhiber sur la scène d'un music-hall?

—Je n'en sais rien. Mais il a beau être devenu riche, il lui est impossible d'oublier qu'il a fait partie du Gorill-Club...

—Messieurs, interrompit tout à coup M. Bombridge dont le visage s'était rembruni, je vous ai montré ce qu'il y avait d'intéressant. Je crois que nous ferons bien de ne pas nous attarder ici plus longtemps; il se prépare un de ces terribles orages, une de ces tornades qui sont un des fléaux du pays.

Du doigt, il montrait le ciel devenu tout à coup d'un blanc livide, pendant que, du côté de l'ouest, de gros nuages d'un roux cuivré s'amoncelaient.

—Savez-vous ce que je propose? ajouta-t-il. Nous allons tous monter dans le Decauville. Il nous ramènera à la maison beaucoup plus vite que ne le feraient les mules et cela nous permettra, en passant, de jeter un coup d'oeil sur les cultures.

—Jupiter, ordonna-t-il à un nègre aux cheveux blancs qui jusque-là avait servi de guide à la société, donne l'ordre qu'on attache à la locomotive le wagon de promenade. Nous regagnons la maison par la petite ligne.

Cet ordre fut immédiatement exécuté. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les hôtes de M. Bombridge, et Jupiter lui-même, prenaient place dans l'intérieur d'un long wagonnet, très confortablement aménagé, et qui eût pu contenir une dizaine de personnes.

La minuscule locomotive lança un sifflement aigu; le train se mit en marche, traversa, sur un long viaduc de fer, une série d'enclos, où grouillaient des millions d'escargots et d'où l'on semblait ne devoir jamais sortir.

Enfin, il franchit une sorte de poterne et, augmentant sa vitesse, fila en rase campagne.

Le paysage n'était plus égayé par des forêts ou des jardins. C'était la plaine nue et morne, où s'élevait à peine, de loin en loin, une touffe de bambous, un vieux saule rabougri, ou un eucalyptus tordu par les vents.

Le vieux Jupiter, sur un signe de son maître, avait tiré d'une petite armoire placée à l'un des bouts du wagon une bouteille de Xérès, un seau à glace, des citrons et d'autres rafraîchissements, qu'il déposa sur un étroit guéridon.

—Il fait une chaleur accablante, déclara l'amphitryon, et ce ne sera pas du luxe de nous rafraîchir un peu.

Personne ne répondit. La sueur ruisselait de tous les visages. Il n'y avait pas un souffle dans l'air, et l'on entendait, dans le lointain, les coassements de la grenouille-taureau, qui pullule dans ces parages.

Pendant qu'on absorbait avidement les boissons glacées, le train s'était engagé dans une plaine verdoyante, que coupaient des haies basses de mimosas et d'eucalyptus nains. C'étaient là les cultures dont avait parlé M. Bombridge.

Les noirs, armés de longues faux, coupaient le fourrage nécessaire aux escargots. Ils saluaient respectueusement le train au passage, en ôtant leurs immenses chapeaux de rotin tressé.

Le train avait encore augmenté sa vitesse. Les cultures qui couvraient plusieurs centaines d'hectares furent dépassées. L'on se retrouva de nouveau au milieu d'un paysage nu et désolé. Jupiter, sans attendre l'ordre de son maître, avait brusquement fermé les glaces des portières, et il asper-

geait le sol avec un antiseptique, d'une odeur fortement aromatique. Le train filait, cette fois, avec la rapidité d'un express.

—Pourquoi toutes ces précautions? demanda lord Burydan un peu surpris.

—C'est que les vapeurs qui s'exhalent de ces marécages sont mortelles! Celui qui s'y aventurerait sans précaution, surtout à la tombée de la nuit, serait sûr de mourir d'une fièvre maligne, en quelques heures... Les nègres seuls, surtout quand ils ont été guéris une première fois de la fièvre jaune, peuvent résister à cette atmosphère méphitique.

Il montra du doigt les marais semés de larges flaques d'eau, et au delà desquels on commençait à apercevoir la mer qui barrait l'horizon comme un ruban de couleur livide.

—Voyez-vous ces fumées jaunâtres, continua M. Bombridge, et ce brouillard gris qui, presque à ras de terre, semble agité d'un fourmillement perpétuel? Ce brouillard est constitué par des millions de moustiques! Ces fumées sont les exhalaisons délétères qui montent de la pourriture! Il y a là des endroits où les noirs eux-mêmes ne pourraient vivre, et où un homme blanc serait incapable de séjourner même une seule minute, sans en mourir!

—Est-ce que vous n'exagérez pas un peu? demanda Oscar. Il me semble bien apercevoir, là-bas, tout près de la mer, quelque chose qui ressemble à un village, au milieu duquel se dresse la tour d'un clocher. Si le pays était aussi malsain, on n'aurait pas eu l'idée d'y construire une église!

—C'est bien une église. Mais, ne vous l'ai-je pas dit tantôt? elle est abandonnée depuis près d'un siècle, et tous les habitants du village sont

morts ou se sont enfuis! Les nègres n'oseraient approcher de ce clocher, même en plein jour et ils l'appellent "la tour fiévreuse". Il s'y passe, d'après eux, des choses extraordinaires.

Tous regardèrent curieusement l'église en ruines, dont la tour carrée, d'une couleur brune comme recuite par le soleil, se profilait sur le ciel blafard avec quelque chose de lugubre et de menaçant.

—Singulier pays! murmura lord Burydan. Il faudra bien, pourtant, que je voie de près cette tour fiévreuse.

Le vieux noir, à ces mots, eut un geste de terreur. Son teint devint d'un blanc grisâtre — ce qui est, pour les nègres, la façon de pâlir — et ses gros yeux blancs et protubérants roulèrent comme s'ils allaient jaillir de leurs orbites.

Il prononça quelques phrases dans un jargon moitié espagnol, moitié anglais, dont lord Burydan ne saisit que quelques mots.

—Que veut dire ce noir? demanda-t-il à miss Bombridge.

La jeune fille sourit.

—Ce brave Jupiter, répondit-elle, est effrayé à la seule idée que vous voulez aller à la tour fiévreuse. Il dit que pas un noir, à dix lieues à la ronde, n'oserait vous servir de guide.

—Evidemment, ce ne doit pas être un endroit très sain. Pourtant, en prenant certaines précautions...

—Ce n'est pas seulement pour leur santé que tremblent les noirs. Ils ont peur des mauvais esprits qui hantent la tour. Vous en trouverez qui prétendent avoir vu le démon de la fièvre jaune lui-même.

—Je serais curieux de savoir comment il est fait...

—Je puis vous en donner, toujours d'après Jupiter, une description exac-

te. Il ressemble à une énorme araignée; sa tête a la grosseur de celle d'un taureau et ne fait qu'un avec le corps. De plus, elle a l'expression d'une face humaine hideuse ou plutôt d'une tête de mort, qui aurait de larges prunelles liquides et phosphorescentes comme celles des pieuvres. Deux trous sont à la place du nez et il a une bouche fendue jusqu'aux oreilles, garnie de petites dents aiguës. Cette tête horrible est d'un rouge de sang et hérissée de piquants comme la carapace d'un crabe de marais. Il possède de chaque côté six pattes, d'une belle couleur vert clair, et qui se terminent par des suçoirs. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ses prunelles sont d'un bleu clair et d'une douceur enfantine.

—Voilà un monstre bien fantastique! dit Oscar à son tour. Savez-vous quelles sont ses habitudes, puisque vous paraissez si bien informée?

—Le jour, il se tient tapi au fond de la vase fétide des marais. La nuit, il rôde et, s'il rencontre un nègre endormi, il lui pompe tout le sang avec ses suçoirs. Le lendemain, on trouve le nègre mort de la fièvre jaune.

"On dit aussi qu'il habite parfois les cryptes humides de l'église. Quand il doit y avoir une épidémie de fièvre dans le pays, il l'annonce en faisant tinter la cloche qui est demeurée à sa place dans la tour.

—Et l'on a quelquefois entendu cette cloche? demanda Oscar impressionné, malgré lui, par ce récit.

—Jupiter prétend l'avoir entendue deux fois. La première fois, il serait mort dix mille personnes et, la seconde, quinze mille.

"Les noirs racontent encore que les jésuites espagnols ont essayé d'exorciser cet étrange démon; mais c'est lui

qui a eu le dessus dans la lutte. Ils sont tous morts de la fièvre.

—Il est certain, conclut la jeune fille, que, pour mon compte, je n'aimerais pas entendre sonner la cloche de la tour fiévreuse.

Il y eut un moment de silence. Pendant le récit de la jeune fille, des nuages couleur de suie et de soufre avaient peu à peu envahi toute l'étendue du ciel. Un brouillard d'une odeur fétide avait complètement submergé le marécage. On n'apercevait plus la tour fiévreuse.

L'atmosphère était devenue étouffante. On eût dit l'haleine ardente qui s'échappe de la gueule d'un four. Malgré le soin qu'avait Jupiter d'arroser continuellement le plancher du wagon, tous haletaient, la gorge sèche, le cœur serré par cette sorte d'angoisse physique qui saisit même les animaux à l'approche de l'orage dans les contrées tropicales.

—Heureusement, s'écria Bombridge avec un soupir de soulagement, que dans cinq minutes nous allons nous trouver dans une belle forêt de pins où l'air est pur, aromatique et salubre, dans un quart d'heure nous serons à la maison d'où nous pourrions braver la fièvre et la tempête!

Comme en réponse à cette phrase rassurante, il y eut un sourd grondement de tonnerre, des gerbes d'éclairs d'un vert aveuglant s'éparpillèrent aux quatre coins du ciel comme les bottes d'un gigantesque feu d'artifice; le soleil lança d'entre deux nuages un dernier et macabre rayon blanchâtre puis disparut complètement; la pluie s'était mise à tomber, non pas par gouttes plus ou moins larges, mais par seaux, par jets de la grosseur du poignet; ce n'était plus une averse, c'était un déluge.

Au mugissement de ces montagnes d'eau qui dévalaient en torrents le long des pentes, se mêlaient les grondements affaiblis du tonnerre et le sifflement du vent fouettant les grands roseaux et les arbres de la forêt.

Puis, comme il arrive dans ces brusques ouragans, il y eut une accalmie et, pendant quelques minutes, ce fut presque le silence.

C'est alors qu'avec une épouvante qu'ils ne purent dissimuler, lord Burydan et ses amis entendirent distinctement le son lointain d'une cloche.

Jupiter claquait des dents, ses cheveux s'étaient hérissés sur sa tête.

—La cloche de la tour fiévreuse ! balbutia-t-il en tremblant de tous ses membres.

—Oui, c'est bien elle ! murmura Bombridge d'une voix mal assurée. Il n'y a pas d'autre cloche à vingt milles à la ronde.

—Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ? fit lord Burydan.

—Non, répondit l'ex-clown d'un ton brusque.

De nouveau le silence régna dans le wagon, qui fuyait maintenant en pleines ténèbres sous les épais ombrages de la forêt de pins.

Ainsi qu'il arrive sous les tropiques, la nuit avait succédé au jour, en quelques minutes. On était maintenant dans l'obscurité la plus profonde.

Le voyage se termina tristement, et ce fut avec un véritable sentiment de bonheur qu'en mettant le pied à terre tous aperçurent la façade de la maison, joyeusement éclairée, et où déjà les noirs s'affairaient pour les préparatifs du dîner.

Ce repas fut beaucoup moins gai que celui du matin.

M. Bombridge eût rougi de partager les superstitions ridicules du vieux

Jupiter. Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de penser que, depuis trois semaines, les cas de fièvre jaune avaient été d'une fréquence inaccoutumée parmi ses noirs; et il croyait toujours entendre bourdonner à ses oreilles le son de la fatale cloche.

Cependant, après le repas, il y eut une recrudescence de bonne humeur et d'entrain parmi les convives. La tempête s'était apaisée aussi rapidement qu'elle s'était déchainée: l'atmosphère, purifiée par la pluie, était d'une fraîcheur délicieuse; les fleurs et les feuillages exhalaient leur odeur embaumante et il montait de la terre cette senteur puissante qui s'en dégage après les orages.

Les nerfs détendus avaient aussi retrouvé leur calme, et personne n'éprouvait plus ce bizarre serrement de coeur, cette angoisse physique dont ils avaient tant souffert.

M. Bombridge proposa d'aller prendre le frais sur la terrasse qui dominait la maison. Tout le monde accepta avec enthousiasme et l'on put admirer le magnifique paysage, éclairé par les rayons de la lune.

A l'horizon, on apercevait le feu rouge du phare située à l'entrée de la rivière, tout au fond du golfe d'Oyster Bay, et qui ressemblait à une étoile tout près de tomber dans la mer.

Lord Burydan contempla longtemps et en silence cette flamme lointaine. Il ne fit part à personne de ses réflexions, et bientôt tous les invités de M. Bombridge se retirèrent dans leur chambre pour y goûter un repos bien mérité.

CHAPITRE III

L'étoile rouge

Trois semaines environ avant l'arrivée de lord Burydan en Floride, un

sloop de cabotage était venu, par une nuit sans lune, jeter l'ancre dans le golfe d'Oyster Bay.

De ce sloop s'était détachée une embarcation menée par quatre vigoureux rameurs noirs. Et, dans le plus grand mystère, ils avaient débarqué, juste en face de la tour fiévreuse, trois personnes et plusieurs grandes caisses carrées. Puis l'embarcation avait regagné le bord; le sloop avait levé l'ancre et avait repris la mer, sans avoir été vu d'aucun des rares habitants de cette côte inhospitalière.

De ce côté, le rivage était bordé de grands palétuviers, dont les racines, plongeant dans la vase étaient chargées de grappes d'huîtres. Ces racines enchevêtrées et tordues, formaient de profondes cavernes qui servaient d'asile à de gros crabes de terre, à des reptiles de tout genre, enfin à une foule d'animaux nuisibles.

Ce rempart de palétuviers n'avait pas été franchi sans peine par les trois voyageurs, encore embarrassés de leurs bagages. A chaque pas, ils glissaient sur les racines et s'enfonçaient dans la boue, ou bien ils se déchiraient les mains aux coquillages.

Leur arrivée dérangeait tout un monde de bêtes grouillantes.

—Brrr! dit un des trois personnages, il me semble que j'ai mis la main sur un crapaud!

—Tu dois t'être trompé, répondit son compagnon. Je crois plutôt que c'est un serpent; il n'y a pas de crapauds si près de la mer.

—Joli pays que cette Floride, dont tu m'avais dit tant de merveilles! Je me demande un peu ce que nous allons faire là?

—Cela ne te regarde pas, répondit l'autre durement. Tu es ci pour obéir

aux lords de la Main Rouge et à moi, Slugh, qui les représente...

—Allons, dépêche-toi ! Dans quelques minutes nous serons sortis de ces maudits palétuviers et nous mettrons le pied sur la terre ferme.

Edward Edmond ne répondit pas, et, tout en maugréant, il continua d'avancer.

Quant à la troisième personne, une femme, ses compagnons avaient eu soin de la faire passer devant eux, comme s'ils eussent craint qu'elle ne cherchât à s'enfuir, et, chaque fois qu'elle s'arrêtait, Slugh lui appuyait sur la tempe le canon de son revolver.

—Marche donc, Dorypha ! lui disait-il, ou je te tue comme une chienne de gitane que tu es !

Dorypha ne répondait pas. Mais sa rage et son humiliation étaient à leur comble et elle proférait mentalement les plus terribles serments.

Enfin, tous trois atteignirent un terrain plus solide. C'était la place, autrefois dallée de grandes pierres plates, qui s'étendait en face de l'église et que bordaient, à droite et à gauche, les masures délabrées, anciennes habitations des colons espagnols.

Slugh, ayant tiré de sa poche une petite lanterne électrique, s'orientait à travers les décombres.

—Qu'est-ce que nous faisons ? demanda Edward Edmond qui paraissait de fort méchante humeur.

—Je vais d'abord mettre la Dorypha en lieu sûr. Ensuite, nous retournerons chercher les caisses que j'ai été obligé de laisser au pied des palétuviers ; après, tu pourras te reposer tant que tu voudras.

—Plains-toi donc ! Nous n'aurons presque rien à faire pendant notre séjour ici. C'est une vraie villégiature !

—Merci de la villégiature ! Un pays où il n'y a que des bêtes venimeuses, où l'on crève comme des mouches de la fièvre et du vomito negro. J'ai grand hâte que nous en soyons partis.

—Poltron ! Tu sais bien que nous n'avons rien à craindre de la fièvre, moi, parce que je l'ai eue, et toi, parce qu'un docteur de la Main Rouge t'a vacciné avec un sérum spécial, avant notre départ.

—Tu as beau dire, je ne suis pas rassuré...

Dorypha n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Slugh s'aperçut qu'elle écoutait, et tout de suite sa colère éclata.

—As-tu fini de nous espionner ? lui dit-il. Marche devant moi, que je te conduise à la niche qui t'est destinée.

La gitane obéit en tremblant de fureur, et elle pénétra dans l'intérieur de l'église.

La nef, assez vaste et construite dans le style espagnol du XVIII^e siècle, était lézardée en de nombreux endroits. La voûte, humide et blanchie de salpêtre, portait par endroits des traces de dorure.

Les rayons de la lanterne montrèrent dans un coin un tableau moisi qui représentait une Madone noire, preuve que les gens de couleur avaient été les fidèles les plus nombreux de cette église.

De longues mousses, auxquelles étaient mêlés plusieurs champignons vénéneux, d'un rouge éclatant, couvraient le pavé du sanctuaire.

Slugh, qui consultait de temps en temps un carnet graisseux, se dirigea du côté gauche de la nef et ouvrit une petite porte, dont les gonds grincèrent lamentablement dans le silence. La porte donnait accès à un escalier en colimaçon qui occupait à lui seul l'in-

térieur d'une tourelle accolée au bâtiment principal.

Slugh passa le premier, puis Dorypha, enfin Edward Edmond. La gitane se demandait avec angoisse si on ne l'avait pas emmenée dans cet endroit sinistre pour la précipiter du haut du clocher?

En montant, elle se retourna pour jeter à Edward Edmond un regard si mélancolique et si suppliant que l'Irlandais, malgré toute sa haine, se sentit remué jusqu'au fond de l'âme.

La gitane était amaigrie par les privations et les mauvais traitements que lui avaient fait subir ses geôliers; mais elle n'avait rien perdu de sa beauté. Son aspect avait pris seulement quelque chose de plus farouche. Les coins de sa bouche, comme tirés par la souffrance, donnaient à son visage une expression poignante à laquelle on ne pouvait rester indifférent. Ses prunelles brûlaient d'un feu sombre, au fond de leurs orbites creusées par les chagrins et par les larmes.

Slugh, après avoir monté trente-cinq marches, s'arrêta sur un palier qui donnait accès à une pièce carrée occupant tout le premier étage de la tour.

À l'étage d'au-dessus, c'était la cloche que l'on entrevoyait à travers les interstices de la charpente.

—Nous sommes arrivés, dit Slugh en consultant de nouveau son carnet.

Puis il alla, sans hésitation, à la muraille qui faisait face à l'entrée et au milieu de laquelle se dressait un gros clou rouillé.

Il appuya fortement sur le clou. Aussitôt, une porte s'ouvrit, montrant l'intérieur d'une chambre carrée, de huit à dix pieds de largeur. La surface extérieure de cette porte avait été si habilement recouverte de briques min-

ces et de ciment, que, si l'on n'était pas au courant du secret, il était impossible de la distinguer du reste de la muraille.

Extérieurement, cette cellule correspondait à une poivrière accrochée à l'un des angles du clocher.

On rencontre beaucoup de cachettes de ce genre dans les anciennes constructions espagnoles, et c'est ainsi que maintes fois, dans les premiers temps de la conquête, les missionnaires purent échapper pour ainsi dire miraculeusement aux poursuites des Indiens révoltés.

Slugh poussa brutalement la gitane dans la cellule et en referma la porte.

—Maintenant, dit-il à Edward Edmond, redescendons!... Tu vois que ton ex-amie sera admirablement bien logée.

—Comment as-tu découvert cette cachette? demanda l'Irlandais avec ébahissement.

—Je ne l'ai pas découverte. On me l'a indiquée. Cette région appartient presque entièrement à la Main Rouge. Il n'y a pas longtemps que la crypte était entièrement remplie de marchandises volées.

—Il n'y a pas d'endroit au monde où l'on coure moins de chance d'être dérangé. Les gens du pays ont une peur épouvantable des fièvres. Puis les lords de la Main Rouge ont eu soin de répandre parmi les nègres certaines légendes effrayantes, qui font que pas un d'eux n'oserait approcher d'ici, même en plein jour.

Ils étaient, à ce moment, sur le palier où s'ouvrait une petite fenêtre carrée.

—Malgré tout, dit Edward Edmond, c'est un pays terriblement malsain.

Et, de la main, il montrait la lugubre étendue des marécages qui, dans

les ténèbres de la nuit, rayonnaient d'une faible lueur bleuâtre due à tous les phosphores de la pourriture, tandis qu'en d'autres endroits des feux follets dansaient par centaines autour des mares.

L'Irlandais était superstitieux. Il se souvenait, comme il l'expliqua à Slugh, avoir entendu dire, dans son enfance, que les feux follets étaient les âmes des trépassés.

—Si j'étais seul ici, conclut-il, je crois que j'aurais très peur.

Slugh—un esprit fort—ne fit que rire de ces terreurs.

—Imbécile! dit-il. Tu ne sais donc pas que ces flammes errantes sont une espèce de gaz d'éclairage, ou quelque chose de semblable. Il ne faut vraiment pas grand'chose pour t'effrayer!

Tout en discutant ainsi, les deux bandits étaient redescendus dans l'intérieur de l'église. Puis ils revinrent à l'endroit où ils avaient laissé leurs caisses.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à leur faire traverser le massif des palétuviers.

Edward Edmond se demandait si on n'allait pas être encore forcé de hisser ces lourds colis jusqu'au sommet de la tour.

Slugh le rassura.

—Il y a, expliqua-t-il, sous l'église même, une crypte très spacieuse dont l'entrée n'est pas facile à deviner. C'est là que nous déposerons nos bagages.

Il montra à l'Irlandais une des dalles du chœur au centre de laquelle se trouvait scellé un anneau.

Il alla chercher ensuite, derrière l'autel, un levier de fer dont il se servit pour soulever la dalle. Elle découvrit l'entrée d'un escalier qui aboutis-

sait à une salle souterraine, bordée de tombeaux à droite et à gauche.

—Tu vois que la place ne manque pas, dit encore Slugh, et l'on pourrait laisser ici des marchandises pendant dix ans sans que personne s'avisât d'oser y toucher.

—Je me demande, fit l'Irlandais, pourquoi nous prenons toutes ces précautions. Si personne n'ose approcher d'ici, ce n'est pas la peine de tant nous gêner.

—Tu n'y vois pas plus loin que ton nez. Il est possible que d'ici peu de temps la police vienne faire une perquisition dans la tour et il est prudent de tout prévoir.

L'Irlandais aurait bien voulu poser d'autres questions, mais il comprit que Slugh n'était pas disposé à lui donner d'éclaircissements sur ses projets. Alors il se résigna à garder le silence.

Edward Edmond et Slugh lui-même commençaient à ressentir une certaine fatigue. Ils sortirent d'une caisse une boîte de viande conservée et une bouteille d'alcool.

Après avoir mangé de bon appétit, ils allèrent dormir au premier étage, et, pour cette nuit, se contentèrent de leurs manteaux en guise de matelas et d'oreillers.

Nul n'eût pu soupçonner que cette tour, soi-disant hantée par des démons et des revenants, avait maintenant des habitants en chair et en os.

Les jours suivants, l'existence s'organisa. Slugh et Edward Edmond cueillirent des brassées de joncs, pour s'en faire des matelas. Ils déballèrent aussi une partie des provisions contenues dans les caisses.

Celles-ci renfermaient toutes les choses indispensables à la vie, voire même du tabac, du whisky, des armes

et des munitions, des flacons de pharmacie.

Les deux gardiens de la Dorypha passaient toute leur journée à fumer, à dormir ou à pêcher le long de la grève, qui était très poissonneuse.

D'ailleurs, ils se portaient très bien, et cela, sans doute, grâce aux médicaments fébrifuges que, suivant les recommandations qui leur avaient été faites, ils avaient soin d'absorber chaque soir.

L'Irlandais se fût assez accommodé de cette existence de paresse, s'il n'eût senti qu'un danger mystérieux planait autour de lui.

Slugh, lui, passait parfois toute la nuit au sommet de la tour, scrutant l'horizon avec inquiétude. D'autres fois, il dormait tranquillement sur son lit de jonc, sans que l'Irlandais pût s'expliquer le mobile de ses actions.

Slugh restait impénétrable.

Edward Edmond n'avait encore pu tirer de lui un seul renseignement sur le sort réservé à la gitane. En outre, à mesure que le temps s'écoulait, Slugh semblait redoubler de précautions.

Chaque matin, il exigeait que le lit de jonc fut éparpillé sur toute la surface de la pièce, de manière que, si quelqu'un survenait, il ne pût soupçonner que l'on avait couché dans cet endroit. Pour la même raison, sans doute, il défendait à l'Irlandais de laisser traîner dans la tour un objet quelconque qui pût déceler la présence d'un être humain.

C'est dans la crypte qu'ils prenaient tous leurs repas, et c'est là aussi qu'ils trouvaient un abri pendant les heures chaudes de la journée.

L'Irlandais était intrigué au plus haut degré, car il découvrait chaque jour de nouveaux faits capables d'exciter sa curiosité.

Un matin, Slugh ouvrit une caisse, jusqu'alors demeurée intacte, et en tira plusieurs bocaux remplis d'un liquide incolore et soigneusement emballés. Il en prit un et s'en alla avec, à travers le marécage. De loin, Edward Edmond le vit occupé à en répandre le contenu dans les mares stagnantes, puis il vint prendre un nouveau bocal, et il en fut ainsi jusqu'à ce que tous les bocaux fussent vides.

Une autre fois, Slugh se décida à ouvrir la plus grande des caisses, mais il la referma presque aussitôt.

L'Irlandais n'eut que le temps d'entrevoir des rouages, des verres, des fils, organes démontés de quelque machine dont il ne devinait pas la destination.

Enfin, il y avait des jours où Slugh partait sans vouloir être accompagné et ne rentrait qu'à la nuit tombante, parfois même le lendemain matin.

Vainement l'Irlandais se livrait à mille suppositions. Il n'arrivait à rien découvrir.

.

Pendant ce temps, Dorypha menait une existence des plus misérables. Le réduit où on l'avait jetée ne prenait jour que par une étroite ouverture carrée. Encore était-il encombré de ces objets hétéroclites que l'on trouve dans le grenier de toutes les églises : chandeliers de bois rompus, chaises défoncées, et jusqu'à une statue sans bras de sainte Rose de Lima, à laquelle un coloris barbare prêtait, dans la pénombre, une apparence de vie. La gitane en avait presque peur.

Couchée sur une brassée de joncs, elle demeurait ainsi toute la journée, en proie au désespoir et à la tristesse. C'est à peine si elle touchait aux aliments que Slugh, sans un mot, lui apportait une fois par jour.

La pauvre danseuse attendait la mort. Elle eût bien voulu mourir, mais elle en était arrivée à cette période de dépression physique et morale où l'on n'a même plus le courage du suicide.

Rongée par l'ennui, elle en venait à se créer des distractions puérides, machinales, comme font les enfants et les vieillards.

Elle passait de longues heures à tresser les jones desséchés dont se composait sa couche. Ainsi elle fabriquait une couronne à la statue de sainte Rose.

Un jour, elle eut la joie de découvrir, dans un coin, un vieux crucifix d'étain qui dormait, depuis plus d'un siècle, sous la poussière. Elle le nettoya, le fourbit, et l'attacha à la muraille.

Mais la grande consolation de Dorypha, c'était "son étoile".

L'étroite meurtrière qui éclairait la cellule était placée si haut et tournée de telle façon que, même en se haussant, la gitane ne pouvait apercevoir qu'un coin de mer et un peu de la côte lointaine, mais, chaque soir, sur cette même côte, s'allumait un feu rouge, plus brillant qu'une étoile, et qui subsistait pendant toute la nuit.

Dorypha n'avait jamais pu deviner ce que c'était au juste que cette lumière. Mais elle la contemplait sans lassitude et elle attachait à sa présence une importance superstitieuse.

Les jours où le brouillard lui cachait son étoile, la gitane était plus triste, plus désespérée encore que de coutume, et, chaque soir, elle attendait avec impatience que la chère petite lueur jaillit des vapeurs du crépuscule.

—La voilà! Elle s'allume! s'écriait-elle. Je ne suis donc pas encore tout à fait abandonnée!

Les yeux ardemment fixés vers l'étoile lointaine, elle se plongeait dans des songeries où passaient en son imagination, comme les silhouettes fugaces d'un rêve, toutes les scènes de sa vie d'autrefois.

Dans cette monotone existence de recluse, il y avait certains jours qui étaient pour elle plus terribles à supporter. C'était quand il y avait de l'orage. Alors Dorypha ne pouvait dormir; l'atmosphère de son étroite cellule devenait suffocante. Elle avait tôt fait de vider l'eau de la cruche que lui apportait Slugh très irrégulièrement, et elle se mourait de soif.

Une fois qu'un de ces formidables orages des tropiques s'était déchaîné, battant les murs de la vieille tour de ses trombes de pluie, lançant les vagues furieuses par-dessus le rempart des palétuviers, la gitane était demeurée étendue sur son misérable lit, en proie à un immense acablement. Elle espérait que la nuit serait plus paisible et qu'elle pourrait, enfin, reposer un peu. Ses nerfs, encore exaspérés par les privations et la maladie étaient tendus à se briser. Elle tressaillait au moindre bruit, aspirant avec une volupté malade le parfum des fleurs empoisonnées du grand marécage, que lui apportait le vent.

La nuit allait venir, et la rafale ne perdait rien de sa violence.

—Mon étoile rouge! s'écria tout à coup Dorypha. Il faut que je la voie s'allumer!...

Nerveusement, elle avait bondi et s'était haussée jusqu'à ce que ses yeux fussent au niveau de la meurtrière.

Presque aussitôt, la lueur jaillit des ténèbres, un peu plus faible que de coutume, mais visible encore à travers les hachures de l'averse, sous le ciel

noir de nuages que déchiraient de temps en temps les éclairs.

—On dirait qu'elle m'a attendue ! murmura la gitane dont les yeux se mouillèrent de larmes.

Elle resta longtemps comme hypnotisée par cette lueur lointaine, cette fleur de feu qui semblait éclore pour elle au milieu de la tourmente.

Elle fut arrachée à sa contemplation par un bruit d'allées et venues inaccoutumées.

On montait et on descendait l'escalier précipitamment. Puis il y eut comme un heurt métallique dans les étages supérieurs de la tour. Enfin, des coups de marteau retentirent.

—Que peuvent-ils donc faire ? se demanda la gitane anxieusement.

Soudain, elle porta la main à ses yeux, avec un cri de stupeur presque douloureuse.

Du sommet de la tour tombait une nappe de clarté rouge et crue, aveuglante. Il avait suffi de quelques rayons de cette clarté pénétrante par les meurtrières pour forcer la gitane à fermer les yeux, ou elle éprouvait à présent la sensation d'une cuisante brûlure.

—Je ne comprends rien à tout cela ! balbutia-t-elle. Je crois qu'ils finiront par me rendre folle. Ils auraient mieux fait de me tuer d'un seul coup, en même temps que mon mari !

Dorypha avait petit à petit ouvert les yeux. Ses prunelles s'étaient lentement accoutumées à la lumière.

Renonçant à comprendre ce qui se passait, elle se contentait de contempler l'étoile rouge.

Brusquement, elle jeta un cri : l'étoile rouge avait disparu !

Dorypha attendit deux longues heures. Son regard avide scrutait vainement les profondeurs de la nuit et les

ténèbres plus épaisses, en dehors du cercle d'inexplicable clarté qui environnait la tour.

Au bout de quelque temps, la fulgurante auréole s'éteignit aussi soudainement qu'elle s'était allumée.

Dorypha se retrouvait dans la profonde obscurité de son cachot. Elle se haussa vers la meurtrière. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'à sa profonde surprise l'étoile rouge scintilla de nouveau, et, cette fois, pour ne plus s'éteindre qu'au jour.

C'était à n'y rien comprendre.

Le lendemain, la gitane attendit avec une fiévreuse curiosité que le coucher du soleil fût venu.

Cette nuit-là, ni les suivantes, l'étoile ne subit d'éclipse. D'autre part, la mystérieuse lumière dont la tour avait été illuminée pendant deux heures ne se ralluma plus.

Y avait-il corrélation entre les deux faits ? Dorypha n'essaya même pas de chercher à s'en rendre compte.

Elle eût peut-être oublié même cet incident inexplicable, en arrivant presque à le regarder comme une hallucination, lorsque, la semaine d'après, le même fait se reproduisit dans des circonstances identiquement pareilles.

La gitane entendit comme la première fois un grand remue-ménage dans l'escalier de la tour. Le clocher s'illumina, et l'étoile rouge disparut. Sa disparition dura plus de trois heures.

Le même fait se renouvela quelques jours après pour la troisième fois.

Dorypha en vint à penser que c'était sans doute chaque semaine que se produisait ce bizarre événement. Aussi, maintenant qu'elle l'attendait à peu près à date fixe, il n'était même plus,

pour la captive, une source de distractions.

Son existence reprit son cours monotone, sans être de quelque temps troublé par aucun incident.

Le jour même où M. Bombridge faisait visiter son exploitation à ses amis, Edward Edmond et Slugh fumaient philosophiquement leur pipe, assis sur le chapiteau d'une colonne renversée. Tous deux étaient silencieux. Slugh par habitude, l'Irlandais par nécessité, car son compagnon n'avait jusqu'ici répondu que par des monosyllabes à toutes les tentatives qu'il avait faites pour entrer en conversation.

Slugh, depuis un instant, observait attentivement le ciel livide et la mer blanchissante au delà des récifs.

— Je vais faire un tour, dit-il.

— Veux-tu que je t'accompagne?

— Inutile.

— Quand reviendras-tu?

— Je ne sais pas!

— All right! Alors, au revoir! bon voyage!

L'Irlandais se mit à siffloter entre ses dents pour cacher son dépit, pendant que Slugh se dirigeait nonchalamment du côté de la grève aux palétuviers.

Edward Edmond le suivit longtemps des yeux. Quand, enfin, il l'eut vu disparaître, il donna libre cours à sa mauvaise humeur.

— J'en ai assez de cette vie! s'écria-t-il. Je m'ennuie à périr! Il me faut obéir, comme un valet, à tout ce que commande ce vieux coquin, sans même savoir quels sont ses projets!...

— Aussi, pourquoi ai-je fait la sottise de redevenir moi-même l'esclave de la Main Rouge? J'ai des dollars dans les poches, c'est vrai, mais je suis plus

malheureux que quand je n'étais qu'un simple "tramp" errant par les grands chemins.

Edward Edmond regarda autour de lui comme pour chercher une bonne idée.

Soudain sa physionomie s'éclaira. Il se frotta les mains en homme qui vient de faire une découverte intéressante.

Il glissa dans sa poche une bouteille de whisky à moitié pleine et se dirigea lentement vers l'église.

Arrivé dans la nef, il alla droit à l'escalier de la tour et le gravit jusqu'au palier du premier étage. Là il s'arrêta et, se penchant par une des meurtrières, il regarda du côté de la grève. Très loin, il distingua Slugh, qui, à cause de l'éloignement, ne paraissait pas maintenant plus gros qu'un pygmée.

Rassuré par la certitude que son tyran était réellement parti, Edward Edmond alla délibérément à la porte secrète, poussa le clou qui en commandait la fermeture et se trouva en présence de Dorypha, tristement étendue sur les jones qui lui servaient de lit.

Il ne put s'empêcher d'être ému de l'état lamentable où se trouvait la gitane, dont le visage était amaigri et dont les cheveux blonds retombaient en désordre sur ses épaules.

Tous deux se regardèrent quelque temps en silence. Edward Edmond ne savait comment entamer la conversation, et Dorypha était trop fière pour parler la première. Enfin, l'Irlandais s'enhardit.

— Bonjour, Dorypha! dit-il. Je suis venu t'apporter un peu de whisky en profitant de ce que Slugh n'était pas là...

— Tu trouve que je ne meurs pas assez vite? répéta-t-elle amèrement.

—As-tu peur que mon whisky soit empoisonné? Tiens, regarde!

Et il but une copieuse rasade à même la bouteille.

L'oeil de la gitane étincela soudainement. Une idée venait de germer dans son esprit. Sa physionomie abattue et morne se fit tout à coup presque souriante.

—Eh bien! donne! dit-elle. Je suis trop malheureuse pour avoir le droit d'être fière.

Elle but à son tour. Il lui sembla que la brûlante liqueur faisait descendre en elle une énergie surhumaine.

—Cela vaut mieux que la cruche d'eau de Slugh, fit-elle avec une faible sourire. C'est à lui, surtout, que j'en veux... Toi...

—Moi, je suis obligé d'obéir à la Main Rouge. D'ailleurs, j'ai bien le droit de t'en vouloir... N'as-tu pas essayé de me tuer?...

—Ne revenons pas sur le passé, dit la gitane avec une simplicité qui ne manquait pas de noblesse. Tout cela est bien loin de nous. Soyons de bons camarades, comme autrefois... Ne trouves-tu pas indigne la façon dont je te suis traitée?

L'Irlandais avait brusquement oublié toutes ses rancunes. Il se sentait reconquis par cette voix aux caressantes inflexions.

—Je ferai ce que je pourrai pour être utile! balbutia-t-il.

—Tu dis cela! Mais je suis sûr, moi, que l'on ne m'a amenée dans cette cour maudite que pour m'assassiner impunément. Le premier jour que nous sommes arrivés ici, je t'ai entendu dire que tout le monde y mourait de la fièvre jaune.

—C'est vrai, fit Edward Edmond en baissant la tête.

—Seulement, dit la gitane, avec un éclat de rire ironique, ce que Slugh ne sait pas, c'est que, moi aussi, je l'ai eue, la fièvre jaune, quand j'étais à La Havane.

La conversation continua encore un certain temps sur ce ton. La bouteille de whisky était vide depuis longtemps, et Dorypha avait intentionnellement poussé l'Irlandais à en boire la plus grande part.

Ni l'un ni l'autre ne faisaient attention à l'orage qui peu à peu montait dans le ciel. Ce fut la gitane qui s'en aperçut la première.

—J'étouffe dans cette cellule! dit-elle. Si tu étais gentil, tu me laisserais sortir un peu pour me dégourdir les jambes.

—Impossible! Si Slugh venait à le savoir, il me brûlerait la cervelle sans le moindre scrupule, puis, si je t'accordais ce que tu me demandes, tu chercherais à t'échapper.

—Non, je te le promets! Laisse-moi monter seulement jusqu'au haut du clocher que je puisse respirer un peu!

Après de longs pourparlers, l'Irlandais finit par consentir. Tous deux montèrent jusqu'à la galerie circulaire qui se trouvait au-dessus de la chambre des cloches.

Edward Edmond avait eu l'idée de prendre sa longue-vue, et il s'amusa à regarder les divers aspects du marécage, lorsque, subitement, il poussa un cri de surprise et de frayeur.

—Qu'y a-t-il donc? demanda la gitane.

—J'aperçois Slugh tout là-bas. Il sera ici avant une heure.

—Eh bien?

—Il faut que tu rentres dans ta prison. D'ailleurs, il y a un orage qui se prépare; il tombe déjà des gouttes de pluie..

—Eh bien, soit! répondit-elle docilement. Je vais descendre, mais, au moins, promets-moi de revenir me voir.

—C'est entendu.

Ils redescendirent jusqu'à l'étage inférieur. En passant devant la cloche, Dorypha demanda à la regarder de plus près. L'Irlandais y consentit et il s'aventura le premier sur la charpente à claire-voie.

Dorypha le suivit. Comme ils étaient arrivés à moitié de cette périlleuse traversée, la gitane eut tout à coup un rire bref et, d'un croc en jambes, elle fit perdre l'équilibre à l'Irlandais qui disparut par une des ouvertures béantes et alla rouler, meurtri et contusionné, sur la litière de jonc qui recouvrait, heureusement pour lui, le plancher de la chambre située au-dessous.

—Coquine! s'écria-t-il.

Il essaya de se relever, mais ne put y parvenir, il crut avoir les reins cassés.

Sans s'occuper de lui la gitane avait saisi la corde de la cloche et elle s'était mise à sonner avec une énergie désespérée.

La nuit était venue brusquement, la tempête faisait rage sur la campagne. Dorypha sonnait toujours. Le son grave du bronze se mêlait au grondement de la foudre.

— Quelqu'un viendra peut-être ? pensait-elle. Je sais que ce pays est habité...

Elle continua de sonner jusqu'à ce qu'elle fût à bout de forces, puis tout à coup une autre idée s'empara d'elle. Malgré ce que l'Irlandais lui avait dit de l'impossibilité de traverser le marécage, elle crut qu'elle pourrait peut-être y réussir. Il faisait nuit; elle trouverait bien une cachette où ni Slugh ni

Edward Edmond ne pourraient la découvrir.

Elle se précipita dans l'escalier qu'elle descendit quatre à quatre ; mais comme elle allait franchir le seuil de l'église, elle se trouva juste en face de Slugh.

—Ah! ah! ricana le bandit, il paraît que nous voulions nous échapper ! Mais je suis là, heureusement!

Tout en parlant, il s'était précipité sur la gitane et l'avait saisie à la gorge, avant qu'elle ait eu le temps de se mettre en défense.

En un clin d'oeil il l'eut terrassée et il lui lia solidement les pieds et les mains.

Alors, seulement, il eut l'idée de savoir ce qu'était devenu l'Irlandais. Il n'eut pas de peine à le trouver, geignant et mal en point, dans la chambre du premier.

—C'est toi qui as sonné la cloche? lui demanda-t-il d'une voix terrible.

—Non, je le jure!

—Alors, c'est toi qui as ouvert la porte à la gitane?

—C'est vrai. Mais j'en suis cruellement puni!

Et il raconta les choses telles qu'elles s'étaient passées.

—C'est bon, dit Slugh. Passé pour une fois. Mais n'y reviens plus! D'ailleurs, je vais m'arranger de façon à ce que cette sorcière ne nous cause plus aucun ennui du même genre. Sais-tu que son idée de sonner la cloche aurait pu nous mettre en grand danger. Heureusement qu'il fait un tel temps que personne, je l'espère, ne l'aura entendue.

Slugh aida l'Irlandais à se relever il le palpa, s'assura qu'il n'avait rien de cassé, et, finalement, lui frictionna les reins avec du whisky.

Ensuite, il redescendit et revint avec la gitane, toujours garrottée, qu'il avait transportée sur son dos et qu'il déposa, sans mot dire, dans son ancienne prison.

— Je vais maintenant, dit-il à l'Irlandais, sortir de nouveau. J'espère que, cette fois, il ne te viendra pas à l'idée d'ouvrir la cage de la Dorypha.

Il partit, sans attendre la réponse du blessé, et il ne revint que deux heures après. Il pliait sous le poids d'un sac volumineux.

— Qu'est-ce cela? demanda l'Irlandais.

— C'est de quoi consolider la prison de la gitane. Je trouve que cette porte en imitation de pierre n'est pas assez sûre. C'est de vrais moellons que je vais y mettre... Mais nous verrons cela demain. Aujourd'hui je suis fatigué, je vais dormir.

L'Irlandais n'avait pas très bien compris ce que Slugh voulait. Aussi, un quart d'heure plus tard, pendant le repas, lui demanda-t-il s'il avait porté à manger à la gitane.

— Non, répondit froidement le bandit. Ce n'est pas la peine. Elle n'en a plus besoin.

— Que veux-tu dire.

— Tu ne t'es donc pas rendu compte de mon projet? Le sac que j'ai apporté est rempli de ciment. Je veux tout simplement murer la Dorypha dans son trou. Comme cela, elle ne nous ennuiera plus!

— Mais que diront les lords de la Main Rouge? balbutia l'Irlandais dont le sang se glaçait d'épouvante.

— Ce qu'ils diront, cela me regarde seul! Ce n'est pas ton affaire!

La conversation en resta là. L'Irlandais ne pouvait se figurer que Slugh mit son horrible projet à exécution. En cela, il se trompait. Slugh avait

pour principe de réaliser tout ce qu'il avait une fois nettement décidé.

Le lendemain matin, il se mit à l'oeuvre et transporta jusqu'à la chambre du premier des pierres de taille bien équarries, qui se trouvaient en grand nombre dans les ruines; puis il descella les gonds de la porte et, sous les yeux de la gitane et de l'Irlandais, presque aussi épouvantée l'un que l'autre, il commença à poser les premières assises du mur.

Pour que la maçonnerie nouvelle qu'il édifiait ne se distinguât pas de l'ancienne par sa couleur, il poussa la précaution jusqu'à mêler de la suie au ciment dont il se servait.

Le travail avançait rapidement. A midi, il ne lui restait plus à poser qu'un dernier rang de pierres.

CHAPITRE IV

Le crucifix d'étain

C'est en qualité de jockey que M. Ezéchias Palmers, fils d'un honorable clergyman de l'Etat de New-Jersey, avait débuté dans l'existence, laissant inachevées les études théologiques, qu'il avait entreprises sous l'égide paternelle.

Un subit embonpoint le força de renoncer aux hippodromes, et il eut la chance d'obtenir la place de directeur d'une maison d'aliénés, d'un "Lunatic-Asylum", ne gardant de son premier métier qu'une aptitude remarquable à perdre son argent aux courses.

M. Palmers se lassa bien vite de la société des fous, qui, d'ailleurs, lui jouèrent une foule de mauvais tours, et il quitta le "Lunatic-Asylum" pour installer, grâce aux capitaux de commanditaires bénévoles, un Institut spi-

ritualiste où les personnes frappées par la mort dans leurs affections pouvaient à volonté voir apparaître leurs chers défunts, ou même converser avec eux.

Les clients de M. Palmers se déclaraient très satisfaits. Les matérialisations ne laissaient rien à désirer; l'or affluait dans les caisses de l'ingénieur spirite, lorsque la police de New-York découvrit, par hasard, que les âmes évoquées étaient représentées, par de jeunes dames dont les appas n'avaient rien d'immatériel et dont les mœurs étaient déplorables, surtout pour de purs esprits.

L'institut spiritaliste fut formé par ordre de l'autorité supérieure. M. Palmers connut alors de mauvais jours. Il avait dépensé jusqu'à son dernier dollar et en était à se demander, en arpentant mélancoliquement les rues de New-York, quel est le moyen de suicide le plus rapide, le moins douloureux et le plus économique. Il finit par conclure qu'un plongeon dans l'Hudson réunissait parfaitement ces trois conditions.

Le résultat de cette médiation fut qu'il alla porter chez un armurier le superbe browning avec lequel il avait d'abord projeté de se brûler la cervelle. Il revint avec quatre dollars — ce qui lui rendit à l'instant même toute sa bonne humeur.

Il était, ce jour-là, décidément en veine. En sortant de chez l'armurier, il aperçut un groupe de femmes, jeunes et vieilles, qui stationnaient autour de l'échoppe d'un cordonnier, en plein vent. Il s'approcha, poussé par la curiosité, et, tout de suite, son attention fut éveillée par ces paroles étranges:

— Cette jeune fille use du talon, donc elle est brune, tendre et fidèle.

Il y avait, dans cette simple phrase, toute une révélation.

Le hasard bienveillant avait poussé M. Palmers jusqu'à la boutique d'un "podomancien".

La podomancie, comme chacun sait, est l'art de deviner le caractère des gens, et même leur avenir, d'après les manières dont ils usent leurs chaussures. Au bout d'une heure, M. Palmers savait que, si les brunes usent du talon et sont fidèles, les blondes usent de la pointe et sont volages, que les hommes de robe et les gens rusés usent les contreforts intérieurs, les prodiges et les étourdis les contreforts extérieurs; et une foule d'autres notions de la même force.

Eperdu de joie, M. Palmers courut, tout d'une traite, jusqu'au bureau d'un journal, et, avec le peu d'argent qu'il possédait, fit insérer une annonce ainsi conçue:

Voulez-vous connaître:

VOS QUALITES,

VOS DEFAUTS.

VOTRE AVENIR?

Laissez de côté les charlatans et les farceurs! Soyez pratiques!

Faites appel aux Sciences exactes et consultez

Le fameux JAMES ROLLAN
le plus grand podomancien de toute l'Amérique.

Il suffit de lui envoyer une paire de chaussures ayant servi, mais non usées, pour connaître le secret de sa destinée par retour du courrier.

Dis-moi comment tu marches,
Et je te dirai qui tu es!

N. B.—Il ne sera pas fait de réponse aux personnes qui expédieraient des chaussures en mauvais état.

M. Palmers avait eu une idée géniale. Le lendemain du jour où il avait inséré cette annonce, il reçut une avalanche de chaussures de tout genre, mais celles des dames étaient en majorité.

Sans perdre de temps, il rédigea quatre notices qui, reproduites à un grand nombre d'exemplaires, devaient convenir à tous les cas possibles et imaginables. Elles étaient conçues dans un style si vague que chacun était forcé d'y trouver quelque chose de vrai.

Huit jours après, il était obligé de prendre trois employés pour classer son innombrable correspondance et il possédait un vaste hangar entièrement rempli de chaussures.

D'autres auraient vendu à vil prix cette marchandise. M. Palmers avait trop le génie des affaires pour commettre une pareille bétise. Il augmenta son personnel de trois maîtres savetiers et, avant que la fin du premier mois se fût écoulée, il inaugurait, à New-York, même, deux superbes magasins où d'excellentes chaussures étaient abandonnées au public à des prix d'un bon marché dérisoire.

Déjà le nom de James Rollan était presque célèbre. Le portrait du fameux podomancien s'étalait à la huitième page des journaux, encadré de réclames étourdissantes. Ses bureaux occupaient un vaste immeuble, et il dut installer des succursales à Chicago, à la Nouvelle-Orléans et à San-Francisco.

Le succès allait croissant avec la rapidité de l'ouragan. M. Palmers fonda une Académie de pédicures, lança un emplâtre sans pareil contre les cors. Enfin, il mit le sceau à sa renommée, en publiant, sous son pseudonyme de James Rollan, une brochure sur l'Es-

thétique rationnelle du pied", qui eut un succès considérable.

Il ne manquait plus à son bonheur que de découvrir, parmi les plus riches et les plus belles héritières de l'Union, une compagne digne de lui. Pourtant, il ne se pressait pas, car il ne voulait faire son choix qu'en parfaite connaissance de cause. Il repoussa même successivement, plusieurs partis fort avantageux.

C'est alors qu'à l'occasion d'un voyage d'affaires entrepris dans les Etats du Sud, le hasard le mit en présence de M. et de miss Bombridge, qui étaient montés dans le même wagon que lui.

Il fut charmé de la beauté et de la grâce de Régine, et, au bout d'un quart d'heure, il se jurait à lui-même qu'il n'aurait jamais d'autre femme qu'elle. C'était le coup de foudre!

M. Bombridge, sans se décider aussi rapidement, n'était pas hostile en principe à l'idée de donner sa fille à cet obligeant et correct gentleman, qui ne parlait que par millions de dollars et citait des chiffres d'affaires stupéfiants.

C'est ainsi que M. James Rollan, de même que Matalobos et Oscar Tournesol, fut invité à venir en Floride, vil-légiaturer pendant une courte période, à la fin de laquelle M. Bombridge devait faire connaître sa décision définitive.

M. James Rollan était un homme si occupé que, malgré toute sa bonne volonté, il ne put arriver que deux jours après ses concurrents. D'ailleurs, il n'en fut pas moins bien accueilli, et il fut cérémonieusement présenté à ses rivaux, Oscar et le prestidigitateur, et aussi à lord Burydan.

Il semblait bien à l'excentrique que ce visage ne lui était pas inconnu,

mais il ne se rappelait pas exactement où il avait pu le voir. Palmers, lui, reconnu du premier coup d'oeil l'homme qui, à l'Institut spiritualiste, était venu lui demander de faire apparaître la dame aux scabieuses. Seulement, il pensa que son ancien client ne le reconnaîtrait pas sous son nom de James Rollan, et aussi à cause de certains changements qu'il avait fait subir à sa physionomie et à son costume.

Au lieu d'être complètement rasé comme autrefois, il portait une légère moustache et des favoris blonds qui lui donnaient l'aspect de quelque élégant diplomate austro-hongrois.

M. James Rollan fut parfaitement accueilli de M. Bombridge et de ses amis. Sa présence fit une heureuse diversion au mauvais temps qui n'avait cessé de régner depuis l'arrivée d'Oscar et de lord Burydan et qui empêchait les excursions les plus intéressantes dans le voisinage.

Le jour même de l'arrivée du célèbre podomancien, il y eut un orage épouvantable, et la petite société n'eut d'autre ressource que d'organiser une partie de bridge dans le grand salon de la villa, pendant que la pluie tambourinait à grand fracas le long des vitres closes et que le vent se lamentait dans les arbres de la forêt.

La soirée se termina de façon assez maussade et chacun se retira de bonne heure dans sa chambre.

Lord Burydan n'avait pas sommeil. Une fois seul, il essaya de lire; mais il s'aperçut bientôt qu'il avait parcouru déjà deux ou trois feuillets sans en avoir compris un seul mot. Son esprit était ailleurs. Puis, quoique la fenêtre fût demeurée entr'ouverte, il faisait une chaleur insupportable.

Le jeune homme profita d'une accalmie pour monter fumer un cigare

sur la terrasse. Le vent, trempé de pluie, rafraîchit son front brûlant, calma ses nerfs. Il se mit alors à marcher, à pas lents, en regardant distraitement le paysage.

Brusquement, il s'arrêta.

Le feu rouge du petit phare, qui brillait à l'entrée du golfe d'Oyster Bay, avait disparu. Une chose beaucoup plus surprenante, c'est qu'un autre feu, de la même couleur, et d'une clarté plus intense, s'était allumé à une dizaine de milles, au nord.

Lord Burydan calcula approximativement que c'était à peu près dans cette direction que devait se trouver la tour fiévreuse.

Evidemment, il se passait quelque chose d'extraordinaire. Lord Burydan redescendit chercher un manteau imperméable—car la pluie s'était remise à tomber avec violence—et il demeura courageusement à son poste d'observation.

Il s'était figuré tout d'abord que, pour une raison quelconque, le phare avait été déplacé. Après examen, il reconnut qu'il se trompait.

Au bout d'une heure de faction sur la terrasse, lord Burydan vit le feu nouveau s'éteindre brusquement. Presque aussitôt le feu se ralluma.

L'excentrique comprit qu'il ne se produirait rien d'autre cette nuit-là. Aussi regagna-t-il sa chambre, très préoccupé.

Le lendemain matin, il faisait un temps superbe. Oscar Tournesol se leva de bonne heure et alla frapper à la porte de lord Burydan pour l'inviter à faire une promenade matinale. L'excentrique était déjà parti depuis une heure, en compagnie du vieux nègre Jupiter, qu'il avait pris comme guide.

On l'attendit vainement pendant toute la matinée. Il ne revint qu'à mi-

di, au moment où les hôtes de M. Bombbridge allaient se mettre à table.

Il paraissait fatigué et mécontent. Il demanda la permission d'aller changer de vêtements, car il était couvert de boue des pieds à la tête. Quand il redescendit, ce fut à qui l'accablerait de questions.

—Vous allez, j'espère, nous raconter votre promenade? dit le prestidigitateur.

—Vous auriez dû nous emmener ! ajouta M. James Rollan.

Comme lord Burydan ne répondait pas :

—Peut-être, dit miss Régine, en feignant d'être vexée, lord Burydan ne veut-il pas nous dire où il a été ! Il serait indiscret d'insister.

—Je n'ai aucune raison de vous cacher d'où je viens, répliqua l'excéntrique. J'ai eu la fantaisie d'aller visiter la tour flévreuse.

—Vous y avez été?... Quelle imprudence ! s'écrièrent d'une même voix tous les convives.

—Rassurez-vous. J'avais pris mes précautions. Je dois à mon savant ami, M. Prosper Bondonnat, un fébrifuge inventé par lui, et grâce auquel on peut, du moins pendant quelques heures, demeurer dans les endroits les plus malsains... J'avoue que la précaution était loin d'être inutile. Je n'oubliai pas non plus de me couvrir la figure d'un moustiquaire et d'emporter avec moi une petite boîte de pharmacie.

—Les marécages sont-ils donc si terribles que cela? demanda Oscar.

—Plus terribles encore qu'on ne le croit ! Sans parler des nuées de moustiques et d'insectes venimeux qui forment un nuage épais au-dessus des eaux croupies, ce marais est le refuge des reptiles les plus hideux que j'ai

jamais vus ! A côté des inoffensives grenouilles-taureau, on aperçoit des crapauds d'une prodigieuse grosseur, et ce fameux serpent-cercueil, d'un vert pâle et clair, qui donne la chasse à ses victimes comme un chien.

—Il y a certaines mares où pullulent les huîtres empoisonnées et de hideux crabes écarlates, qui s'ébattent autour des caïmans endormis, que l'on prendrait pour des troncs d'arbres abattus.

—Dans les endroits où il pousse quelques arbres et où le sol est plus ferme, on rencontre des fourmis géantes, si nombreuses et si voraces qu'en une heure elles sont capables de réduire à l'état de squelette parfaitement nettoyé le cadavre d'un homme.

—Vous avez osé traverser tout cela? demanda miss Régine en réprimant un frisson de dégoût.

—Je n'y ai pas eu grand mérite, puisque j'avais pour guide ce brave Jupiter qui connaît à fond le marécage et qui m'a fait passer par des sentiers relativement sûrs. Je n'ai fait, somme toute, que côtoyer d'assez loin toutes ces horreurs.

—Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que sur ces eaux pourries, dans ces fanges vénéneuses, s'épanouissent des fleurs d'un parfum admirable et d'une senteur capiteuse. Au milieu de ce pandémonium de reptiles, éclatent des floraisons d'azur et de pourpre, des feuillages aux couleurs métalliques et chatoyantes. En certains endroits, l'eau noire se couvre d'un tapis de fleurs, au-dessus desquelles on voit se dresser la tête plate des serpents.

—J'eus à traverser un buisson de grands mimosas, qui exhalaient un entêtant parfum et qui écartaient de moi leurs branches avec un petit sifflement, car ce sont des arbustes doués

de sensibilité et de nervosité presque comme des êtres humains.

«Ailleurs, au milieu des lianes de jalap aux corolles d'azur, de grands échassiers gris et roses se régalaient de serpents et de lézards, et s'envolaient avec un grand bruit d'ailes à notre approche. Puis, c'étaient d'immenses papillons couleur de soufre, des araignées grosses comme le poing, des chenilles de la taille de petits serpents.

«C'est à travers tout ce grouillement d'animaux plus ou moins suspects que je dus cheminer pendant trois heures, avant d'atteindre la tour fiévreuse. Quand j'en fus arrivé à une certaine distance, Jupiter refuse de m'accompagner plus loin, et il s'arrêta après m'avoir indiqué le chemin qui me restait à faire.

—Vous l'avez donc vue, cette sinistre tour? demanda M. Bombridge. Je vous en fais tous mes compliments. Je n'aurais pas votre courage.

—N'exagérons rien. La tour fiévreuse et les ruines qui l'environnent sont bâties sur un plateau qui domine quelque peu le marais voisin, et l'air doit y être moins malsain, surtout à cause du voisinage de la mer.

«Je suis monté jusqu'au sommet de la tour. C'est une ruine, et une ruine abandonnée depuis longtemps. J'ai vu la cloche qui nous fit tant peur l'autre soir. Elle doit être ancienne, car elle est couverte d'armoiries et de devises latines.

«Pour ce qui est des sons que nous avons entendus, il n'est pas du tout impossible que, par une forte tempête, la cloche ne soit légèrement agitée par le vent. Il n'y a là rien de merveilleux.

—Avec votre manière d'expliquer les choses, dit miss Régine, vous me dépoétisez la légende de la tour fié-

vreuse! Alors, il ne vous est rien arrivé de plus remarquable, au cours de toute cette expédition?

—Non, murmura lord Burydan. J'ai même éprouvé une réelle déconvenue, car je croyais être sur la piste d'une découverte intéressante. Pourtant, j'allais oublier un fait assez bizarre. Comme je descendais l'escalier de la tour, j'ai cru distinguer des gémissements étouffés, je suis remonté, et je n'ai plus rien entendu. J'ai regardé partout et je n'ai rien vu. Il n'y a pas un endroit où quelqu'un puisse se cacher. J'en ai conclu que j'avais été victime d'une hallucination, ou que ces prétendus gémissements n'étaient qu'un de ces bourdonnements causés par l'écho que l'on entend souvent dans le voisinage immédiat des cloches.

Le narrateur fut soudainement interrompu dans son récit. Un noir entra, disant qu'un homme demandait à parler à lord Burydan.

—Comment est cet homme? répondit l'excentrique en se levant de table avec précipitation.

—Il a l'air d'un tramp, répondit le noir tout étonné de l'empressement du lord.

A la porte, lord Burydan eut la surprise de se trouver en présence de Pierre Gilkin, le mari de Dorypha, qui, après avoir été laissé pour mort par les bandits de la Main Rouge, dans l'hacienda de San-Bernardino, avait dû passer de longs mois à l'hôpital de la station de Cucomongo dans l'Arizona.

—Vous ici s'écria le lord stupéfait.

—Oui, murmura Gilkin dont les habits étaient couverts de boue et dont le visage pâle et défait, la taille un peu courbée annonçaient une immense fatigue. Dès que j'ai été capable de me

tenir debout, je me suis mis à la recherche de Dorypha. J'ai couru par toutes les routes de l'Amérique, vêtu en vagabond et tâchant de lier connaissance avec tous les bandits que je rencontrais.

—Qu'avez-vous découvert?

Gilkin, dont les mains tremblaient d'émotion, remit à lord Burydan un antique crucifix d'étain qu'il tira de dessous sa veste de toile.

—Voyez vous-même! fit-il avec exaltation, voilà ce que j'ai trouvé tout à l'heure au pied de la tour fiévreuse!

Lord Burydan prit le crucifix et l'examina. Quelques mots y avaient été gravés d'une main maladroite, et l'inscription, à en juger par le brillant des caractères se détachant sur le métal plus terne, paraissait toute récente. Il déchiffra, non sans peine, cette phrase:

“Je suis murée vivante dans la tour. Au secours! Dorypha”.

Au-dessous de la signature on avait ajouté, après coup, cette indication:

“Premier étage”.

Lord Burydan songea aux gémissements qu'il avait entendus et se sentit glacé d'horreur.

—Vous n'avez pas essayé de découvrir où elle est? demanda-t-il à Gilkin.

—Je n'ai rien trouvé, murmura le mari de la gitane avec accablement. Puis, je ne suis pas encore bien guéri. J'ai la fièvre! Ce n'est qu'à grand-peine que j'ai pu me traîner jusqu'ici, où je savais vous trouver, comme me l'avait appris une lettre de M. Fred Jorgell.

—Ne perdons pas une minute! Nous allons aller en nombre à la tour fiévreuse, Dorypha sera délivrée!...

—Si toutefois il est temps encore ! murmura Pierre Gilkin d'une voix morne.

Lord Burydan se disposait à aller prévenir Oscar Tournesol, lorsqu'un noir lui remit un télégramme. Le jeune homme le décacheta rapidement, le lut d'un coup d'oeil, puis le fit disparaître dans sa poche, en le froissant nerveusement.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Oscar, qui allait à la recherche de son ami.

—Un des navires de la Compagnie des Paquebots Eclair a encore sombré cette nuit!

—C'est une vraie malchance!

—Il n'y a pas de malchance, il y a un crime! Mais je suis décidé à savoir la vérité, et je la connaîtrai aujourd'hui même! Je vais de ce pas à la tour fiévreuse!

—En ce cas, je vous accompagne.

—Soit! Mais préviens le vieux Jupiter que nous avons besoin de lui; seul il est capable de nous guider à travers le marais.

M. Bombridge fut mis au courant en quelques mots. Quelques minutes plus tard, lord Burydan, Oscar et Pierre Gilkin se mettaient en route pour la tour fiévreuse, escortés de quatre robustes noirs armés de carabines et de revolvers.

Malgré l'état d'extrême faiblesse où il se trouvait, Pierre Gilkin avait insisté pour accompagner ses amis.

M. Palmers et le prestidigitateur s'excusèrent de ne pas suivre l'expédition, sous prétexte qu'ils étaient obligés de rester pour tenir compagnie à miss Régine. La vérité, c'est qu'ils n'avaient nulle envie de tenter la traversée des marécages maudits.

CHAPITRE V

La tour fiévreuse

Lorsque Slugh eut scellé la massive pierre qui bouchait la dernière ouverture de la muraille construite à la place de la porte de la cellule, Dorypha s'abandonna quelque temps au désespoir. Cette fois, elle était perdue sans ressources. Nul ne viendrait à son secours, il ne lui restait plus qu'à mourir.

Elle regretta amèrement l'idée qu'elle avait eue de se mettre à sonner la cloche au lieu de s'enfuir le plus loin possible.

—Si j'avais mis à profit l'absence de Slugh, songeait-elle en frissonnant de rage et en se tordant dans les liens qui ensanglantaient ses chevilles et ses poignets, j'aurais pu atteindre le bord de la mer et je serais libre, au lieu que, maintenant, il ne me reste plus qu'à mourir de faim!

La gitane possédait heureusement un de ces tempéraments taillés pour la lutte et qui réagissent vigoureusement contre les choses, après avoir subi quelques moments de passagère dépression.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la dernière pierre du mur avait été posée dans son alvéole que Dorypha s'était déjà mise au travail pour essayer de se débarrasser des cordes qui lui liaient les poignets.

Il ne fallait pas songer à les défaire, les noeuds en avaient été trop habilement et trop fortement serrés. Il ne restait plus à Dorypha qu'un moyen de s'en délivrer, c'était de les couper en les usant, petit à petit, contre la pierre.

La gitane choisit le granit le plus raboteux qu'elle pût découvrir le long

des murailles de sa cellule, et elle se mit à l'oeuvre. Mais la tâche était des plus pénibles. En limant la corde, elle s'excoriait du même coup l'épiderme de la main et du poignet.

Lorsqu'au bout d'une heure de travail elle put enfin rompre les liens, elle était toute ensanglantée. Mais elle avait les mains libres et c'était là un grand point.

Encouragée par ce premier succès, elle attendit que ses mains engourdis et tuméfiées—car elle était gorrottée depuis la veille—eussent recouvré le mouvement et l'élasticité; puis elle défit, sans trop de peine, les cordes qui lui attachaient les chevilles.

Alors elle regarda autour d'elle pour voir si, parmi les objets hétéroclites qui se trouvaient dans ce réduit, aucun ne pourrait lui être utile. Et, tout d'abord, elle découvrit un vieux chandelier de cuivre qu'elle mit précieusement de côté, avec l'idée de s'en faire une arme ou un levier. C'est alors qu'elle remarqua qu'il était armé d'une pointe aiguë qui avait dû servir à ficher les cierges. C'était là un instrument tout à fait propre à gratter le mortier et à desceller les pierres.

La gitane, sans attendre l'épuisement complet de ses forces, diminuées par un long jeûne, se mit aussitôt au travail.

Elle pensa qu'il ne fallait pas s'attaquer à la muraille faite de lourds blocs réunis par du ciment, que Slugh avait construite; elle jugea qu'elle triompherait plus facilement du vieux mortier déjà friable et des pierres moins volumineuses dont se composait l'ancienne muraille.

Le point d'attaque qu'elle choisit se trouvait juste au ras du sol. La recluse s'était dit que le trou qu'elle se pro-

posait de creuser resterait longtemps inaperçu, à cause de l'épaisse litière de jonc qui couvrait les dalles de la chambre.

Elle travailla patiemment pendant tout le reste de la journée. Hélas ! quand le soleil se coucha, elle s'aperçut que ce qu'elle avait fait n'était presque rien. Le trou qu'elle avait pratiqué dans la muraille lui parut ridiculement petit. Et, pourtant, elle se sentait brisée de fatigue.

La nuit la força d'interrompre sa besogne. Elle se coucha, avec la ferme résolution de bien se reposer, afin de continuer dès qu'il ferait jour.

Toute la journée du lendemain, elle travailla avec le même courage, quoique la faim lui tordit les entrailles. Elle trouva cependant quelque soulagement, en mâchant les tiges des joncs qui lui servaient de lit. Palliatif bien anodin, car, le soir, elle était complètement à bout de forces.

Ses efforts cependant n'avaient pas été inutiles. La pierre de taille à laquelle elle s'était attaquée était maintenant complètement déchaussée. Il devait suffire d'une simple pesée pour l'arracher du mortier auquel elle n'adhérait presque plus.

Cette nuit-là, la captive entendit dans l'escalier de la tour le grand remue-ménage qui précédait d'ordinaire l'illumination du clocher.

Comme les autres fois, elle vit par la meurtrière l'étoile rouge s'éteindre à l'horizon pendant qu'une vive lueur tombait du sommet de la tour.

L'intérieur de la cellule se trouvait brillamment éclairé. Un rayon de lumière, pénétrant obliquement par la meurtrière, venait tomber d'aplomb sur le Christ d'étain, que la gitane avait nettoyé et accroché à la murail-

le dans les premiers temps de sa captivité.

—Qu sait? murmura-t-elle, frappée d'une inspiration, j'ai peut-être là, entre les mains, un providentiel moyen de faire connaître ma situation au dehors.

Elle détacha le Christ du mur et, se servant de la pointe aiguë du chandelier en guise de stylet, elle grava péniblement quelques mots sur le revers de la croix; puis, se haussant autant qu'elle le pouvait, elle le lança par la meurtrière.

C'est ce Christ que, le lendemain même, Pierre Gilkin devait apporter à lord Burydan.

Cet effort avait achevé de briser les forces de la captive. Une fièvre, causée par la privation de nourriture, la dévorait également, et, malgré sa lassitude, ne lui permettait pas de dormir. La pauvre gitane passa une nuit horrible. La faim la tenaillait. Ses oreilles bourdonnaient. Il lui semblait voir danser, devant ses yeux, des mouches de feu.

Le jour venu, elle se leva et essaya de se remettre à l'ouvrage. En vain! Elle était si affaiblie qu'au bout de quelques minutes elle fut prise d'une syncope et s'évanouit.

Un sommeil profond succéda sans transition à cet évanouissement.

Comme tous ceux qui souffrent de la faim, la gitane rêva qu'elle assistait à de magnifiques festins. Ce sont les paroles inarticulées qu'elle prononçait pendant ses rêves que lord Burydan entendit lors de sa visite à la tour.

Elle dormit plusieurs heures. Il y avait tant de ressources dans sa robuste nature que cette courte période de repos suffit à lui rendre une partie de son énergie.

Comme elle s'éveillait, elle perçut un bruit de voix dans la pièce contiguë à sa prison. Elle colla son oreille contre la muraille, et elle crut comprendre que c'était Slugh qui, avant de partir pour une de ses mystérieuses promenades, faisait à Edward Edmond ses recommandations.

Elle ne s'était pas trompée.

Des pas résonnèrent dans l'escalier de la tour. Slugh était parti, et Dorypha entendit bientôt l'Irlandais déboucher une bouteille, ouvrir une boîte de conserves et se mettre à manger. A travers la cloison elle distinguait même très nettement le craquement de ses mâchoires.

La faim de la gitane s'augmenta de ces bruits, qui semblaient insulter à sa détresse. Elle se jura à elle-même qu'elle aurait sa part du repas de l'Irlandais.

Elle arracha doucement, avec d'infinies précautions, la pierre qu'elle avait eu tant de mal à décimenter.

.....

Tout à coup, Edward Edmond, qui, tout entier à son occupation, n'avait rien entendu, vit une longue main brune et sèche sortir d'entre les jones, s'emparer de la bouteille de whisky et de la boîte de corned-beef, puis disparaître.

Ce larcin s'était opéré si rapidement que l'Irlandais, la bouche pleine, n'avait eu ni le temps, ni la pensée de s'y opposer.

La surprise qu'il ressentait confinait à la frayeur.

—Est-ce toi, Dorypha? balbutia-t-il tout tremblant.

Un éclat de rire moqueur lui répondit de l'autre côté de la muraille.

Il n'était pas encore revenu de sa stupéfaction, que la main brune s'allongea de nouveau hors du trou et ra-

fla le restant des provisions de l'Irlandais, c'est-à-dire un bloc de biscuit de met et une tranche de jambon.

Dorypha s'était jetée avidement sur ces victuailles inespérées. Elle se contraignit, toutefois, à ne manger que très lentement et très peu à la fois, elle avait entendu dire que la nourriture ne doit être prise qu'avec beaucoup de modération après un long jeûne. Elle but une gorgée de whisky. Oh ! comme elle eût sacrifié de bon cœur tout ce qu'elle possédait pour une cruche d'eau fraîche.

La gitane se sentait renaître à la vie et à l'espérance. Avec ce peu de vivres qu'elle possédait elle se sentait de taille à pratiquer un trou assez grand pour lui livrer passage. Ensuite, elle profiterait, pour s'échapper, d'un moment où ses bourreaux seraient absents ou endormis.

Elle ne voulait pas s'arrêter à cette pensée que l'Irlandais la dénoncerait à Slugh, et que celui-ci la tuerait peut-être d'un coup de revolver par quelque trou du mur.

Edward Edmond était bien loin d'avoir une pareille pensée.

Il écarta les jones, découvrit l'ouverture béante et, se couchant à plat ventre, il appela de nouveau :

—Dorypha !

—Laisse-moi donc déjeuner tranquille ! répondit l'emmurée.

—Tu n'es donc pas morte ?

—Je ne meurs pas comme cela moi !

—Comment as-tu fait pour percer la muraille ?

—Cela ne te regarde pas.

—Ah ! murmura l'Irlandais avec un soupir de regret, si tu n'étais pas si perfide et si fausse, si tu n'avais pas agi si traîtreusement !... Mais on ne peut pas avoir confiance en toi !...

Dorypha était profondément étonnée. Après avoir jeté l'Irlandais du haut de la chambre des cloches, elle ne se serait pas attendue à une pareille aménité.

—Où veux-tu donc en venir? répliqua-t-elle.

—Ecoute! reprit-il avec un peu d'hésitation, j'en ai assez, moi, de la Main Rouge. Tu n'aurais pas essayé de me tuer comme tu l'as fait, que j'eusse été le premier à aider à ton évasion. Maintenant, je te connais trop bien! Je vais montrer ce soir, à Slugh, le trou que tu as creusé et il s'empresera de le reboucher avec du bon ciment. Ce n'est pas le déjeuner que tu m'as volé qui te mènera bien loin!

La gitane réfléchissait.

“Evidemment, pensa-t-elle, il a un projet, et je crois qu'il ne va pas m'être difficile de lui tirer les vers du nez.”

—Ecoute! lui dit-elle de sa voix la plus enjôleuse et la plus caressante, je reconnais que j'ai eu de grands torts envers toi. Mais tu dois bien comprendre que j'ai aussi quelques excuses! Si tu veux faire ce que je te dirai, un avenir des plus brillants s'ouvrira devant toi. Je vais te parler sans détours... Laisse-moi m'évader, suis-moi dans ma fuite, et je te jure que ton ancienne place, chez Fred Jorgell, te sera rendue ou, ce qui vaut mieux encore, le milliardaire nous donnera une bonne somme pour aller vivre en Europe, loin de la Main Rouge... Tu sais qu'il ne peut rien me refuser, puisque c'est moi qui ai sauvé tous ses amis...

—Oh! ce Slugh, murmura l'Irlandais entre ses dents, je le déteste! Il me fait aller et venir comme si j'étais son esclave!...

—Si tu disais à certaines personnes que je connais tout ce que tu sais de la Main Rouge, ta fortune serait faite, insinua perfidement la gitane.

—Cela demande réflexion!

La conversation continua une heure entière sur ce ton, Dorypha, à qui l'imminence du péril prêtait une véritable éloquence, mit en oeuvre toutes les protestations, toutes les promesses. Même prévenu comme il l'était, Edward Edmond ne pouvait croire qu'elle ne fût pas de bonne foi.

—Laisse-moi m'évader! répétait-elle d'une voix suppliante. Qui t'empêche de remettre la muraille dans le même état, une fois que je serai sortie. Slugh ne s'apercevra de rien. Je trouverai bien, dans le village en ruines, quelque endroit pour me cacher, en attendant que nous prenions la fuite.

Ce dernier argument acheva de décider l'Irlandais.

—Eh bien, soit!... Tant pis! grommela-t-il, je risque le tout pour le tout. Mais, cette fois du moins, ne va pas me trahir? Tu vois que tu fais de moi tout ce que tu veux!

Il alla dans la cadypte, prendre le levier de fer. En quelques minutes, il eut suffisamment agrandi l'ouverture commencée par Dorypha pour que celle-ci put se glisser, en rampant, en dehors de son cachot.

—Ah! quel bonheur d'être libre! s'écria-t-elle en se détirant les membres.

—Oui, fit Edward Edmond d'un ton inquiet. Mais descends vite et va te cacher dans les ruines du village. Il faut, moi, que je me hâte de réparer la muraille avant que Slugh soit de retour!

Dorypha s'empressa d'obéir. Elle était en ce moment de très bonne foi,

Mais, à peine avait-elle descendu quatre marches de l'escalier, que, par la meurtrière, elle distingua, à une centaine de pas de là, une troupe d'hommes qui, la carabine sur l'épaule, se dirigeaient vers la tour flévruse. Parmi eux, il lui semblait reconnaître lord Burydan et, ce qui mit le comble à son émotion, Pierre Gilkin lui-même.

Elle ressentit au cœur un choc si violent qu'elle fut près de défaillir. Cela ne dura qu'un instant. D'un élan irrésistible, elle dégringola les marches, pour courir au plus vite au-devant de ses amis. Elle avait compté sans l'Irlandais. Lui aussi avait reconnu, d'un coup d'oeil, lord Burydan, Oscar et Pierre Gilkin.

Il s'apercevait avec fureur que c'était pour d'autres qu'il s'était donné tant de mal. Il barra le passage à la gitane et la força de remonter.

—Tu ne t'en iras pas avec eux ! criait-il, écumant de rage, tu resteras avec moi, ou je te tuerai !

Eperdue, Dorypha remonta jusqu'à la dernière plate-forme de la tour. Elle savait que, de là, elle serait aperçue de ses amis, et elle se mit à pousser de grands cris en agitant les bras pour attirer leur attention.

Edward Edmond, au comble de l'exaspération et de la fureur, se précipita sur la gitane, le revolver au poing, et tira sur elle presque à bout portant.

Dorypha, se baissant rapidement, esquiva la balle et, se ressouvenant de son ancien métier, elle fit, d'un lesté coup de pied, sauter l'arme des mains de l'Irlandais.

Celui-ci se rua sur elle, les mains ouvertes, pour l'étrangler.

Une lutte atroce s'engagea entre eux.

Pierre Gilkin, qui marchait en avant de la petite troupe, vit cette scène de loin. Comprenant le péril où se trouvait Dorypha, il se mit à courir de toutes ses forces pour aller à son secours, sans même attendre ses amis.

Edward Edmond avait saisi Dorypha à la gorge, mais elle le mordit si cruellement qu'il dût lâcher prise et se rejeter en arrière.

Dans ce brusque mouvement, il oublia complètement où il se trouvait, et, heurtant des talons la balustrade de pierre, il perdit l'équilibre et, la tête la première, dégringola dans le vide.

Tout cela avait été si rapide, que la gitane se demanda tout d'abord comment elle avait pu faire pour jeter le robuste Irlandais du haut du clocher.

Maintenant, elle était en proie à une sorte de vertige. Après l'effort désespéré qu'elle venait de faire, la lutte qu'elle venait de soutenir, sa faiblesse la reprenait de plus belle. Elle ne se sentait pas plus de force qu'un petit enfant. Ce fut lentement, péniblement qu'elle commença à descendre les degrés de l'escalier.

Elle allait arriver au premier étage, lorsqu'une apparition terrible lui barra le passage.

Slugh, la pipe aux dents, s'avancait, l'air gouailleur, le browning au poing.

—Ah ! ah ! fit-il, il paraît que, quand le chat n'est pas là, les souris dansent ! Vraiment, cet Irlandais est stupide ! Je ne puis pas m'absenter une heure, sans qu'il commette quelque sottise !...

Dorypha devint pâle comme un linge. Tout son sang reflua vers son cœur.

Alors, au moment même où Slugh étendait la main vers elle, une détonation retentit.

Le bandit roula à terre, l'épaule fracassée.

Derrière lui, tenant encore à la main son arme fumante, Dorypha aperçut Pierre Gilkin, qui lui tendait les bras.

Elle sauta par-dessus le corps sanglant du vieux "tramp" et serra sur son cœur avec passion cet époux qu'elle croyait mort et qu'elle retrouvait si miraculeusement.

Tous deux se considéraient avec ravissement, si émus qu'ils ne trouvaient pas un mot.

— Comme tu es pâle, ma pauvre Dorypha ! dit enfin Pierre Gilkin. C'est donc vrai, ce qui était écrit sur le crucifix d'étain : que ces misérables t'avaient murée toute vivante ?

— Oui... Viens voir !

Dorypha entraîna son mari jusqu'à la salle du premier. Elle lui montra l'ouverture béante, grâce à laquelle elle avait pu s'échapper.

— Ah ! c'est comme cela ! s'écria Pierre Gilkin tremblant de haine et de colère. Eh bien ! tu vas voir !

— Que vas-tu faire ?

— Quelque chose qui t'amusera. Viens avec moi, et tu verras.

Le Belge remonta jusqu'à l'endroit où il avait laissé Slugh, il lui lia les pieds et les mains avec la ceinture rouge dont le bandit lui-même était porteur. Puis, avec l'aide de Dorypha, il descendit le vieux "tramp", qui jurait et maugréait de tout son cœur, jusqu'à la chambre du premier.

— Je comprends ! s'écria Dorypha en battant des mains. Je n'aurais pas pensé à cela !

— Bon ! J'allais oublier quelque chose. Il faut le bâillonner, car lord Burydan et ses amis me suivent de près et ne vont pas tarder à venir, et je ne veux pas qu'ils délivrent ce ban-

dit, même pour le mener en prison !...

— Tu as raison. Aussi dépêchons-nous !

En dépit de ses soubresauts, Slugh fut poussé la tête la première par la baie pratiquée dans la muraille. Les pierres furent remises en place tant bien que mal, et Dorypha cacha les traces de ce travail en amoncelant, à cet endroit, une grande quantité de joncs.

Elle et son mari se promirent de revenir le lendemain pour parachever leur oeuvre de vengeance. D'ici là, Slugh, blessé comme il l'était, ne pourrait pas s'échapper.

Pierre Gilkin et Dorypha en avaient à peine fini avec leur prisonnier, que lord Burydan et ses amis entrèrent, à leur tour, dans les ruines.

Dorypha fut chaudement félicitée de sa délivrance.

Puis l'excentrique lui posa quelques questions. Grâce à la gitane, il ne tarda pas à éclaircir le mystère qui l'avait tant intrigué.

— Ce n'est pas étonnant, dit la jeune femme, que vous n'avez rien trouvé quand vous êtes venu. Il y a une crypte sous l'église, c'est là que les deux bandits serraient leurs vivres, leurs bagages et tout leur attirail.

— Il faut absolument que je visite cette crypte ! déclara lord Burydan. Si je ne me suis pas trompé dans mes suppositions, la découverte que je vais y faire me permettra de sauver la vie à des milliers de personnes.

Deux des noirs furent appelés et, à l'aide du levier de fer, soulevèrent sans peine la dalle qui recouvrait l'entrée de l'escalier aboutissant au souterrain.

Il y avait là toutes sortes d'objets. Mais lord Burydan avisa tout de suite une grande caisse, sur laquelle il

venait de remarquer l'adresse d'un marchand d'appareils de physique et d'optique. La caisse contenait une grosse lampe à acétylène, des verres lenticulaires; en un mot, tout ce qui avait servi à Slugh à changer en un phare éclatant le clocher de la tour fiévreuse.

—Je sais maintenant, déclara lord Burydan d'une voix grave, comment se sont produits les désastres successifs des navires de la Compagnie des Paquebots Eclairs. Les gardiens du phare qui se trouve à l'entrée du golfe d'Oyster Bay sont certainement affiliés à la Main Rouge. J'en ai maintenant la preuve ! Aussi, les jours de tempête, lorsqu'ils avaient reconnu la présence d'un paquebot dans ces parages, ils éteignaient leur phare, en même temps que Slugh allumait le sien.

“Les capitaines, déroutés par ce changement, gouvernaient droit sur les récifs en croyant se diriger vers l'estuaire du fleuve, où ils eussent trouvé un abri contre la tempête. Ils périssaient misérablement !

—Il reste maintenant à savoir, dit Oscar, quels sont ceux qui ont intérêt à la ruine de la Compagnie des Paquebots Eclair !

Lord Burydan ne releva pas cette observation. Il venait d'apercevoir des bocaux qui, d'après leurs étiquettes, avaient dû contenir des cultures microbiennes. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il comprit soudainement à quoi était due la recrudescence de maladies contagieuses qui sévissait depuis quelques semaines.

Appareils et bocaux furent soigneusement rangés dans les caisses, et les noirs se chargèrent de les transporter chez M. Bombridge.

Le soir même, lord Burydan écrivit à Fred Jorgell une longue lettre explicative.

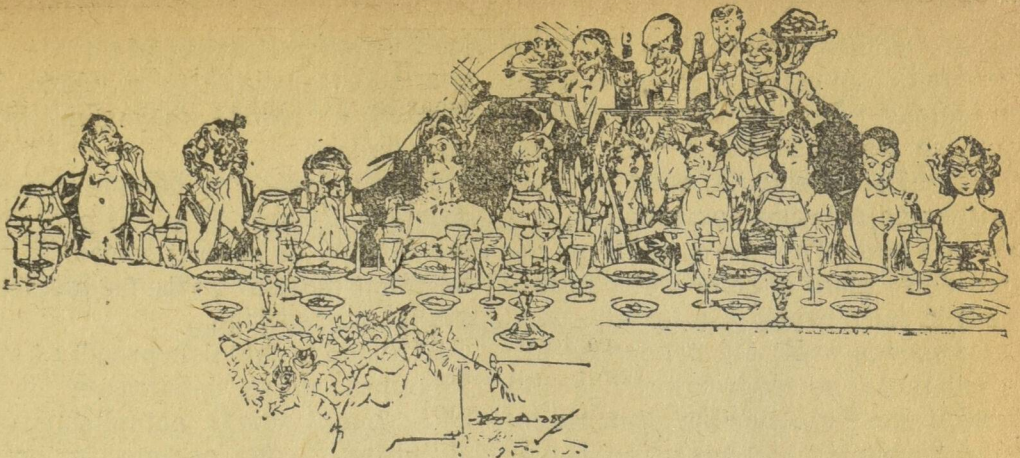
Quant aux noirs du phare d'Oyster Bay, ils furent cueillis le lendemain par la police du Tampa.

Pierre Gilkin et Dorypha gardèrent jalousement le secret de leur vengeance. Personne ne sut ce que Slugh était devenu.

—o—

Avec “Le Dément de la Maison bleue”, épisode qui fera suite à “La Dame aux Scabieuses”, se terminera la série des romans ayant pour titre générique “Le Mystérieux Docteur Cornélius”.





La femme aux dix maris ou les inconvénients du divorce

Le divorce comporte de nombreux inconvénients. Sans appuyer sur la nature du mal qu'il cause à une nation en la dépeuplant et en rabaissant son niveau moral, mal que tous connaissent, nous pouvons ridiculiser cette mesure anti-religieuse et anti-patriotique en représentant la situation promise à une femme mariée pour la dixième fois, du vivant de ses neuf premiers époux!

Si le divorce est une porte de sortie toujours ouverte pour l'un des deux conjoints, il est aussi une porte d'entrée d'aspect engageant par où pénètrent l'ennui, le dégoût de soi-même, le libertinage et tous les diabolins qui parcourent le monde à la recherche de victimes.

Que penser par exemple de ce petit écho mondain relaté dans un journal de Halifax, Nouvelle-Ecosse: "Au dîner de noces de la belle madame Eve Thompson et de M. Francis Windrow, les convives remarquèrent à l'a-

musément général qu'à la table de l'heureux couple avaient pris place trois des anciens époux de la mariée! Fort heureusement, le banquet ne tourna pas à la bagarre. Mme Thompson ne manque pas de sang-froid et comme les cérémonies conjugales n'ont plus de secrets pour elle, ayant passé ce matin par sa dixième expérience, peut-être, elle ne se laissa pas intimider par la présence de ces messieurs. Quant au dernier mari en titre, M. Windrow, quoique légèrement contrarié, il avala sa pilule et échangea avec ses prédécesseurs des propos sentencieux sur la gravité de l'état du mariage!"

Cette femme, qui ne change peut-être ainsi de maris que pour agrandir le champ de ses observations psychologiques, avait obtenu le divorce avec son premier époux pour "injures, sévices graves et extrême brutalité". Ce dernier, qui tenait au dîner de noces le coin est de la table, est un petit

homme chauve, myope, boiteux, frêle comme une mouche et timide comme un agneau. Les invités, en l'apercevant, se demandèrent, à voix basse, comment cette chenille avait pu maltraiter une créature aussi bien balancée que Mme Thompson qui d'un revers de sa main gauche eût pu aisément le faire rouler par terre!

Le second avait été condamné par le tribunal à se séparer d'elle, en lui versant une forte pension alimentaire, pour "cruautés et oppression morales". Il était accusé d'avoir voulu obliger sa femme à lire et comprendre tous les philosophes français, allemands, italiens et anglais: Descartes, Rousseau, Voltaire, Kant, Spinoza, Spencer, Dante et Milton.

En réalité, le pauvre homme ne savait parler que de courses de chevaux et de base-ball! Les philosophes? il n'en soupçonnait même pas l'existence.

Le troisième avait un casier judiciaire plus chargé encore. Sa femme, toujours cette belle Mme Thompson, avait obtenu contre lui le divorce pour "refus de pourvoir".

Refus de pourvoir! et il était notoire dans toute l'agglomération de Halifax (qui a pourtant une population quelque millième de fois plus forte que celle de Limoilou) qu'il adorait sa femme, se serait fait hâcher en petits morceaux et rouler en boulettes pour lui être agréable et dépensait pour elle seule ses immenses revenus, n'achetant même pas pour lui un faux-coï de rechange.

Et comment expliquer maintenant que ces trois maris modèles aient été condamnés par un juge intègre? Singularités des lois!

Une femme veut divorcer d'avec son conjoint dont elle commence à se

lasser si elle est habile et lui bon garçon la chose peut se faire le plus simplement du monde, moyennant quelques dollars.

Leur présence au banquet n'a rien de grave. Evincés tous trois par la même femme, ils se sont retrouvés dans le même cercle qu'ils fréquentaient avant leur mariage.

Et quand la fantaisie prendra à Mme Thompson de se débarrasser de sonième mari, actuellement M. Windrow, il fera comme ses prédécesseurs et assistera au mariage de son successeur, puisque tous ces gens sont reçus dans les mêmes salons.

Et cette comédie lamentable se jouerait dans la province de Québec si le divorce y était permis.

Plaise à Dieu qu'il n'entre jamais dans nos moeurs!

—o—

POUR PECHER LA BALEINE

Voilà le progrès! Les pêcheurs anglais et norvégiens ont construit une flotte spéciale de 54 bateaux usines pour la pêche de la baleine. Après qu'un premier harpon, chargé d'explosif, a mis la bête sur le flanc, on lui lance un deuxième harpon à tube creux qui permet d'injecter de l'air dans son corps pour en faciliter la flottaison; aussitôt on procède au découpage des tranches de lard qui, introduites dans un hachoir mécanique, sont traitées par la vapeur dans la machine à cuire; on obtient ainsi l'huile de la baleine, qui s'accumule dans les réservoirs.

On tue en moyenne 1,200 baleines par an. C'est trop, au dire des gens prévoyants qui craignent la totale disparition des grands cétacés.

LA FAMINE ASSIEGE VIENNE

**Et pendant que les habitants de l'ancienne capitale de l'Autriche-Hongrie
crèvent de faim, les profiteurs et les actrices font la noce.**

Des chiens mieux nourris que des enfants

Les conditions de vie les plus révoltantes qui se puissent trouver au monde se rencontrent à Vienne.

Dans cette ville qui fut avant la guerre le foyer d'une des civilisations les plus avancées de l'Europe, des nouveaux riches se livrent aujourd'hui aux dissipations les plus extravagantes pendant que des milliers de personnes, soit plus de la moitié de la population, crèvent de faim à quelques pieds des chics restaurants et des hôtels luxueux.

Des photographies nous parviennent de Vienne et d'autres capitales éprouvées par la guerre représentant de fastueuses et hautaines beautés, femmes de dégoûtants parvenus ou insolentes actrices, portant des toilettes outrageusement décolletées de soies et de satins coûteux, des perles rares et pures et autres bijoux d'un prix inestimable.

En même temps, nous jetons les yeux sur tous ces misérables, enfants, femmes, vieillards, hommes d'un âge mûr et déjà courbés sous le joug de l'infortune et des revers, qui furent jadis généraux, hommes de profession recherchés, artistes glorifiés, qui eurent des châteaux ou des maisons principales, et qui font aujourd'hui la queue aux "soupes populaires".

Comment croire que des êtres dégénérés puissent mener la grande vie,

jeter à des chiens le pain qui manque à leurs semblables, à un moment où la plus effroyable Famine est aux portes de la ville?

Le luxe, d'ailleurs, est peu dispendieux comparativement aux choses de première nécessité. Ainsi, il est peut-être plus facile d'avoir de jolies robes, des bijoux, des vins des meilleures caves, qu'une livre de boeuf.

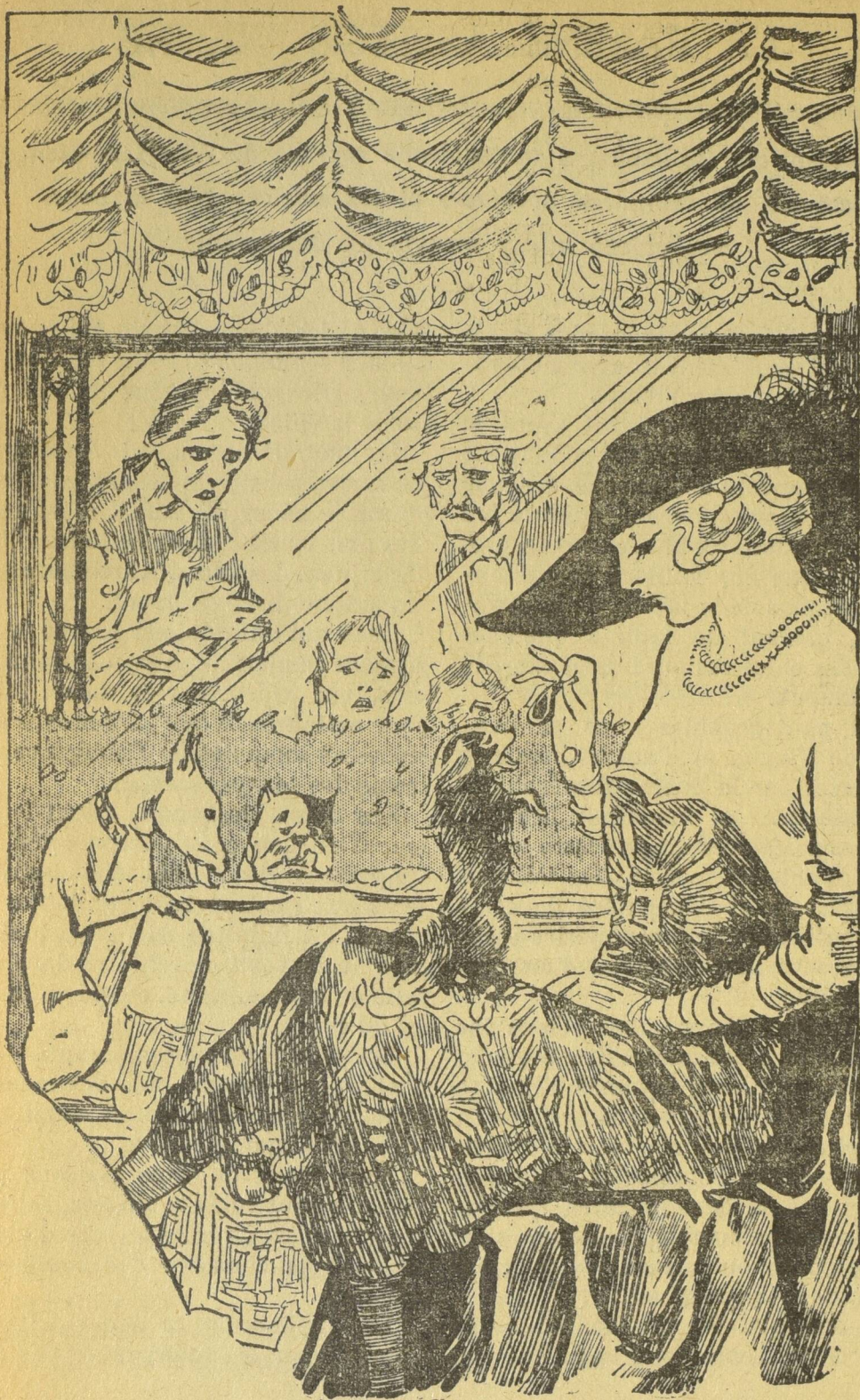
Ceux qui ont quelque argent le dépensent en plaisirs puisque l'argent ne peut leur procurer rien autre. C'est pour cette raison que les femmes dissipées se moquent de l'indigence extrême des pauvres diables.

Les billets de banque (dont la valeur n'est que nominale puisqu'ils ne rapportent rien) sont abondants et jetés aux quatre vents par toutes les mains. Un billet de \$10 paye tout au plus un fauteuil d'orchestre dans une salle de vues animées, ce qui coûterait ici 50 sous.

Les plus fameux restaurants — le Sacher, le Roter Igel et le Hartmann — sont aussi achalandés et aussi gais qu'avant la guerre.

Mais, deux ou trois maisons plus loin, on peut voir un ouvrier, sa femme et ses six enfants tomber d'inanition sur la chaussée des boulevards mêmes.

Les malheureux se tiennent la tête appuyée sur les fenêtres de ces res-



taurants où ils regardent, eux qui n'ont pas mangé depuis plusieurs jours, des femmes gavées de bonnes choses offrir à des chiens inutiles la nourriture refusée aux citoyens.

Si le peuple n'était pas épuisé par les privations, il se révolterait contre cet état de choses, mais il est trop faible pour élever la voix.

Toute la population est rationnée sévèrement et le gouvernement n'accorde à chaque famille qu'une demi-livre de viande de cheval par semaine.

On comprend alors la colère du pauvre à la vue de ces chiens favoris qui mangent à eux seuls les portions de centaines d'êtres humains.

Et ces toutous ne se contentent pas de bonne chère; leurs maîtresses les réconfortent aussi au lait. Des chiens au biberon! pendant que les statisticiens du gouvernement déclarent que jusqu'ici 10,000 bébés sont morts en Autriche, faute de lait et que si cette nourriture essentielle aux tout-petits continue à manquer, c'en est fait de la race entière!

Deux officiers, anglais et français, détachés à Vienne par la Commission interalliée pour y étudier les conditions de vie actuelles, firent ce rapport:

"Les vivres sont rares et se paient un prix effrayant. L'argent des spéculateurs, des profiteurs et des marchands est dépensé en folies. A un bal donné au mois de janvier de cette année, les invités burent du champagne payé de \$80 à \$120 la bouteille.

La plus lamentable misère règne dans cet ancien empire de François-Joseph. Quoique les salaires des ouvriers aient été augmentés trente ou quarante fois, ils se trouvent à gagner encore moins qu'avant la guerre. Les plus malheureux sont ceux qui appar-

tiennent à la bourgeoisie, aux professions et à la bureaucratie.

Vienne dépense en dissipations et en débauches ses propres subsistances et mendie aux Alliés les choses nécessaires à sa vie. A quoi bon assister les autrichiens et les viennois en particulier? c'est secourir un peuple qui ne veut même pas se relever.

Il est faux cependant de dire que le bas peuple n'essaie pas d'améliorer sa situation. Il veut bien mais ne le peut, à cause des extravagances des riches.

Vienne a toujours été la ville des contrastes. Dans le centre de la cité, les gens vivent gais, vigoureux et agités; dans les quartiers pauvres, les petites gens croupissent dans la plus sombre misère, réduits à chercher dans les poubelles et les dépotoirs leur pain de chaque jour.

Pour s'offrir quelque confort, il faut une fortune colossale et il y a cependant encore des fortunes à Vienne.

Tout le ravitaillement qui vient de la campagne ou des pays environnants est consommé par les riches et les pauvres ne peuvent même plus toucher la ration de pain ou de viande à laquelle ils ont droit.

Toutes les nuits, 70,000 à 100,000 personnes de tous les âges attendent à la porte du marché que le jour se lève pour obtenir un peu de viande. Le ravitaillement arrive. Que comprend-il? A peine 50,000 livres de boeuf salé dont 25,000 livres sont difficilement mangeables.

Et pendant ce temps-là, les riches dorment placidement dans leurs châteaux cuvant le vin de la veille et reposant leurs ventres rassasiées.

Les pourvoyeurs d'amusements et les profiteurs sont les millionnaires du jour, comme nous l'avons dit. Ces derniers vendent en cachette les provi-

sions qu'ils ont emmagasinées dans leurs caves, provisions qu'ils vendent à des prix fous.

Pour en donner une idée, un petit poulet se débite la bagatelle de... \$500,00!

Les habitants ordinaires, catégorie qui implique aujourd'hui les anciens nobles, les généraux, les banquiers, les hommes de professions libérales, vivent de la maigre ration du gouvernement et plus souvent mangent aux "soupes populaires".

Du matin au soir, on voit à la porte de ces cuisines de l'Etat des milliers et des milliers de personnes, attendant leur tour, et parmi ces affamés, des avocats, des artistes, etc., jadis riches et considérés.

Et la nourriture arrive difficilement du dehors parce que la crise du charbon paralyse les chemins de fer.

Le palais de l'empereur à Schoenbrunn a été converti en un refuge où sont hébergés des milliers de femmes et d'enfants. Les indigents coupent le bois de ses parcs pour se chauffer.

Vu la crise du charbon et la rareté du bois, il ne se fabrique plus de cercueils à Vienne. Les morts sont roulés dans de vieux journaux et jetés dans les fosses.

Quarante mille chiens ont été tués l'an dernier pour nourrir le peuple, et quels chiens!

Et tout cela par la faute du cruel empereur François-Joseph et du non moins orgueilleux empereur d'Allemagne!

— 0 —

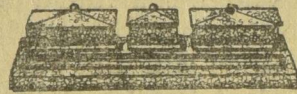
LE REPOUSSAGE

En ce siècle de machinerie et d'art commercialisé, il se trouve encore quelques ouvriers pour connaître et

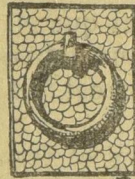
apprécier la manière de fabriquer à la main des objets remarquables.

Le repoussé ou repoussage est aussi ancien que l'art de décorer les métaux. Les héros d'Homère ont des boucliers travaillés au marteau. Au moyen âge, le repoussé est remis en honneur et le marteau devient le principal instrument de l'orfèvre. Dans le repoussage artistique, on travaille principalement le cuivre, l'argent et l'or.

La plupart de ces travaux au moyen âge étaient faits par les corporations municipales ou les confréries; mais on connaît cependant des objets merveilleux dûs à l'habileté des Bénédictins.



ENCRIER



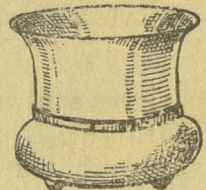
POIGNÉE



VASE



APPUI-LIVRES



JARDINIÈRE

tins. Plusieurs de ces articles, tels que vases sacrés ou profanes, encensoirs et plats de différentes formes qu'on croit longtemps d'or ou d'argent furent travaillés sur le cuivre et le bronze.

Le cuivre est le plus employé des métaux pour cet usage parce que plus facile à obtenir et plus malléable.

LE FAKIRISME

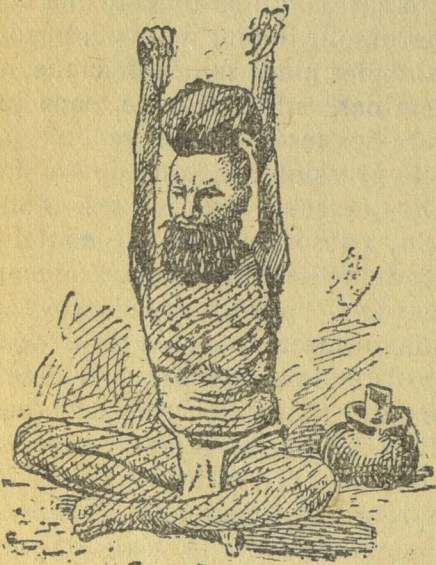
Pas besoin d'être grand clerc pour classer dans les tours de prestidigitation les soi-disant phénomènes de germination instantanée de plantes, d'inflammation ou d'extinction spontanée de charbons en ignition, de disparition d'objets et autres escamotages. C'est du Robert-Houdin très étudié, auquel la couleur locale ajoute surtout une ambiance exotique de mystère. D'autres, des jongleurs aussi, ceux-là, — chez nous, ils s'appelleraient magnétiseurs et s'affubleraient d'un diplôme carnavalesque et combien gratuit de "professeur", — exercent et fortifient prodigieusement leur volonté pour s'en amuser au détriment du canadien bonasse et veule. Leur pouvoir hypnotique a d'autant plus de prise qu'il s'étend sur un cerveau encombré de préoccupations mesquines, peu apte à l'unique et obstinée volition. Le fluide fort l'emporte sur le fluide faible; et c'est, entre l'opérateur et le sujet, matière à de très curieuses passes de suggestion.

Autre catégorie d'adroits industriels, spéculant sur le dégoût ou la pitié des étrangers et s'en servant comme d'un instrument d'aumône: ce sont les martyrs volontaires, contortionnistes qui se font enterrer vifs ou exhibent un membre disloqué depuis de longues années, sous prétexte de mortification. Tel s'est atrophié un bras depuis quinze ans, à force de le tenir constamment tendu vers le ciel: les apophyses et les condyles se sont soudés, rendant la flexion désormais impossible; les muscles se sont mo-

uflés; les ongles ont poussé démesurément, s'enroulant comme lierre autour du poignet. Tel passe encore sa vie, entouré de charbons ardents et de fumée, ou bien étendu sur un lit d'orties ou de piquants de cactus... Il en est d'autres qui se font un jeu sportif d'accomplir le tour de la péninsule, la plante des pieds semée de clous, ou en cheminant sur le ventre, sans le secours des mains et des genoux, par la seule pression élastique de l'abdomen et des muscles respirateurs. D'autres, enfin, s'absorbent dans la contemplation d'une liane ou d'un palmier qu'ils regardent pousser depuis vingt ans. Malheureusement, près de chacun de ces oisifs, la sébile, toujours l'inévitable petite sébile, creuset où se fond en billets de banque la paresse lucrative!

Le véritable fakir, — faker, terme impropre et musulman d'origine, — plus exactement: le yoghi, le maître, celui qui possède le pouvoir de rassembler les éléments et d'accomplir des miracles, ne se rencontre plus, ou presque plus, dans l'Inde. Il faut aller le chercher dans les régions éloignées et montagneuses du Kachmir et du Tibet. Quelques rares occultistes l'y ont découvert. Celui-là s'entraîne par stades à devenir le "parahamsa", le sage. Mûri par la prière et la méditation édénique, il oriente son vouloir vers la grande évolution finale. Sa norme unique est la contemplation de la nature révélatrice de Dieu, par quoi son esprit s'élève jusqu'à l'union intime avec la divinité. Parcelle détachée de l'être, il tend à remonter par étapes à son état primitif et divin. Et,

pour y parvenir, il recherche la cause initiale des mondes. L'oeil était maître de l'espace, le yoghi se crée un sens, maître du temps. Il s'efforce à pénétrer jusqu'aux arcanes hermétiques de la matière au moyen de la pensée pure. Au point de vue pratique, il fait appel à des formules magiques et conjuratoires. C'est le secret des "memtrams"... Memtrams qui préservent de la piqure des abeilles, du

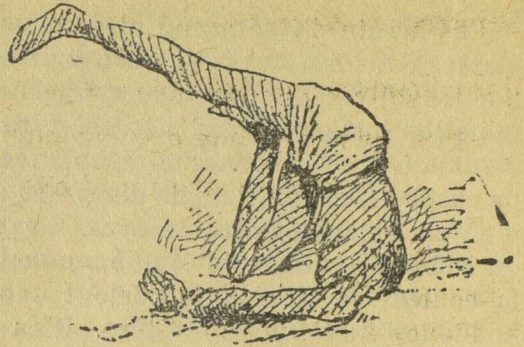


Depuis plus de vingt ans, ce fakir reste ainsi, les bras levés.

venin des serpents et de la morsure des fauves; memtrams qui commandent aux animaux domestiques, aux fleuves, aux éléments. Par eux, le yoghi peut arriver jusqu'à l'Incognoscible.

Le yoghi est l'objet d'une telle vénération des Hindous, qu'à sa mort, il échappe à la crémation ordinaire des autres hommes, rois, prêtres, soldats, artisans, mendiants et parias, entassés sur les "burning-ghâts". La Mort, grande égalitaire, le distingue pour tant du commun des mortels. On enferme son corps dans un cercueil d'ar-

gile et on l'immerge au fond du Gange. Tout un symbole encore, que cet ensevelissement de faveur qui lui permet d'échapper à la destruction par



La tête enfouie dans la terre, le fakir reste là, immobile, pendant plusieurs semaines.

le feu. Agni, facilitant le cycle de ses réincarnations futures, jusqu'au jour où, triomphateur de Maïa-l'Illusion, il franchit la dernière barrière, limitation suprême de l'être disjoint et séparé, et s'absorbe dans l'Un et l'Infini, redevenu Dieu lui-même.

— 0 —

On peut voir dans un des bassins de Versailles, l'ancien palais des rois de France où fut signé le traité de paix le plus important de conséquences du monde, cinq carpes déposées là par Louis XVI en 1780. Sur dix qu'il y mit, cinq survivent, munies chacune d'un collier d'or portant l'âge et même le nom.

Les royaliste français croient que tant que vivent ces carpes ils peuvent garder l'espoir d'un retour de la France à la monarchie!

L'ENERGIE DE LA FEMME

Une commission scientifique vient de prouver, par des expériences irréfutables, que la femme dépense plus d'énergie physique que l'homme.

Comparativement, elle travaille plus que lui

Les corvées domestiques sont pour la femme un travail ennuyeux, monotone et pénible. Aucun homme humanitaire ne peut le nier.

Nous voulons même démontrer que les besognes qui appartiennent aux femmes de par leur nature, les conventions et les besoins de la communauté conjugale sont plus dures que les travaux physiques qu'accomplissent les maris à l'atelier ou à l'usine.

Le gouvernement est à s'occuper de cette question qui exige pour être résolue des expériences précises, mécaniques.

Il est particulièrement intéressant de savoir, grâce à des procédés scientifiques, quelle est la somme d'énergie dépensée par la femme dans l'accomplissement, des tâches journalières auxquelles elle est tenue.

Par exemple, pour donner à un bébé les soins requis par son état de débilité et d'impuissance physique, quelle énergie une mère doit-elle déployer ? Comment matérialiser cette énergie, la convertir en chiffres, en données ?

Des experts ont fabriqué pour solutionner le problème un enfant d'un an — mannequin de bois — habillé au complet.

Une femme a vêtu et dévêtu cet enfant sept fois en deux heures, non pas

à la hâte, mais avec le temps employé ordinairement par une mère pour faire cette opération.

La force qu'elle a dépensée en ce laps de temps a été mesurée exactement.

Pour cela, cette femme fut placée avec son enfant dans une sorte de cage hermétiquement fermée, de la grandeur d'une chambre de bain, aux murs en carreaux épais. De l'oxygène fourni par un réservoir entretenait l'air respiratoire. Cette boîte était si bien aménagée que la respiration même de la femme put être analysée.

La difficulté consistait à déterminer la somme de chaleur répandue par son corps.

La chaleur (représentant l'énergie dépensée) fut mesurée ou enregistrée par des thermomètres d'une précision extraordinaire, marquant la centième partie d'un degré. Si la femme se levait de sa chaise, le thermomètre s'élevait en même temps qu'elle.

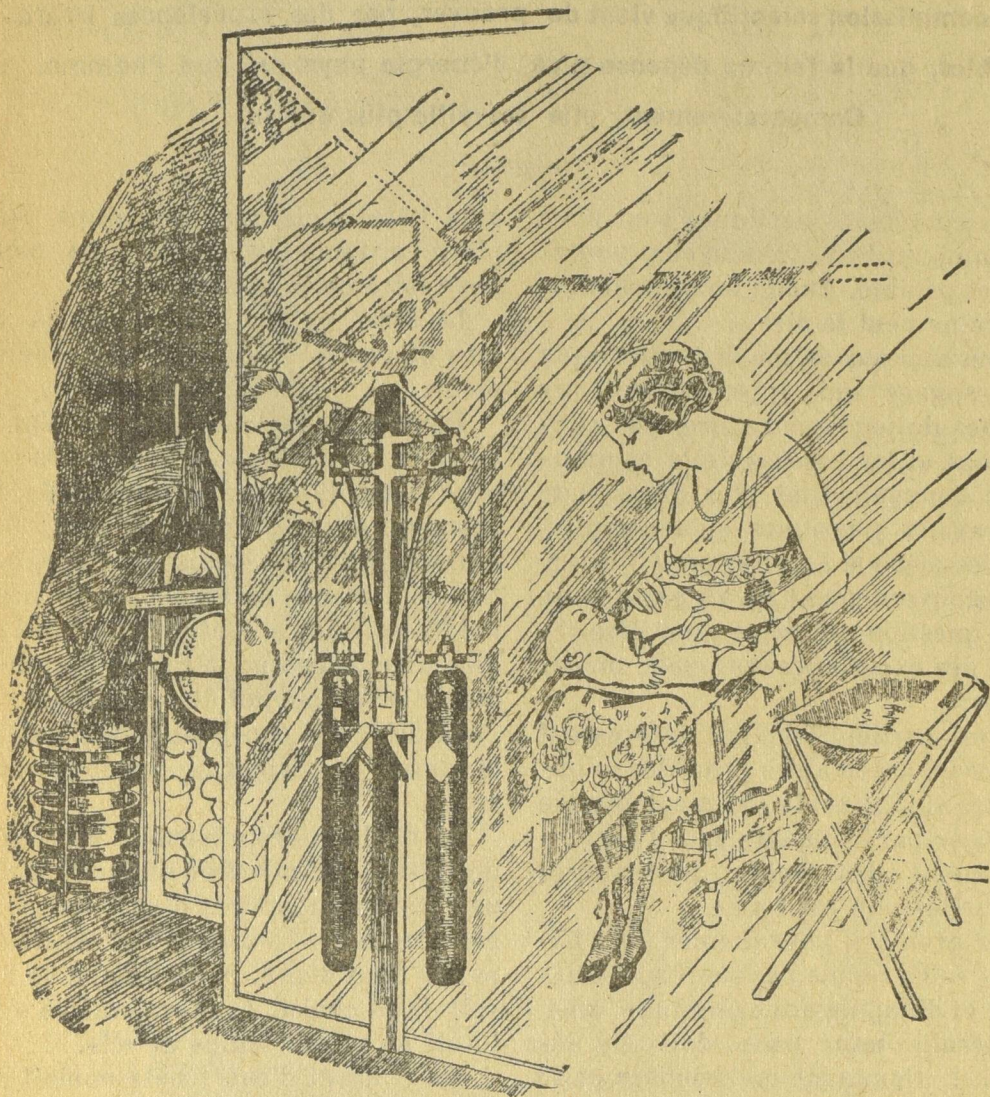
Un courant d'eau froide coulait en même temps dans la boîte et en dehors. La quantité d'eau étant connue, le montant de chaleur qu'elle absorba put être évalué, déterminant ainsi l'énergie développée par le corps de la femme.

Quand elle se tenait parfaitement tranquille sur sa chaise, son énergie

dépensée était de soixante et un calories à l'heure. Il faut cette quantité pour assurer à l'organisme humain son bon fonctionnement et maintenir les actions digestives et vitales du cœur.

Pendant que la femme habillait et déshabillait l'enfant, les thermomètres indiquèrent une perte d'énergie de quatre-vingt-cinq calories à l'heure.

Un calorie, comme chacun sait, est la quantité de chaleur nécessaire pour



Le corps d'une personne endormie développe une chaleur considérable, chaleur qui représente l'énergie consommée dans l'opération du mécanisme vital. A la mort, cette production d'énergie cesse et le corps se refroidit immédiatement.

élever la température d'une chopine d'eau de quatre degrés Fahrenheit. Ainsi, l'énergie dépensée en habillant et déshabillant le bébé pendant une heure équivalait au montant de chaleur nécessaire pour élever un litre

d'eau d'un point de congélation à soixante-dix degrés du thermomètre.

Ces experts déclarent que l'expérience n'a été tentée que pour évaluer le travail fourni par une femme dans l'accomplissement d'une corvée modérément pénible. L'enfant de bois ne pesait que quatre livres alors qu'il a en réalité le double et le triple de ce poids. D'autant plus qu'un enfant vivant se serait tortillé comme un ver et aurait fatigué davantage la mère.

On connaît la force d'un cheval ou son équivalent, en mécanique (horse-power), la force d'un homme; pourquoi n'aurait-on pas la force d'une femme.

Ces mêmes savants l'ont trouvée. Au repos, la femme dépense soixante et un calories à l'heure; l'homme, étant un animal plus fort et développé en force, dépense 100 calories à l'heure.

Le nombre de calories représentés en addition, dépensés par heure dans les divers degrés de l'effort musculaire est, pour les deux sexes, ce qui suit:

	Femmes	Hommes
Exercices modérés..	24	70
Exercices vigoureux .	39	130
Travaux pénibles . .	60	200
Effort extrême . . .	125	450

Tous ces calculs ne sont naturellement qu'approximatifs. Mais ils démontrent quand même qu'une force de femme n'est pas plus qu'un tiers de celle de l'homme.

La force motrice de la femme est d'un rendement moins grand que celui de l'homme, cela va de soi. Ce qui n'empêche que proportionnellement, la femme étant moins vigoureuse, elle travaille plus que l'homme parce qu'elle dépense plus de calories.

La femme (nous parlons ici de l'épouse, naturellement, et de la mère) travaille sans relâche du matin jusqu'au soir, tandis que le mari prend le chemin de l'atelier à 7 ou à 8 heures pour revenir à 5 heures et se reposer pendant que la femme continue jusqu'à une heure tardive à accomplir ses tâches variées.

Le gouvernement qui a poursuivi cette enquête se documente en ce moment sur les moyens à suggérer aux chargées de famille pour adoucir et amoindrir les exigences de leur rôle.

Nous ne conseillons aux cuisinières qu'une chose bien simple en soi: de faire la popote dans une petite cuisine.

—o—

L'INVENTEUR DE LA MONTRE

Les habitants de Nuremberg, ville d'Allemagne, ont érigé un monument à la mémoire de Peter Henlein, avec cette inscription: "A l'inventeur de la montre". Un savant français, Léopold Reverchon, lui refuse ce titre pour l'attribuer à Julien Coudray, né à Blois, France, à la fin du quinzième siècle. Henlein n'aurait eu l'idée que des anneaux qui retiennent les montres à la chaîne et ne se serait distingué que dans la fabrication des montres minuscules de luxe. Cet allemand naquit en 1480 et devint un maître serrurier en 1509. Julien Coudray était déjà un horloger célèbre en 1504, comme le prouve le reçu d'une somme de 19 livres et 4 sous payée par l'argentier de Louis XII "à l'horloger du Roi". Il fit en 1518 pour François Ier, une montre si petite qu'il put l'enchâsser dans le pommeau de sa dague.

Il est donc très probable que Coudray fabriqua des montres cent ans avant la naissance de Henlein.

L'AMOUR MODERNE

Nouvelle par P. C.

(Ecrit spécialement pour la "Revue Populaire")

"Je vous aime."

Voici la seule manière de commencer le récit d'une histoire d'amour. Les longues descriptions sur le héros et l'héroïne, sur le beau-père ou la belle-mère sont devenues superflues ; de même qu'il est également inutile à l'action de vous dire s'il neige ou s'il pleut, s'il grêle ou s'il gèle. Il vous importe peu de savoir de quel côté souffle le vent, etc.

Tout cela était bon au vieux temps des romantiques, mais aujourd'hui avec l'électricité, il nous faut aller plus vite. Ce que nous voulons de nos jours, c'est de l'action et toujours de l'action.

Donc, si Charles Hubert prononça les trois mots par lesquels nous avons cru bon de commencer cette nouvelle, il ne s'arrêta pas plus longtemps sur le chemin des aveux. La jolie Marguerite Delières était sur son cœur, dans ses bras ; ses doigts nerveux pressaient le corps souple de la jeune fille.

Il l'avait connue deux semaines plus tôt à Cacouna, et dès son retour à Montréal il n'avait manqué d'aller lui rendre visite, dans sa résidence principale de la rue Sherbrooke.

— Je savais que vous m'aimiez, murmura Marguerite à l'oreille du jeune homme, mon cœur m'avait révélé votre secret, je le savais, et j'attendais avec impatience le moment où vous vous déclareriez. Ce jour est arrivé, et je suis heureuse, mais il y a

un nuage au ciel de notre bonheur. Vous êtes pauvre et je suis riche. Votre salaire ne suffit même pas à vous donner l'existence à laquelle je suis habituée, comment ferons-nous lorsque nous serons deux à vivre sur vos appointements ? Jamais papa ne consentira à vous accorder sa main. Mais j'ai une idée ; ne désespérez pas. Papa est dans la pièce voisine en train de discuter affaires de bourse avec ses amis. Je vais écouter à la porte et je surprendrai bien ses secrets qui pourront nous être utiles. Ne bougez pas d'ici et attendez mon retour.

Charles Hubert attendit les deux pieds posés sur la carpette de huit mille dollars du salon.

Les dix minutes d'attente lui parurent des siècles. Henriette revint de nouveau se jeter dans ses bras.

— Nous sommes sauvés, dit-elle au jeune homme. Pouvez-vous disposer de 500 dollars ?

— Oui, répondit Hubert.

— A la bonne heure. J'ai entendu papa dire que demain il devait, à la Bourse, pousser le chemin de fer Labrador-Baffin-Alaska et lui faire gagner cent points. Achetez pour cinq cents dollars d'actions et demain vous serez riche.

— J'achèterai, dit le jeune homme.

Le lendemain, à la même heure, Charles Hubert se trouvait dans la même pièce où il était la veille.

Mais quel changement. Se pouvait-il que ce jeune homme, si gai et si résolu soit devenu cette loque piteuse, qui traînait aux côtés de Marguerite.

— Tout est fini, ma pauvre Marguerite, tout est fini, murmurait-il. J'ai

— Qu'est-ce qu'on m'apprend, jeune homme. dit-il à Charles Hubert, vous avez joué à la Bourse et vous avez perdu?

— Oui, papa, reprit la jeune fille.



engagé mon salaire au complet, j'ai vendu toute ma garde-robe, pour acheter des parts dans le chemin de fer Labrador-Baffin-Alaska ; et les parts sont tombées de 200 points dans deux heures de temps. Je suis ruiné. Je n'ai plus rien, plus rien. A ce moment, le père de Marguerite entra au salon.

J'ai entendu à travers la porte la conversation d'hier soir et j'ai conseillé à Charles Hubert d'acheter des parts de

ton chemin de fer, et maintenant il a perdu tout son argent.

Le père partit d'un éclat de rire.

—Ah! ah! Mais je n'avais convoqué cette réunion que pour mettre Baptiste dedans. Il me froisse de voir mon domestique presque aussi riche que moi. Il écoute aux portes, le bandit, et prend des bons tuyaux. Aujourd'hui, il a joué et il a perdu; je suis content. Pauvre garçon. Et vous, combien avez-vous perdu?

—J'ai tout perdu, répondit piteusement Charles Hubert.

—Très bien. C'est ma faute; je vous dois une réparation. Je vais vous prouver que, même un magnat de chemin de fer, a une conscience. Je vous prends pour six mois comme garçon de bureau. Ouvrez vos oreilles et au bout de ce temps vous serez assez riche pour épouser ma fille.

Tout est bien qui finit bien.

FEMMES ET ESCLAVES

La question du féminisme est débattue actuellement dans tous les pays du monde. Les apôtres de l'affranchissement de la femme moderne ont dressé le tableau suivant montrant la situation des esclaves avant l'année 1848, date où l'esclavage fut aboli dans le monde, et celle que la société fait aux femmes aujourd'hui.

Ce tableau est exagéré et incorrect. Le code civil français, composé par Napoléon, n'est pas tout-à-fait tendre, c'est vrai, à l'égard des femmes mariées. Il ne les considère pas comme des esclaves cependant, mais bien comme des mineures. Voici le parallèle, légèrement corrigé:

L'ESCLAVE

Ne pouvait acquérir, vendre ni autrement aliéner la propriété.

Garder son salaire ou ses gages.

Contracter légalement.

Poursuivre ou être poursuivi en son nom.

Tenir un commerce ou exercer une profession.

Signer comme témoin à un contrat ou testament ou tout autre acte judiciaire.

Témoigner en cour.

Être frappé de mort civile.

Ses enfants appartenaient au maître.

Si l'esclave abandonnait son maître, il devait tout lui laisser.

Le maître avait droit de vie et de mort sur son esclave.

LA FEMME MARIÉE

Ne peut acquérir, vendre ou autrement aliéner la propriété (en cas de séparation de biens, elle administre ses propres biens mais ne peut acheter ou vendre des immeubles sans l'autorisation du mari ou d'un juge).

Ne peut garder son salaire, (au Canada, la femme a droit à son salaire que le mari ne peut lui enlever).

Ne peut contracter.

Ne peut poursuivre ou être poursuivie.

Ne peut tenir un commerce (notre code autorise une femme mariée à faire commerce à ses risques avec ses propres deniers).

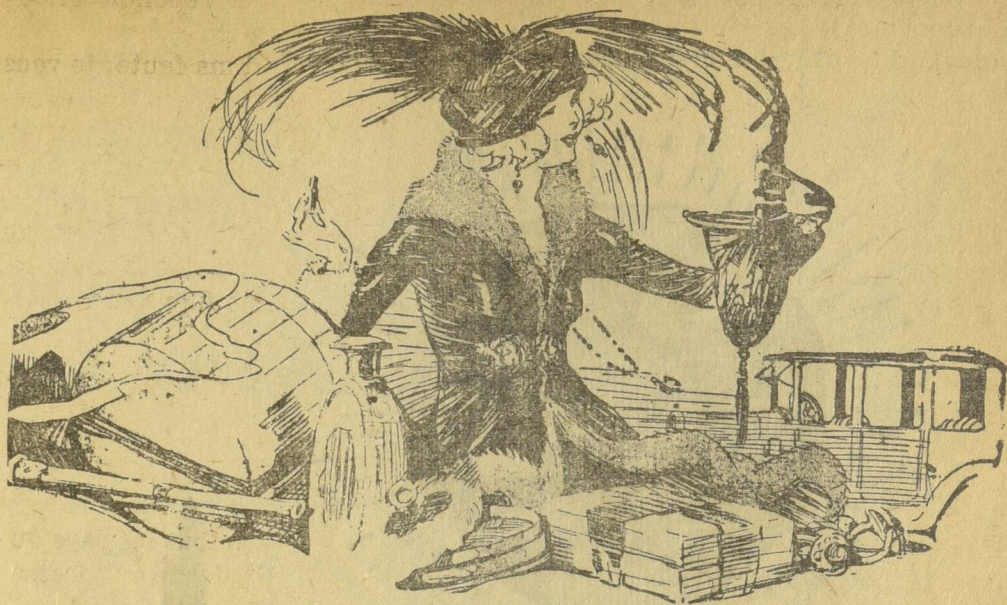
Signer comme témoin.

Témoigner en cour (au Canada, oui).

Les enfants appartiennent au mari (sauf décision contraire du tribunal).

Les biens appartiennent au mari (sauf au cas de séparation de biens).

Le mari peut battre sa femme (oui, en cachette; la loi le lui défend)



LES DEPENSES DE L'EXTRAVAGANCE

La guerre n'a pas enseigné la mortification à nos voisins. Les statistiques publiées par Washington montrent que le luxe n'a jamais sévi avec plus d'ardeur aux Etats-Unis. Il est établi qu'en 1918, nos voisins ont dépensé \$919,729,000 pour fins éducationnelles de toutes sortes, tandis qu'ils ont versé plus de vingt-deux fois plus pour satisfaire leurs désirs luxueux.

Voici quelques chiffres édifiants:

Poudre de riz, cosmétiques, parfums ..	\$ 750,000,000
Fourrures	300,000,000
Boissons douces ..	350,000,000
Savons de toilettes..	400,000,000
Cigarettes	800,000,000
Cigares	510,000,000
Tabac à fumer et à priser	800,000,000

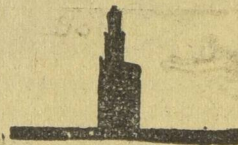
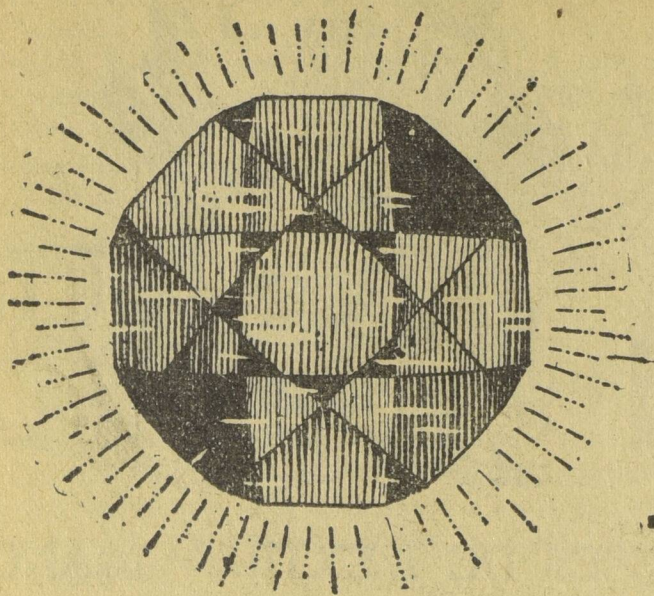
Bijoux	500,000,000
Service de luxe ..	3,000,000,000
Promenades, lieux de plaisir et de courses	3,000,000,000
Gomme à mâcher ..	50,000,000
Crème à la glace ..	250,000,000

Si cette somme colossale servait à répandre les bienfaits de l'instruction dans les rangs du peuple et à promouvoir les oeuvres de charité, s'imaginait-on tout le bien qui en résulterait.

Le luxe ne fait pas sentir ses ravages aux Etats-Unis seulement. Toutes les nations, même le Canada, sont victimes de la passion irrésistible des plaisirs et des jouissances. Quelles sommes énormes dépense-t-on chaque jour pour satisfaire ses appétits sordides? L'ambition de paraître, de dominer, d'étaler ses richesses, est

une des plaies les plus vives du siècle. Pourquoi ne songe-t-on pas plutôt à soulager la misère, à créer des oeuvres

sociales utiles, à instruire les classes populaires et à faire régner parmi elles, le contentement, le bonheur?



En 1920, les Etats-Unis ont acheté pour \$500,000,000 de bijoux, ce qui serait suffisant pour construire 5 édifices de la grandeur de l'Edifice Woolworth à New-York.

— 0 —

UN DUEL DANS LES AIRS

Le premier combat aérien, qui fut, en même temps, le plus étrange duel de l'histoire, a été livré aux environs de Paris il y a de cela 115 ans.

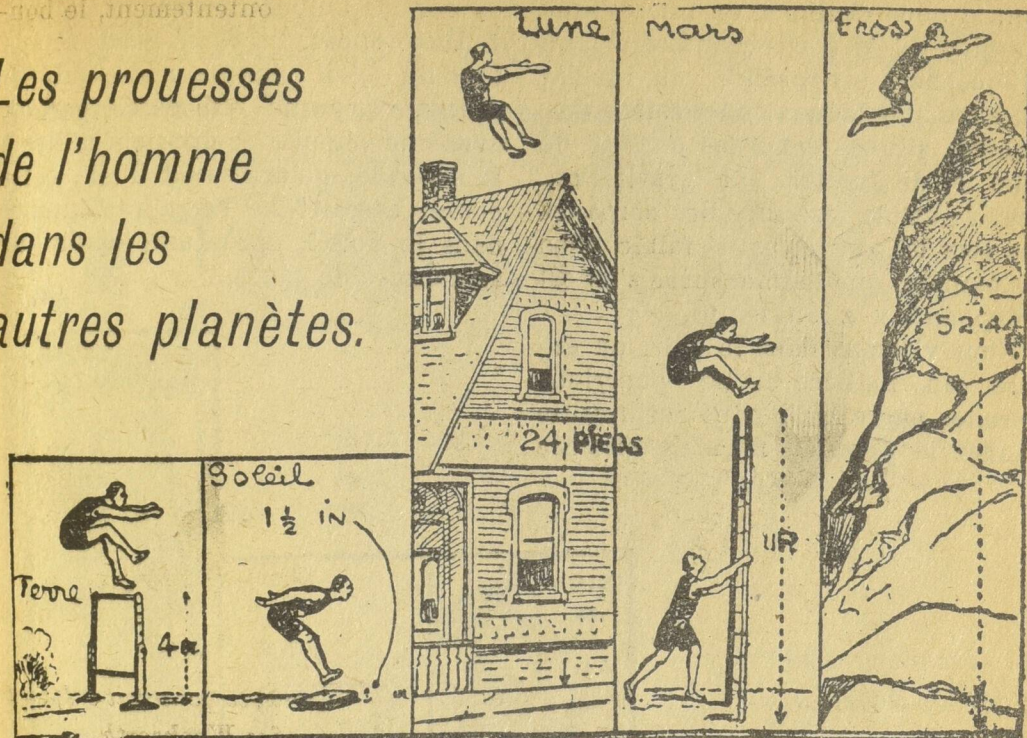
Deux français se disputaient l'affection d'une femme et leur querelle devint si aiguë qu'elle ne pouvait plus se vider que dans le sang. Mais les méthodes ordinaires parurent enfantines à ces deux rivaux qui décidèrent de se rencontrer dans les airs en ballons. La femme, cause de cette chicane, consentit à épouser le vainqueur.

Au jour choisi, les deux antagonistes et leurs témoins se rencontrèrent

au lieu dit où une foule considérable s'était ramassée dans l'espoir d'assister à ce combat singulier. Deux ballons avaient été gonflés et au commandement: "lâchez tout" s'envolèrent. Quand ils furent à un demi-mille au-dessus du sol, le signal de "Faites feu" fut donné d'en bas. Aussitôt les deux aéronautes se canardèrent de coups de pistolet. Bientôt l'un des ballons prit feu et alla s'écraser par terre entraînant le pilote qui fut relevé inanimé.

La femme aimée tint parole et confia sa vie à celui qui venait de risquer la sienne pour elle.

Les prouesses de l'homme dans les autres planètes.



Les sauts que l'homme normal pourrait faire dans les diverses planètes.

Nous vivons sur la Terre, c'est très bien; mais que serions-nous si nous habitions la lune, se demandent certains savants en commentant les découvertes de Sir Isaac Newton, le célèbre astronome anglais ? Tout au moins, des êtres capables de sauter aisément par-dessus une maison.

Plus encore, dans la planète Eros, nous pourrions, sans aucune tension nerveuse, bondir sur le sommet d'une montagne d'un mille de hauteur, et, dans Mars, soulever comme une plume un poids de 564 livres ou une automobile Ford.

Pour ce qui est du poids, l'homme moyen de 150 livres qui s'aventurerait dans Eros n'y formerait plus qu'une petite boule de deux onces, tandis que dans le soleil il pèserait jusqu'à deux tonnes.

Ainsi, si nous pouvions pénétrer dans toutes les couches de la terre et nous creuser un puits jusqu'à son centre, nous n'y aurions plus aucun poids tandis que à sa surface, l'homme normal représente une masse de 150 livres.

Mais comment expliquer cet étrange phénomène de gravitation, dites-vous ? C'est très simple: chaque corps du système solaire a une vélocité parabolique ou, si vous le préférez, une vélocité d'éloignement du système solaire; comme elle varie inversement à la racine carrée de la distance du corps du soleil, elle diminue en autant que la distance qui sépare la planète du soleil augmente.

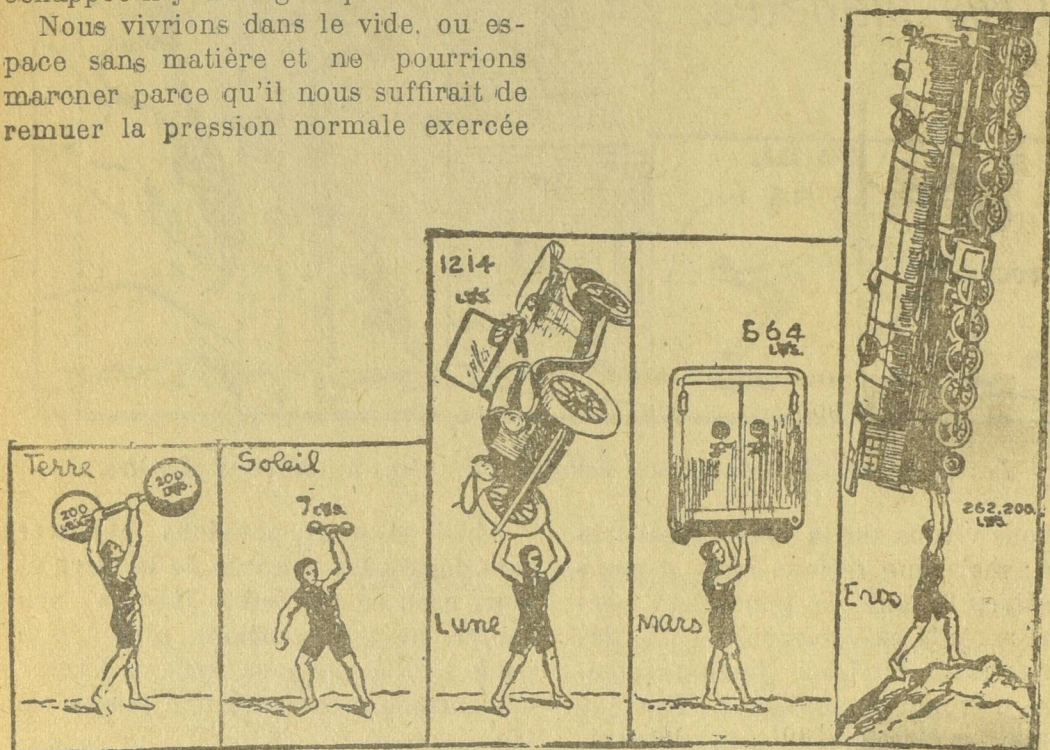
Pour Neptune, par exemple, la vélocité parabolique est seulement de 47 milles à la seconde.

Qu'advierait-il de nous maintenant si nous visitions un quelconque des plus petits corps planétaires, où l'atmosphère est raréfiée ou inexistante, comme la lune ou les astéroïdes, planètes situées entre les orbites de Mars et de Jupiter. La gravitation, c'est-à-dire la tendance des corps les uns vers les autres, est si faible dans ces planètes que l'atmosphère s'en est échappée il y a longtemps.

Nous vivrions dans le vide, ou espace sans matière et ne pourrions marcher parce qu'il nous suffirait de remuer la pression normale exercée

sur nos corps, soit 14 livres, pour brûler comme un pneu d'automobile.

Autre chose. La terre tournant autour du soleil dans un orbite qui représente presque un cercle parfait, avec une vitesse de dix-neuf milles à la seconde, qu'arriverait-il si cette course cessait? La Terre irait tomber dans le Soleil, après une chute de soixante-cinq jours.



Une livre ne représente pas une livre dans tout l'univers. Elle change avec le volume et la densité du corps céleste sur laquelle elle est placée.

— 0 —

CURIOSITES ETYMOLOGIQUES

Origine de notre mot "cossu", d'après la mosaïque historique et littéraire du Musée des Familles: La cosse est l'enveloppe de certains légumes, comme pois, fèves, lentilles. Peu de gens se doutent assurément que de ce

nom s'est formé l'adjectif cossu, signifiant au propre "qui a de la cosse" et dans un sens figuré "qui est bien étoffé, bien nanti". Ce n'est pourtant pas ailleurs qu'il faut chercher l'origine de ce vocable.

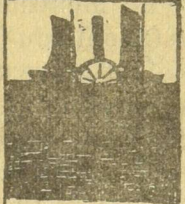
LES RECORDS TRANSATLANTIQUES



Lief Ericsson fut probablement le premier navigateur à traverser l'Atlantique dans une galère. Il fit le voyage, du Danemark au Labrador, en six mois.



Christophe Colomb, embarqué en Espagne, fit le voyage en deux mois, l'an 1492, dans une caravelle, navire portugais de faible tonnage.



Le premier navire à vapeur, le Savannah, parcourut la même distance en 26 jours, de Savannah, Georgie, à Liverpool, en 1819.



Le Deutschland fit la première traversée transatlantique sous-marine dans trois semaines, en 1916, de Bremen à New-York.



Le Mauretania brisa tous les records en 1910 en couvrant en 4 jours et 10 heures la distance de Queenstown à New-York.



Un navire mystérieux battant pavillon anglais dépassa cette vitesse en faisant la traversée dans 3 jours et demi, l'an 1917.



En 1919, le premier avion survola l'Atlantique d'un continent à l'autre en 18 heures.

LA REVOLUTION AUX INDES

Un saint homme du nom de Gandhi, que les Hindous vénèrent comme un second Bouddhá, prêche la révolte passive contre l'Empire britannique

Aux Indes, un homme extraordinaire s'est levé d'au milieu du peuple qui entoure son nom d'un mystère impénétrable. Personne ne sait qui il est ni d'où il vient mais écoute sa parole comme celle d'un dieu. Il enseigne que grâce à la non-coopération, sorte de boycottage, les Indes s'affranchiront du joug anglais et qu'en assurant leur indépendance rentreront dans une ère nouvelle de gloire et de puissance.

Son prestige est si grand que les profanes le comparent à celui qu'exerçait Jésus sur le peuple d'Israël. C'est une admiration mystique, mêlée de stupeur, que lui portent aux Indes le plus humble planteur de riz comme le plus savant lettré. Pour aucun de ses coréligionnaires, il n'a été tiré du limon de la terre; son essence est divine.

Il est, dit-on, un homme de petite taille. Il ne se nourrit que de fruits. Sa voix est forte et prenante. Les mortifications et les prisons ont ruiné sa santé. Quand il parle au peuple, il se tient assis comme un vieillard, quoiqu'il n'ait guère plus de 50 ans. Il n'emploie aucune ruse oratoire et ne prétend pas opérer de miracles. Il commande aux multitudes par la seule puissance de la vérité et de son désintéressement.

Ce prophète écouté reçut sa pre-

mière éducation à Londres où il fit même partie du Barreau.

Fils d'un premier ministre à la cour d'un prince indigène de la présidence de Bombay, il fit ses premières classes aux Indes et s'en fut après compléter ses études en Angleterre.

En 1900, le bureau légal où il était employé, l'envoya au Sud-Africain plaider une cause importante. A ce moment, se dessinait un mouvement anti-asiatique dans la Colonie du Cap. Ses compatriotes y étaient gravement molestés. Pris de compassion et révolté par l'injustice flagrante des oppresseurs anglais, il se constitua le défenseur des privilèges et droits des Hindous qu'il incita à ne plus travailler d'aucune sorte pour les Sud-Africains.

Vint la guerre des Boërs et Gandhi conseilla aux siens de s'abstenir de toute participation. "Une grève derrière les lignes, en temps de guerre, équivaut, disait-il alors, à un acte de violence". La paix conclue, il prêcha de nouveau la rébellion passive et fut emprisonné, lui, sa femme et ses enfants.

En prison, il continua sa propagande et fit la grève de la faim, comme les patriotes irlandais. On dit que Gandhi fut le premier homme à pratiquer cette méthode de protestation.

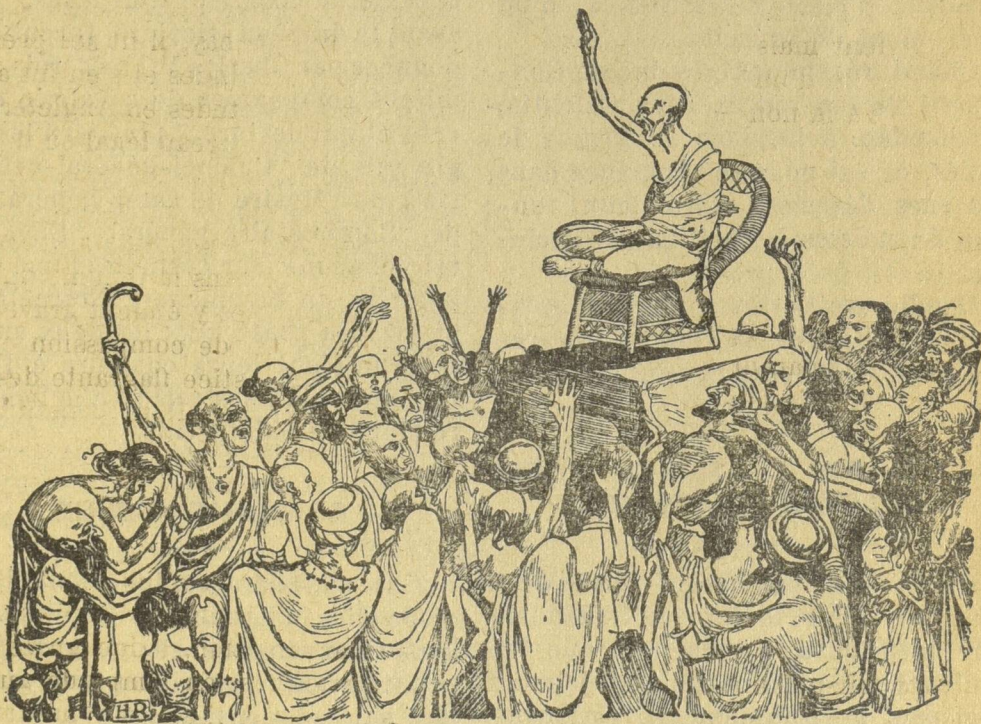
Au sortir de la geôle, il énonça ce principe général: Tant que les Hin-

dous resteront soumis à une race étrangère, chez eux, ils ne pourront faire valoir leurs droits en dehors des Indes.

Il conçut alors l'idée d'une formidable révolte pacifique des Indes contre l'Empire britannique. Toute la passivité et l'endurance de l'Orient sont exprimées dans sa doctrine. Le boycottage, car cette politique d'abstention, de non-coopération est une

briqué par les Anglais ou par eux trafiqué. Péchés encore pour les Hindous de se mettre à l'emploi des patrons anglais, de servir l'Angleterre en quelque sorte, ou même de faire appel aux tribunaux des vainqueurs et d'accepter la protection britannique.

Défense aussi aux Hindous, sous peine de péché, de payer des taxes à la métropole à moins d'y être contraints par la force.



les nombreuses formes du boycottage, n'a rien de nouveau en Orient. C'est une des premières manifestations du quiétisme asiatique aux prises avec l'arrogance et la furie occidentales. Il y a longtemps déjà que cette politique est enseignée comme la meilleure arme contre l'Angleterre.

C'est maintenant un péché pour un Hindou que d'acheter, vendre ou simplement faire usage d'un article fa-

Avec l'acceptation de ces principes érigés en dogmes de foi par les masses, la situation de l'Administration vice-royale à Delhi va bientôt devenir impossible. L'armée anglaise aura tôt fait de se démembler et le britannique laissera les Indes à elles-mêmes.

C'est ainsi, dans l'esprit du prophète, que les Indes se dés-européaniseront (si l'on peut dire) et reviendront

à leur antique culture, la plus somptueuse du monde.

Aujourd'hui, trois millions d'Hindous professent la doctrine de Gandhi, lequel reste convaincu que dans trois ans les anglais eux-mêmes, après avoir dit adieu à ce merveilleux pays, voudront garder des relations amicales avec leurs anciens sujets.

Gandhi occupe tellement aux Indes la position de Tolstoï en Russie qu'il peut, à l'instar du grand philosophe socialiste, remuer les foules d'un froncement de sourcils.

Quand, récemment, le duc de Connaught fit son entrée dans Calcutta, Hindoustan, à la place du Prince de Galles, ce fut pour se promener dans des rues désertes, entre deux rangées de maisons hermétiquement closes.

Gandhi avait attiré toute la population en dehors de la ville où il la retint par ses discours révolutionnaires.

— o —

LA HOLLANDE ET LES TROIS COULEURS FRANÇAISES

Ce n'est pas par hasard que le drapeau français et le drapeau hollandais sont identiques, à cela près que les couleurs du pavillon hollandais sont disposées horizontalement. Ces couleurs furent données aux Etats-Généraux des Pays-Bas par Henri IV quand il eut assuré l'indépendance d'une république qui lui avait prodigué autrefois des secours.

Le vicomte Dampmartin, maréchal de camp sous Louis XVI, est l'auteur d'un livre publié à Leipzig en 1792 et intitulé: "Evénements qui se sont produits sous mes yeux pendant la Révolution". Nous en extrayons ce passage:

"Lorsque les Hollandais, soulevés contre l'Espagne, résolurent de rompre toute relation avec la puissance qui les opprimait, ils regardèrent comme un devoir de laisser Henri IV maître du choix du pavillon qu'ils arboreraient à l'avenir. Cet excellent prince, leur fidèle et sincère support, donna les couleurs françaises qui toujours ont flotté sur les vaisseaux des Etats-Généraux."

Les trois couleurs, que Henri IV considérait comme françaises, bien avant le drapeau tricolore, furent déjà données par Charles VII aux trois premières compagnies de cavalerie qu'il créa et qui devinrent plus tard les régiments de "Colonel-général-cavalerie", de "Mestre de camp général" et de "Commissaire général". Elles eurent chacune leur cornette: l'une était blanche, en hommage à Notre-Dame et avait la préséance; les deux autres empruntaient leurs couleurs à l'oriflamme rouge des rois et à la bannière bleue de Saint Denis.

— o —

ACADEMIE CANINE

Une académie canine vient d'être créée dans la banlieue de Londres. Les gens qui tiennent à ce que leurs "frères inférieurs" reçoivent une éducation soignée peuvent les y mettre en pension. Mais, hélas! ce n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Le programme des études est fort chargé pour les trois mois que durent les cours. Les chiens admis à les suivre sont initiés à mille tours gracieux et à des prouesses remarquables.

A leur sortie, ils reçoivent... des prix? ... Non, un parchemin prouvant que leur science athlétique est indiscutable... Peut-être les braves tous préféreraient-ils un os?...

LES RICHESSES DE L'IRLANDE

Pour ceux qui suivent avec intérêt les phases de la lutte sanglante que livre l'Irlande à la métropole britannique, pour la conquête de son indépendance, nous donnons un aperçu succinct mais complet des conditions économiques de ce pays tourmenté.

La question est de savoir si l'Irlande, en se détachant de l'empire pour former un Etat indépendant, pourrait avec ses seules ressources et les revenus de leur exportation se suffire à elle-même et acquérir en plus de la liberté politique, l'indépendance économique.

Nous laisserons le lecteur trancher cette question après avoir pris connaissance des immenses ressources agricoles, industrielles et commerciales que peut exploiter le peuple irlandais pour se tenir sur le pied des petites nations libres d'Europe.

Avec sa superficie de 32,531 milles, l'Irlande couvre deux fois l'étendue du Danemark et de la Suisse réunis et trois fois celle de la Hollande et de la Belgique. Sa position géographique est plus avantageuse que celle de tous les pays ci-haut nommés.

La population y est de 4.390,219 habitants, soit deux millions de plus que la Norvège, un million de plus que le Danemark et environ 500,000 de plus que la Suisse. En Irlande, tout comme au Canada, la population n'étant pas proportionnée à la superficie, les habitants ont de la place pour se mouvoir.

Au point de vue commercial, d'après les statistiques de l'année 1915

(les seules que nous pouvons donner maintenant, à cause de la perturbation qui paralyse les affaires depuis cinq ans) les exportations se chiffraient à \$862,068,620, c'est beaucoup quand on songe que le commerce commun de la Roumanie, du Portugal, de la Bulgarie, de la Serbie et de la Grèce n'atteint pas les cent millions. Les pays scandinaves, Norvège et Suède, font \$300,000,000 de moins par année que l'Irlande.

Grâce à ses innombrables troupeaux de moutons, l'Irlande a pratiquement la plus florissante industrie de la laine du monde. Dans les bonnes années, on compte dans le pays jusqu'à 3,600,067 troupeaux. La laine irlandaise est hautement appréciée. Ses étoffes, les tissus Blarney, sont fameux. L'industrie du vêtement s'est bien développée dans la période de calme comprise entre l'armistice des Alliés et de l'Allemagne et l'ouverture des hostilités entre Anglais et Irlandais.

Les récoltes sont abondantes. Prenez d'abord la pomme de terre, recherchée dans le monde entier pour sa saveur spéciale et ses rares vertus nutritives. Un sol de 594,467 acres en a produit 3,710,063 tonnes, il y a deux ans. Munster seul en a rapporté 680,298 tonnes. Les raves sont encore plus nombreuses, et on pourrait en dire autant comme abondance des choux.

Les prés ont produit la même année 5,096,772 tonnes de foin. Cinq millions de bêtes à cornes paissent dans les verts pâturages du pays et rappor-

tent annuellement la somme de \$80,-000,000. Les cochons y sont au nombre de 1,200,000. Le lait, le beurre et le fromage comptent parmi les produits les plus riches et les plus demandés.

En général, les produits fabriqués en Irlande sont bien cotés.

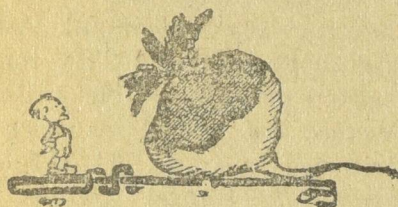


Le sport national.

L'Irlandais est travailleur. Il y a dans le pays 100,000 fermiers ou garçons de ferme et autant d'ouvriers. Chaque année, 13,000 laboureurs traversent le canal pour faire les récoltes en Angleterre.

La mousse irlandaise est réputée, ainsi que la tourbe.

Les pêcheries rapportent 4,392,755 contenus dans 40,000,000 de livres de poissons.



La pomme de terre et la rave d'Irlande sont les plus grosses du monde.

Et que dire des toiles d'Irlande ! Dans l'année de la guerre, l'industrie textile était à son apogée, avec un revenu de \$69,849,030. L'Irlande a fourni de 1924 à 1919 la toile de tous les avions anglais.

Le prunellier irlandais a une réputation unique comme la toile. Plus de 26,000,000 de poules contribuent encore à grossir les économies du pays. Le ministère de l'agriculture exporte pour près de \$20,000,000 d'oeufs par année. Le miel rapporte presque autant.

Le peuple irlandais pratique surtout la chasse et la course de chevaux. Près de 32,000 chevaux étaient affectés aux cirques, vaudevilles et courses avant la guerre. L'entretien de ses écuries demande toute une armée d'employés.

De tous les produits dont nous avons vanté la saveur et l'abondance, le plus populaire est certainement le trèfle, l'emblème national des Irlandais.

— o —

PARFUMS D'INSECTES

Il y a nombre d'insectes qui répandent des odeurs plus ou moins désagréables, mais il ne faut pas oublier aussi qu'il en est qui véritablement parfument l'atmosphère. Quand vous sentez une suave odeur de rose sans que le moindre rosier soit aux environs, il y a beaucoup de chances pour qu'il se trouve dans le voisinage une cicendèle, la "*Cicendela campestris*" des savants; si le parfum qui frappe vos narines est celui du musc, cherchez dans les saules, et vous trouverez sans doute une cérembycide ou "*Aroma muscata*". Nous pourrions citer encore le papillon connu sous le nom de sphinx du volubilis, et qui embaume l'air autour de lui.

LE CENTENAIRE DE BAUDELAIRE

Il y a cent ans, en 1821, naissait en France le plus énigmatique et le plus redoutable des poètes du siècle, Charles Baudelaire.

Son premier et unique recueil de poésies intitulé "Les Fleurs du Mal", accompagné d'une préface de Théophile Gautier, parut en 1857, c'est-à-dire dans les dernières années de sa courte existence. Ce livre, par le choix hardi de ses étranges poésies, par sa forme savante et curieusement cise-



lée, par ses peintures macabres aussi bien que par son élégance et l'élévation des pensées, eut un grand retentissement. Il marque même une date dans l'histoire de la poésie française puisqu'il est encore l'évangile des symbolistes qui se réclament de Baudelaire comme du fondateur de leur école.

Des poursuites judiciaires intentées contre l'auteur accrurent davantage la célébrité de son ouvrage.

Baudelaire restera toujours pour le vulgaire une énigme indéchiffrable. Son caractère est nuageux et ses oeuvres ne l'expliquent qu'incomplètement. C'est un génie qui se tient au-dessus de son siècle. Il contemple de superbes visions, fixe des spectacles invisibles au "vulgum pecus". En lui est magnifié ce que l'homme a de plus noble et de plus grossier.

Dans son coeur et dans son esprit l'Ange lutte contre le Démon.

Il avait les pieds dans la boue et les yeux dans les étoiles, nourrissant son imagination des sujets les plus pervers, les plus morbides, pour les épurer, les diviniser sous le souffle ardent de son génie poétique.

L'homme est toujours disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. Baudelaire est haï de ceux qui ne peuvent comprendre les sensations qu'il a éprouvées jusqu'à la douleur parce qu'il voyait et sentait des choses et des impressions que nous ignorons.

Naturellement, ce livre ne doit pas être lu par tout le monde.

Aussi, les lecteurs de la "Revue" qui seraient curieux de connaître ce magnifique poète peuvent lire seulement ses traductions des oeuvres d'Edgar Poe, résumées sous le titre "Histoires extraordinaires et Nouvelles histoires extraordinaires".

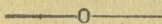
Baudelaire se classe au nombre des poètes pessimistes, aux côtés de Hoffman, Dostoïevsky, de Quincey, Edgar Poe, Maurice Rollinat, etc.

Il eut ses disciples à Montréal et c'est en s'inspirant de ses oeuvres

qu'Emile Nelligan, le plus grand et le plus malheureux de nos poètes, composa ses plus purs chefs-d'oeuvre ; que Marcel Dugas devint le plus étourdissant de nos écrivains.

Charles Baudelaire rapporta de ses nombreux voyages de multiples souvenirs et un goût nettement accusé d'exotisme. Il en rapporta aussi une lassitude douloureuse qui, avec des excès de toutes sortes, le conduisit rapidement au tombeau. Il mourut en 1867, âgé seulement de 46 ans.

Les "Oeuvres complètes" de Baudelaire, recueillies en une édition définitive, se composent de: Fleurs du mal; Petits poèmes en prose; Paradis artificiels; Curiosités esthétiques; l'Art romantique; Aventures d'Arthur Gordon Pym.



LE PLUS VIEUX JOURNAL DE FRANCE

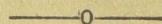
Le premier numéro de la "Gazette de France", le plus vieux journal de France, fut publié il y a 290 ans, le 30 mai 1631, sous la direction littéraire du docteur Théophile Renaudot. Ce doyen des journalistes naquit en France en 1584. Ses études médicales terminées, il ouvrit un cabinet à Paris vers 1612. Richelieu et Pierre d'Hozier, le généalogiste, l'encouragèrent, dit-on, et l'aidèrent pécuniairement à fonder la "Gazette" qui fut hebdomadaire à son origine et consista en deux feuilles, la première portant le titre en gros caractères et la seconde les Nouvelles Ordinaires de Divers endroits.

Le docteur Renaudot relatait dans son journal les nouvelles étrangères en première page et gardait les informations locales pour la deuxième,

quand il en eut une, quelques années plus tard.

Le fondateur-directeur de la "Gazette" obtint alors du Roi le monopole de l'impression et de la vente de tous les journaux de France. A sa mort, le journal passa à ses fils.

Ce titre de "Gazette de France" parut pour la première fois au milieu du dix-huitième siècle. Il n'a pas changé, si ce n'est pendant une courte période de la Révolution de 1848, alors que son nom fut momentanément remplacé par celui de "Le Peuple Français".



A QUI LE NEZ ?



La conformation particulière du nez est un indice du caractère, des habitudes et des goûts ou penchants d'un individu.

Un nez long dénote la volonté et le génie. Exemples: Napoléon, César et Alexandre. Un nez droit est le signe d'un esprit juste, sérieux et énergique; le nez aquilin indique un penchant pour les aventures et un nez étroit avec narines dilatées marque une vive sensualité. Un nez fendu indique la bonté: Saint-Vincent de Paul.

Le nez charnu et courbé est d'un esprit dominateur et cruel. Catherine de Médicis et Elizabeth d'Angleterre en sont des exemples.

Au contraire, le nez étroit et courbé dénote une intelligence brillante mais superficielle; c'est le nez du rêveur, du poète et du critique.

Un nez rentrant est d'un caractère faible, d'un esprit soit grossier ou plaisant et raffiné.

L'égoïste, l'envieux a le nez terne; le nerveux, le passionné, le sanguin a le nez fortement coloré et d'une ligne pure et régulière.

UNE NOUVELLE INFLUENCE DE L'ETHER

L'éther, qui ne servait encore qu'à endormir les patients, devient d'une grande utilité pour les policiers à la suite d'une découverte par un médecin canadien

Un médecin éminent de Toronto vient de découvrir une préparation spéciale d'éther, l'anesthésique connu, qui, administrée dans certaines conditions, délie la langue des plus discrets et des plus prudents et leur fait avouer la vérité et rien que la vérité.

La première expérience fut tentée sur une jeune garde-malade d'une petite ville d'Ontario qui, depuis un mois, excitait la curiosité en même temps que la pitié des citoyens. On la voyait seule se promener dans les rues les plus sombres, les yeux hagards, comme hystérique. La police essaya mais vainement de lui arracher une confession.

L'invention du docteur James Cotton servit alors pour la première fois et de la façon la plus efficace.

La jeune fille fut transportée à l'hôpital. Deux médecins mirent légèrement leur patiente sous l'influence de l'éther. Elle se calma et s'immobilisa sur son petit lit comme une enfant.

Les premières questions qui lui furent posées prouvèrent qu'elle avait encore toute sa connaissance et que son hystérie était momentanément disparue.

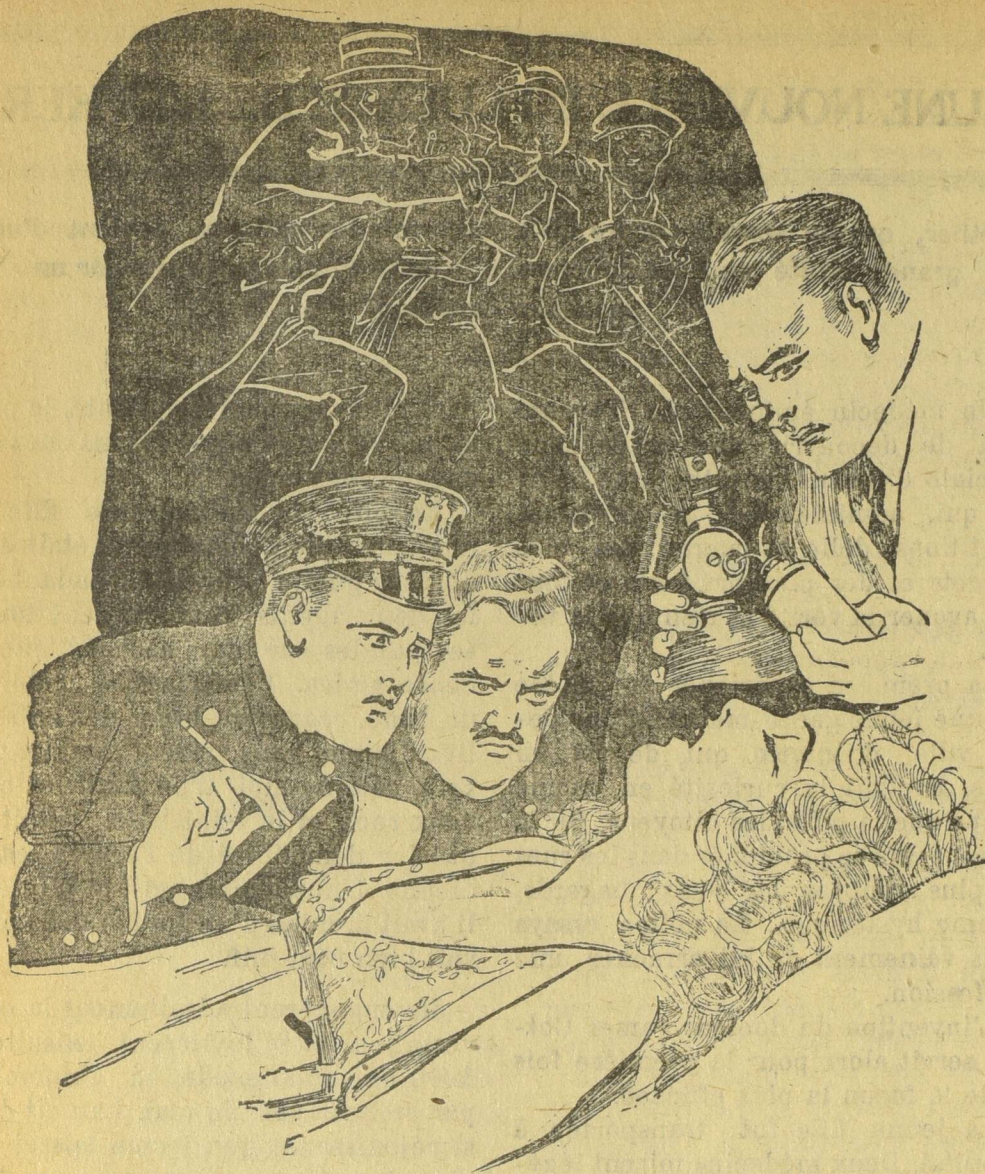
Faisant alors entrer dans la pièce deux agents de police, l'un des médecins leur dit: "Si vous voulez mainte-

nant interroger notre patiente, je pense que vous ne trouverez plus chez elle aucune résistance."

En effet, la malheureuse fille fit une confession parfaite. "C'était dans un parc public", dit-elle, pendant que les deux agents transcrivaient toutes ses paroles sur leur carnet, "que la chose arriva. J'étais assise seule sur un banc, regardant jouer des enfants. Deux jeunes gens vinrent prendre place à côté de moi. L'un avait les cheveux roux et le teint pâle. C'était un officier démobilisé de l'armée canadienne. L'autre était petit et plus âgé. Il avait la mine d'un Indien mais pouvait bien être juif.

Ils engagèrent adroitement la conversation et m'invitèrent ensuite à faire une promenade en automobile par ce beau soir de mai. La nuit était si réjouissante que je me laissai fléchir et que je pris place avec eux dans une voiture qui se tenait tout près de l'endroit où nous étions assis.

Au lieu de prendre la direction de la ville, nous étions emportés vers la campagne. Je protestai, je me débattis. Désespérant de me maîtriser, ils diminuèrent un peu l'allure de l'automobile et me jetèrent sur la route. Mais en tombant, je pus distinguer le numéro du permis que je donnai aux agents de police qui me trouvèrent



étendue là sans connaissance et me transportèrent à l'hôpital.

—“Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt?” lui demanda alors l'un des officiers de justice.

—“Parce que j'étais trop honteuse de m'être ainsi fait jouer par deux propres à rien”, répondit-elle.

—“Pourquoi répondez-vous maintenant sans hésiter à toutes nos questions?”

—“Je ne saurais dire. Je me sens

toute autre”. L'expérience était concluante et la police détenait assez d'indices et de signalements pour mettre le grappin sur les deux agresseurs de la pauvre fille.

Commentant cette expérience essentiellement nouvelle, le docteur James Cotton dit ce qui suit: “Une seule bouffée d'éther a amené le relâchement, c'est-à-dire l'état d'une partie ou de tout le corps qui n'a pas sa tension ordinaire. Quand les muscles

sont ainsi détendus et que les nerfs sont dans une condition correspondante, le sujet éprouve la nécessité de parler. L'éther affecte l'appareil respiratoire. La personne mise sous son influence aspire profondément et respire à fond. L'éther a une réaction physiologique bien marquée. Il affecte aussi l'épine dorsale et le cerveau. Cet anesthésique puissant prive le patient de toute force de résistance.

Quand cette jeune fille fut transportée à l'hôpital, elle était dans un profond état nerveux. Ses dents étaient serrées et tout son corps ruisselait d'une sueur nerveuse. Quand les agents l'interrogèrent d'abord, elle secoua la tête en signe de négation et ne voulut répondre à aucune de leurs questions.

C'est alors qu'on appliqua mon invention. Une bouffée d'éther, moins d'une once, et en cinq secondes, la pauvre fille était prête à tout avouer.

L'éthérisation anéantit la volonté."

Nous avons déjà, dans un numéro précédent, entretenu les lecteurs de la "Revue" du détecteur du mensonge, machine qui oblige les suspects ou les témoins à dire la vérité dans leurs dépositions judiciaires ou extra-judiciaires. L'éthérisation s'en rapproche beaucoup en ce qu'elle permettra dorénavant à la justice humaine de suivre mieux la trame d'un crime et de découvrir plus vite les vrais coupables. Sans doute, tous ces procédés ressemblent d'assez près à la question du moyen âge ou au "third degree" américain, mais il est assez difficile de blâmer les autorités policière d'user d'expédients qui semblent répréhensibles en soi pour déjouer des criminels qu'aucune ruse n'effraie dans l'accomplissement de leurs forfaits.

En principe, il n'est pas mauvais

que la justice soit aussi bien armée que les bandits, sinon, comment la société serait-elle protégée?

—o—

Mme CURIE ET LE RADIUM

La découverte la plus remarquable et la plus utile à l'humanité dans son application à l'industrie et à la médecine a été faite par une Française, Mme Curie, l'inventrice du radium.

En médecine, des milliers et des milliers d'individus ont été sauvés par le radium qui est devenu le remède le plus efficace contre le cancer.

Dans le domaine industriel, il a aussi rendu d'inappréciables services. Les cadrans de navires, de locomotives, d'usines sont éclairés au radium. On s'en sert dans les mines et dans tous les souterrains en exploitation. Sur les navires de guerre, les fouilleuses et projecteurs au radium, ont remplacé les fanaux électriques qui offraient maints inconvénients.

C'est, en effet, grâce au radium, que quantité de sous-marins ont été repérés et coulés en mer.

Et qu'est-ce que le radium? Un élément caractérisé par une émission intense de rayons radio-actifs, découvert en 1899 par le docteur Curie, Bémont et Mme Curie.

Le radium est contenu en petites quantités dans le minerai. Les sels de radium et leurs solutions sont lumineux, dégagent plusieurs rayons comparables les uns aux rayons uraniques, les autres aux rayons X.

La plus célèbre de toutes les femmes savantes a visité dernièrement les Etats-Unis où un comité d'Américaines lui a offert un gramme de radium coûtant \$100,000 pour lui permettre de perfectionner sa découverte.



PAGES CANADIENNES



LA PLUS VIEILLE TERRE DU MONDE

Sait-on bien où se trouve la terre, qui, par son antiquité, intéresse le plus vivement les géologues? Sans doute, pensent ceux qui veulent que notre pays renferme, plus vastes et plus pittoresques, toutes les beautés naturelles des autres continents, cette terre remarquable par son grand âge doit être la chaîne de montagne de l'Asie qui compte les cimes les plus élevées du monde dont l'une, l'Himalaya, est connue de tous, ou encore, le mont Blanc dont le sommet neigeux se perd dans les nuages.

Naturellement, bien rares sont ceux qui croient que les Laurentides, magnifique chaîne de montagnes qui serpente à travers toute la province de Québec, traverse le Canada pour venir aboutir à la source du Mississipi, puissent être formées de la plus vieille terre du monde. Et pourtant cela est.

Bien avant qu'un professeur américain, M. Agassiz, nous en eût parlé dans ses traités de géologie, Elie de Beaumont, le plus éminent géologue de France, avait déjà accordé la priorité d'âge à nos Laurentides, qui demeurent, aux yeux de tous les savants, les plus vieilles montagnes du globe.

Ces Laurentides ne sont pas seulement un sujet d'orgueil national, mais

encore une source de richesses incalculables pour notre pays. Les contrées qu'elles traversent abondent de forêts immenses, de terrains miniers inexploités, de rivières et de lacs dont l'utilisation apporte à notre province des revenus considérables. Nous allons donc étudier, pour les mieux faire connaître, la formation des Laurentides, les diverses propriétés des roches qui les composent, enfin, les richesses que ces montagnes contiennent.

Une première preuve scientifique que les Laurentides sont faites de la plus vieille terre du monde réside dans les préliminaires mêmes de la géologie. En effet, il est reconnu que les différents lits qui composent la terre d'Amérique ont surgi bien avant qu'en Europe de l'eau qui couvrait dans les temps préhistoriques toute la surface du monde actuel, de sorte que, nos couches terrestres, exhaussées avec les siècles au-dessus de la mer universelle, sont incontestablement les plus anciennes.

Si nous remontons maintenant, avec les géologues, dans la plus haute antiquité, nous trouvons qu'au commencement des temps, la terre n'était qu'un brasier de feu liquéfié qui se solidifia par la suite pour former une sorte de croûte que les Laurentides eurent pour fondement. Les premiers hommes vinrent, les hommes grossiers de l'âge de pierre, et creusèrent

dans les flancs de ces montagnes les cavernes qui leur servaient alors d'habitations.

Quels sont maintenant les éléments qui entrent dans la formation des Laurentides et, par extension, de toute la contrée laurentienne? Les diverses couches de ces montagnes contiennent des substances cristallines, des schistes métamorphiques, qui sont, comme le nom l'indique, des roches qui se modifient, du graphite en même quantité que le carbone amorphe que l'on trouve dans les mines de charbon.

On y trouve encore le basalte, qui est la roche volcanique la plus compacte, ce qui nous porte à croire que les Laurentides furent de dangereux terrains éruptifs. Il est aisé de conclure qu'à l'instar du Mont-Royal, auquel on attribue, à cause de sa pierre rouge, une action volcanique à l'état de puissance, les Laurentides aient pu, dans l'antiquité, avoir vomé des laves enflammées.

Cette roche basaltique épouse souvent les formes les plus curieuses, tels la Chaussée du Géant et le Caveau de Fingal, en Irlande. La même roche est souvent si profondément imprégnée de magnétite (oxyde qui possède les propriétés de l'aimant) que sa présence rend impossibles tous les travaux d'arpentage qu'on voudrait entreprendre dans ses environs.

Tous les géologues admettent que les premiers terrains furent formés par les ossatures et les débris de créatures vivantes dont les corps auraient été transformés en métaux par le travail incompréhensible de la Nature. S'il en est ainsi, attendu que les Laurentides contiennent de nombreux éléments d'origine organique, comme, par exemple, la pierre à chaux et le

graphite, elles s'élèveraient donc sur des couches de fossiles superposées.

Que dire des richesses renfermées dans ces montagnes séculaires? La contrée qui les environne dans notre province, la région du Saguenay et le lac Saint-Jean, passe à bon droit pour offrir les paysages les plus riants et les plus variés de tout le Canada. Au cœur du pays laurentien, s'élèvent de partout les fermes les mieux entretenues et les plus abondamment remplies du pays.

Les mines qui y gisent, si elles étaient exploitées plus à fond, deviendraient en peu de temps aussi célèbres que toutes celles qui, dans d'autres provinces, furent un sujet d'envie et d'admiration.

Si les entrailles de cette terre généreuse cachent de pareils trésors, d'un autre côté, elle en étale d'aussi beaux à sa surface, toute recouverte sur des centaines de milles carrés de forêts si denses que le plus habile coureur des bois a peine à les traverser.

Pourquoi donc chercher si loin les merveilles dont le grand Architecte a voulu orner la terre pour charmer et éblouir les yeux de ses créatures? Et les Laurentides, toutes vieilles et toutes intéressantes soient-elles, ne représentent qu'un fragment de cette terre incomparable que nous habitons, chef-d'oeuvre de la Nature.

— o —

AU NORD-OUEST, 1744-1749

Au jugement de La Vérendrye, la découverte des Montagnes Rocheuses était un événement, un triomphe pour ainsi dire, mais les plaintes contre lui ne cessaient point et en'apprenant la nouvelle de la course dans le Dakota ces plaintes allaient devenir des accusations. Il descendit à Québec en

1743 après le retour de ses fils et plaid sa cause sans rien gagner. Les instructions de Versailles lui étaient hostiles. Qu'il ait eu, au Canada, des partisans de son système d'exploration pour le simple avantage des connaissances géographiques, c'est possible, mais il n'en avait certainement pas parmi ses équipiers. Beauharnois et Hocquart étaient hommes à s'intéresser aux découvertes, quelques membres du Conseil Supérieur aussi, peut-être, cependant ils ne pouvaient aider en aucune manière, et, en France, on disait avec raison que la colonie n'avait nul besoin d'agrandir ses territoires, d'autant plus que nos conflits et nos guerres avec les sauvages provenaient toujours des coureurs des bois.

Comme il arrive inmanquablement en pareilles circonstances, les gens au guet d'une occasion de faire fortune s'entendaient pour mettre la main sur ce pays de fourrures devenu accessible. L'état de banqueroute de La Vérendrye offrait une chance qu'ils travaillaient à faire tourner à leur avantage. Nouveaux bailleurs de fonds et nouveaux chefs de postes étaient prêts à se mettre en mouvement. L'entreprise échappait à la société qui l'avait conçue et exécutée depuis dix ans. La Vérendrye donna sa démission, restant en face de ses dettes. Ses fils passèrent à l'emploi des nouveaux maîtres.

Son successeur, M. Charles-Joseph Fleurimont de Noyelles, né en France, officier militaire, homme recommandable, sans expérience de l'Ouest, partit aussitôt pour ces régions et n'y fut pas longtemps avant de s'apercevoir qu'avec du secours le plan très vaste du découvreur pouvait développer un commerce des plus profitables. M. de

Beauharnois, ensuite M. de la Galissonnière qui le remplaça, recommencèrent à solliciter auprès des ministres, mais, à partir de 1744 nous retombions dans la guerre avec les colonies anglaises et cela a duré seize ans, de sorte que l'administration se contentait de voir au plus pressé. N'allons pas dire avec Pierre Margry que Versailles se croyait mieux que le Conseil de Québec renseigné sur les besoins du Canada. La belle affaire de se jeter dans les explorations lointaines lorsque l'ennemi est aux portes de nos demeures!

La France, engagée dans une lutte formidable contre les nations allemandes et l'Angleterre, laissait le Canada se débattre tant bien que mal, néanmoins les marchands ne renonçaient point à la traite de l'Ouest.

Les fils de la Vérendrye se dirigèrent au nord vers le haut du lac Winnipeg où personne autre que les sauvages n'avaient encore pénétré. En 1748, ils reconnaissaient la Saskatchewan dont la vallée peut contenir tout un peuple et nourrir celui de l'une de nos grandes provinces. A son embouchure, ils fondèrent le fort Bourbon, près la rivière la Biche. Ils étaient sous les ordres de M. de Noyelles. La même année ils élevèrent le fort Toskayac près de la fourche des deux branches de la Saskatchewan et en remontant l'un ou l'autre de ces cours d'eau ils espéraient atteindre les Montagnes Rocheuses plus à l'ouest que par le Dakota.

Cette année La Vérendrye reçut le grade de capitaine avec la croix de Saint-Louis et on le pria de reprendre la direction de la traite du Nord-Ouest où de Noyelles se trouvait dépaysé, même après une quarantaine de mois d'expérience. De fait, c'était

une besogne qui n'était possible qu'aux Canadiens, aussi voit-on Le Gardeur, La Corne, Niverville appelés bientôt à s'en aller prendre le commandement des postes et des affaires en général au delà du lac Supérieur, tandis que Le Gardeur et de Bonne établissaient (1754) un fort au saut Sainte-Marie. Tous Canadiens. Le Gardeur était en chef.

En dépit de ses soixante-trois ans, La Vérendrye s'était employé avec ardeur aux préparatifs d'une campagne dans le Nord-Ouest, mais son courage céda devant la maladie. L'automne de 1749, au lieu de se mettre en route selon ses calculs, il mourut à Montréal, échappant, par là même, au régime de pillage et de rapine que le nouvel intendant Bigot allait inaugurer.

C'est donc Le Gardeur de Saint Pierre qui entra comme chef de l'entreprise, remplaçant de Noyelles.

Peter Kalm, savant suédois, ami de la Galissonnière, qui visita notre colonie durant les deux dernières années de La Vérendrye et eut occasion de conférer avec lui sur les contrées qu'il avait découvertes, raconte qu'on y voyait des blocs de pierre superposés les uns sur les autres par la main des hommes, et couverts d'écritures étranges. Un de ces blocs fut envoyé à Paris. Il portait des caractères qu'on supposait tartares, ce qui fortifia la croyance déjà reçue qu'une immigration de la Tartarie aurait eu lieu dans ces régions à une date très éloignée, car les sauvages n'en savaient rien.

Le Père de Smet, missionnaire jésuite, disait en 1845: "Dans une époque qui, selon toute probabilité, n'est pas loin de nous, lorsque l'industrie, les sciences et les arts (le commerce aussi) pénétreront dans les mille et

mille vallées des Montagnes Rocheuses, vallées qui se présentent, si j'ose m'exprimer ainsi, comme autant de veines capables de faire circuler la vie dans un corps bien robuste, bien étendu et bien vaste, ce pays deviendra très important. Le climat y est délicieux. Le froid et la chaleur n'y sont pas excessifs. Les neiges y disparaissent absorbés par l'air à mesure qu'elles tombent. La vallée récompenserait au centuple la main laborieuse qui travaillerait son sol. Des troupeaux innombrables d'animaux trouveraient toute l'année leur nourriture dans les pâturages où les fontaines et les sources entretiennent la fraîcheur et l'abondance. Les coteaux et les pentes des Montagnes Rocheuses sont, en général, garnis de forêts inépuisables qui dominent le pays—l'épinette, le cèdre et le cyprès. La main industrieuse et habile de l'homme civilisé en ferait un petit paradis terrestre. Au pied des montagnes du Portage se trouve un immense plateau très élevé qui offrirait, dans les pays peuplés, un site magnifique pour la construction d'une grande ville. Les montagnes qui l'entourent sont majestueuses et pittoresques. De leurs cimes d'innombrables petits ruisseaux descendent dans la plaine et l'arrosent dans toute son étendue. Les puits et les carrières y sont inépuisables. Des monceaux de charbon de terre, que j'ai vus le long du rivage, indiquent que ce précieux métal ne manque pas. En d'autres endroits, le plomb est si abondant qu'il s'y trouve en morceaux à la surface du sol même et d'une qualité si belle qu'il n'y a pas de doute qu'il ne soit mêlé avec une certaine quantité d'argent."

Quelques années plus tard, Monseigneur Taché écrivait à son tour: "À côté des grandes et sauvages beautés

qu'offre l'aspect des Montagnes-Rocheuses, l'auteur de la création s'est plu à étaler le luxe si attrayant des plaines de la Siskatchewan. (Il écrit Siskatchewan. Les sauvages disent : Risiskatchewan.) Après avoir traversé le désert, après s'être éloigné à une si grande distance des pays civilisés, on s'étonne de trouver à l'extrémité de l'ouest tant de si magnifiques terres. Les terrains houilliers que traversent les différentes branches de la Sismatchean sont une grande source de richesse et favoriseront la colonisation de cette vallée où la nature a multiplié des sites d'une beauté qui défie ce qu'il y a de plus remarquable au monde en ce genre.

"Du fort Garry jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses s'étendent sur un parcours de plus de mille milles des plaines en général assez fertiles. Je ne parle point de la partie située plus au nord et que la Siskatchewan traverse en tous sens par ses nombreux méandres et ses tributaires."

Du fort Garry au lac Supérieur, par la route d'eau dont La Vérendrye a fait usage le pays est loin d'être abrupt et sauvage comme l'a dit sir George Simpson. Mgr Taché observe mieux : "Nous avons passé à travers des forêts d'érable, de chêne, de bouleau, etc., et plus d'un endroit nous rappelait la richesse des scènes pittoresques de l'Angleterre. On ne saurait traverser ces belles vallées sans croire qu'elles sont appelées à devenir le séjour des hommes civilisés où paîtront des troupeaux, où s'élèveront des églises, des écoles, etc."

Nous avons cinquante témoignages semblables. La Vérendrye et ses fils nous ont donné un second Canada.

LES RENARDIERES AU CANADA

L'élevage des animaux à fourrure devient de plus en plus populaire au Canada. Le renard est l'animal le plus propre à la domesticité bien que le mink, espèce de marte, la mouffette. Les ratons se gardent très bien. Les premiers renards furent mis en captivité dans l'Île du Prince-Edouard, il y a environ quarante ans.

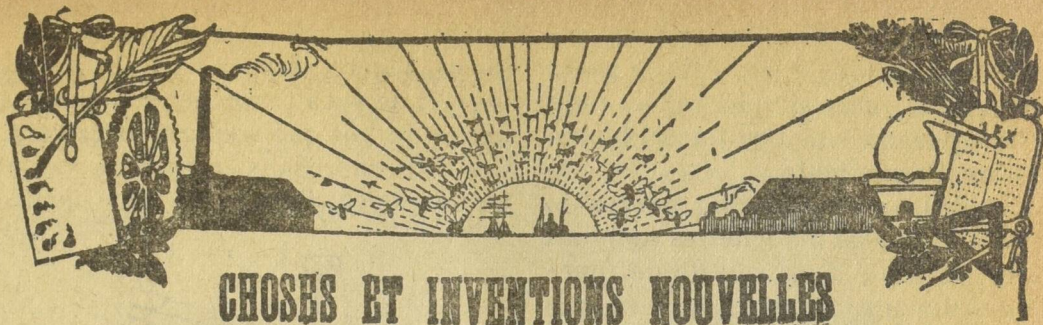
En 1919, le bureau des statistiques du Dominion commença de cataloguer les animaux ainsi élevés sur les fermes. Le nombre en fut alors de 450. Quelques mois plus tard, il s'élevait à 8,396 (nombre représentant le chiffre de \$3,201,388), dont 7,181 renards argentés évalués à \$3,110,915; 852 renards mouchetés, évalués à \$77,058; 275 renards rouges; 1 renard gris; 1 renard bleu; 77 minks et 9 ratons. Sont nés en captivité, au cours de l'année 1919: 5,048 renards, dont 510 tachetés, 174 rouges, et 40 martes.

Le nombre de peaux vendus fut de 2,134 pour la somme de \$501,973, ce qui implique une valeur moyenne de \$235 par fourrure de renard argenté.

Près de 4,849 renards noirs-argentés sont élevés aux Etats-Unis.

LA VALSE ET SES ORIGINES

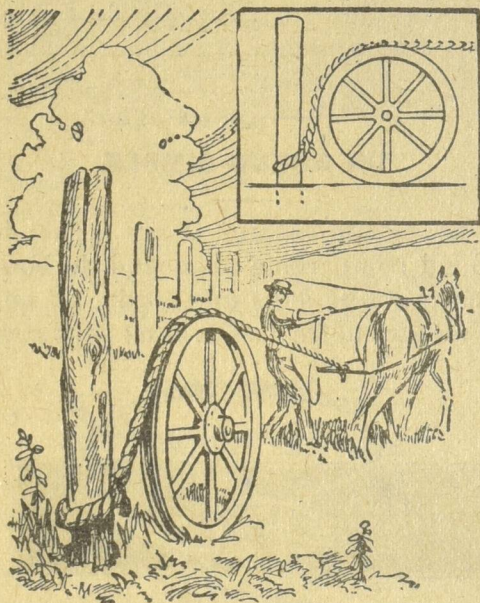
On a longtemps cru que la valse était d'origine allemande. Le poète Mistral a fait justice de cette légende. D'après lui la Volte est une ancienne danse provençale qui passa en France sous les Valois, et nous revint d'Allemagne sous le nom de valse.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN EXTRACTEUR DE POTEAUX

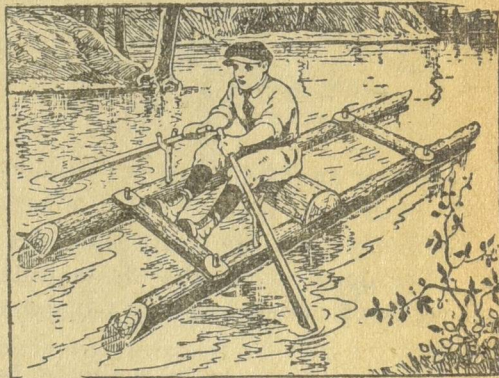
Nous enseignons à nos lecteurs dans l'illustration ci-contre la méthode la plus facile de déraciner des poteaux. Une roue ordinaire, extraite d'un instrument aratoire quelconque, sert de balancine à la corde. Pour les petits



poteaux, la corde peut être tirée par une personne; mais pour les plus gros, un cheval ou un tracteur doivent faire le travail. La roue donne à la corde son mouvement de bas en haut.

UN RADEAU PRIMITIF

Un simple radeau, susceptible de remplacer avantageusement une chaudière pour l'exercice et la promenade, peut être obtenu au moyen de deux ou trois troncs d'arbre disposés dans la manière indiquée sur notre vignette. Deux billes de bois non équarri, d'en-



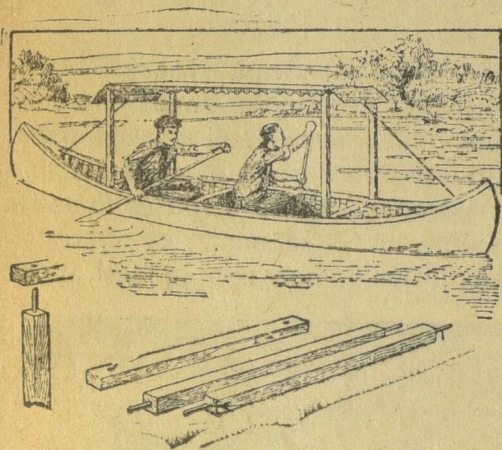
viron 12 pieds de longueur, servent aux côtés et sont reliées par trois morceaux de bois taillés dans une troisième bille et traversés par des clous de métal ou des chevilles. Un rondin sert de siège et deux branches découpées en fourchettes tiennent lieu de tolets.

UNE MARQUISE POUR CANOT

Les canoteurs connaissent le peu de défense que leurs embarcations of-

frent au soleil. Tous ses rayons ardents leur brûlent et cuivrent la peau. Cependant, une simple petite toile bien disposée les mettrait aussi bien à l'ombre qu'une tente.

Cet abri consiste en cinq morceaux, la toile et quatre planchettes mobiles. Naturellement, il est inutile de fournir des dimensions au lecteur, sa longueur et sa largeur devant concorder avec celles du canot.



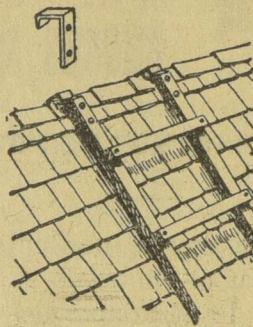
Ne percer aucun trou dans l'embarcation pour fixer les supports; se servir préférablement de douilles expresses. Les deux extrémités de la toile sont reliées à celles du canot par deux cordes.

Il ne serait pas prudent d'user de ce stratagème sur une rivière où s'élèvent des vents soudains.

UNE ECHELLE MOBILE

Il arrive à tout le monde d'avoir à grimper en vitesse sur son toit, soit pour ramoner sa cheminée, obturer une ouverture ou encore éteindre un feu. C'est simple d'atteindre les bords mais plus difficile d'aller plus loin.

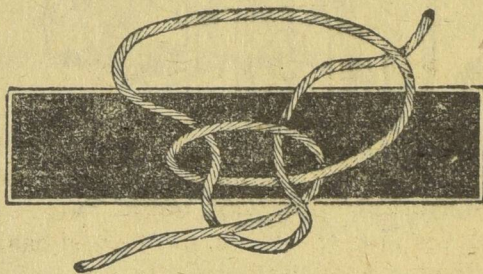
Voici une échelle des moins compliquées, légère et portative. Elle vous permet de vous promener sur quelque partie du toit que vous voudriez voir. Les deux morceaux parallèles n'ont qu'un pouce d'épaisseur sur quatre



pouces de largeur. Des barres perpendiculaires sont disposées sur les deux tringles, tous les 18 pouces. Son extrémité est pourvue d'un fort crochet qui s'assujettit sur le faite du toit et peut être promené d'un bout à l'autre.

UN NOEUD SIMPLE

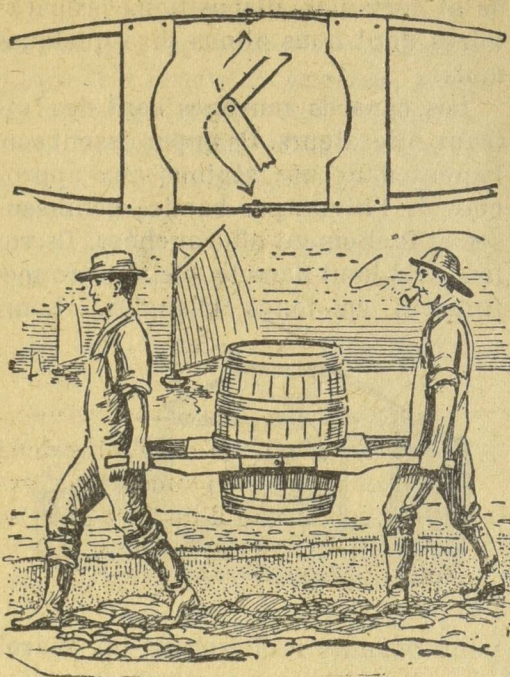
En cas de besoin, il n'y a pas de noeud comparable au noeud de bouline pratiqué dans une corde, tel que le montre notre dessin. Il ne peut glis-



ser ni se dénouer, quelque soit la tension; de fait, la corde n'est pas plus forte pour cela. Quand rien ne tire la corde, le noeud peut être défait aussi facilement qu'un noeud marin.

LE BARIL PORTATIF

Un baril plein n'est pas chose facile à transporter si l'on veut s'y prendre autrement que l'indique notre vignette. Deux couples de poignées sont réu-



nis par des tiges de fer et deux planchettes sont clouées sur ce travail. Le baril est passé au milieu et retenu par ses cerceaux. On le soulève ensuite comme on ferait d'un blessé dans un brancard.

— 0 —

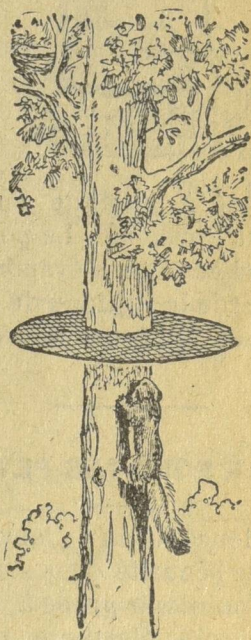
PROTEGEONS LES NIDS !

Comme on sait, l'écureuil rouge est l'ennemi voué des oiseaux au nid. Ce malicieux coquin, non seulement réduit les nids en pièces, mais aussi casse les oeufs et tue les petits.

Il faut protéger les oiseaux qui détruisent les insectes, surtout quand ils nourrissent leur couvée. On a donc

tout intérêt à empêcher les écureuils de leur nuire.

Notre illustration indique un moyen facile d'empêcher ces rongeurs d'atteindre les branches où se nichent les oiseaux. C'est un cercle grillagé d'un périmètre d'un pied, servant de collier au tronc de l'arbre, à une hauteur de 6 pieds.



Il est inutile d'orner les arbres de ces grilles s'ils sont rapprochés les uns des autres, parce qu'alors l'alerte écureuil sautera de l'un à l'autre et parviendra au sommet.

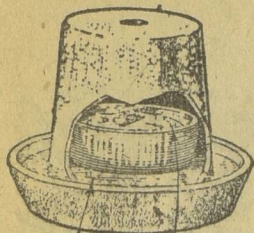
C'est le seul expédient capable de maîtriser l'ardeur de ces écureuils voraces qui dépeuplent les arbres.

— 0 —

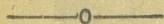
UNE GLACIERE MINUSCULE

Un pot à fleur ordinaire, en argile grossière, pour servir à garder frais dans les temps chauds le beurre et les autres articles alimentaires du genre.

Le plat contenant la nourriture à conserver est placé dans un récipient plus grand, comme on peut voir dans la vignette ci-jointe, et le pot à fleur est renversé au-dessus. L'eau est répandue dans le plus grand des plats et

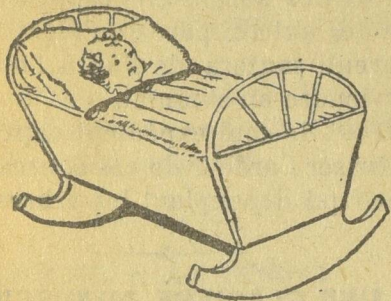


le tout placé à quelque endroit où l'air circule librement. Le pot en glaise absorbe l'eau qui, s'évaporant rapidement, garde le contenu du plat doux et frais pour plusieurs heures.



SELLE POUR LES PETITS

La meilleure façon de laisser un bébé en toute sécurité dans son berceau est de l'y maintenir grâce à une espèce de courroie élastique passée au bout de la couverture plissée qui l'en-

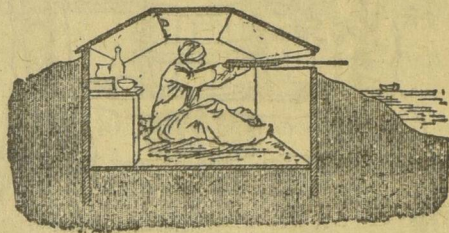


veloppe. La couverture ne doit pas être trop serrée sur l'enfant et il faut que l'élastique lui permette quand même de se mouvoir, de tourner sur le ventre, de lever les bras et les jambes.

LA CHASSE A L'AFFUT

A en croire ceux qui la pratiquent, aucune chasse n'est plus captivante que la chasse aux canards sauvages. Mais elle nécessite une longue patience et certaines dispositions préparatoires dont nous allons dire quelques mots.

Les canards sauvages sont des oiseaux migrateurs. Ils apparaissent seulement dans nos régions aux approches de l'hiver, par bandes nombreuses et facilement effarouchées. Ils volent très haut dans le ciel, en troupes formées en longs triangles. Leurs



yeux défiants recherchent un endroit où le "vol" puisse se poser sans danger. Si un chasseur était aperçu, la troupe, au lieu de s'abattre sur le sol, irait chercher un refuge quelques lieues plus loin.

Il faut donc mettre les oiseaux sauvages en confiance. Pour cela, l'homme a eu recours à un stratagème assez cruel. Il attache çà et là, par a patte, des "appelants", qui sont des canards domestiques issus de canards sauvages. Les appelants poussent des coins-coins interminables que les oiseaux migrateurs entendent. Ils approchent, croyant apercevoir des camarades, et ils sont reçus par une bordée de coups de fusil.

Voilà le drame en peu de mots. Pourtant, son principal acteur, le chasseur, a passé inaperçu. C'est qu'il

s'est soigneusement dissimulé, pendant des heures, dans une hutte pratiquée au ras du sol, invisible aux malheureux oiseaux.

Construits au bord de la mer dans les endroits marécageux où abondent les joncs, les affûts reçoivent le nom de "mollières" dans certaines régions. Notre dessin en coupe vous donne une idée fort exacte de ce poste, analogue au block-house d'un cuirassé, et d'où les chevrotines en mitraille font voler la plume des macreuses et des sauvagines.

Il est des affûts fort bien aménagés et qui comportent jusqu'à deux et trois pièces souterraines, avec couchettes, salle à manger et salle de tir. Mais c'est là une exception luxueuse. La plupart des mollières sont généralement constitués par un cuvelage en bois qui présente assez la forme d'un sabot d'écurie dans lequel deux personnes pourraient s'asseoir, les jambes allongées sous la voûte du sabot. Au-dessus de la tête des chasseurs, un couvercle est rabattu, qui vient affleurer au coup-de-pied du sabot en laissant seulement un étroit espace vide horizontal par où l'on surveille l'arrivée des canards et par où l'on tire.

Nous avons décrit là une sorte d'affût. Mais il en est d'autres, particulières à chaque contrée. Le principe essentiel est que l'habitation dépasse seulement de très peu le niveau du sol pour ne pas donner l'éveil aux volatiles. Souvent recouverts de terre et de joncs, les affûts sont si bien dissimulés que l'on passe à côté sans les découvrir si l'on n'est pas prévenu.

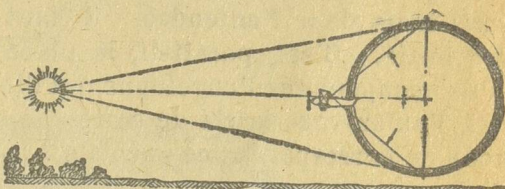
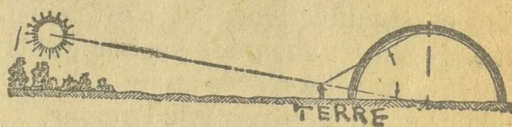
Les chasseurs emploient des fusils spéciaux à très long canon pour augmenter leur portée et appelés canardières. Leur poids est considérable, ce qui est sans inconvénient, puisque

l'on n'est pas appelé à courir la campagne avec ces armes.

Ainsi équipé, le chasseur surveille à la lueur les derniers rayons du clair de lune l'arrivée des oiseaux et il commence le tir. On va seulement ramasser le gibier lorsque la mer descend.

LE DOUBLE ARC-EN-CIEL

Pour l'aviateur, l'arc-en-ciel, au lieu d'être un demi-cercle est un cercle complet, une circonférence de 180°. En effet, lorsqu'il monte à une altitude suffisante, il voit plus que nous et mieux le magnifique arc-en-



ciel que l'horizon nous dissimule et à un certain point si le soleil est bas il s'aperçoit que l'arc coloré se dédouble pour former un cercle. Ce phénomène surprenant quoique manifeste a été souvent observé en ballon des pics montagneux mais rarement près du niveau de la mer.

QUATRE GRANDS BALS DE CHARITÉ

La ville de Paris a donné les 6, 13, 20 et 27 mai, quatre grands bals au profit de la ville martyre de Reims sous la présidence du président de la République Française.



AMUSEMENTS ET JEUX DIVERS DE SOCIÉTÉ



Langage des timbres-poste

Les timbres-poste ne sont pas seulement employés aujourd'hui à l'affranchissement des lettres ; d'ingénieux esprits leur ont prêté de mystérieuses significations, et c'est ainsi que, de simple monnaie postale qu'ils étaient, les voilà élevés au rang d'emblèmes et de messagers de l'amour.

Ce qu'ils disent est, ma foi, étonnant ; mais pour l'entendre, il faut être initié. C'est, paraît-il, la place qu'ils occupent sur l'enveloppe qui dit tout. Voulez-vous la clé de cette méthode de correspondance spéciale ? la voici :

"Bonjour, ma chérie (ou mon chéri)." — Ce timbre-poste est placé, la tête en bas à l'angle gauche supérieur de l'enveloppe.

"Je vous admire." — Timbre à l'angle gauche supérieur, tête en haut.

"Je vous aime." — En ligne avec le nom et à droite, placé horizontalement.

"M'aimez-vous ?" — A l'angle supérieur de droite, plus horizontalement.

"Acceptez mon amour." — En ligne avec le nom et à droite, tête en haut.

"Votre amour me ravit." — A l'angle inférieur de droite, tête en haut.

"Je brûle de vous voir." — En ligne avec le nom, mais à gauche et placé horizontalement.

"La fidélité aura sa récompense." — A l'angle inférieur de gauche, tête en haut.

"Vous triomphez de toutes les épreuves." — A l'angle inférieur de gauche, tête en bas.

"Mon coeur est à un autre." — A l'angle supérieur de droite, tête en haut.

"Je vous serais un frère ou une soeur (selon le cas)." — A l'angle inférieur de droite, tête en bas.

"Ne m'abandonnez pas dans ma douleur." — A l'angle inférieur de gauche, collé horizontalement.

"Ecrivez immédiatement." — A l'angle supérieur de droite, penché et tête en bas.

"Ne m'écrivez plus." — A l'angle supérieur de droite, tête en bas.

"Je ne suis pas libre." — En ligne avec le nom et à droite, tête en bas.

"Mon amour est jaloux." — En ligne avec le nom et à gauche, tête en haut.

"Tout est rompu." — En ligne avec le nom et à gauche tête en bas.

"Voudriez-vous m'épouser ?" — Angle inférieur de droite, collé horizontalement.

"Ne songez pas à m'épouser." — Angle inférieur de gauche, tête en haut.

Langage du front

Un front très fuyant, bas, plat, est généralement un signe de peu d'intelligence. S'il n'est que légèrement fuyant, il indique de l'imagination, de la susceptibilité, de l'esprit.

Les personnes lentes, à l'imagination lourde, ont le front très saillant.

Les fronts perpendiculaires, hauts et bien arrondis aux tempes accompagnent généralement une intelligence solide, des pouvoirs de concentration et l'amour de l'étude.

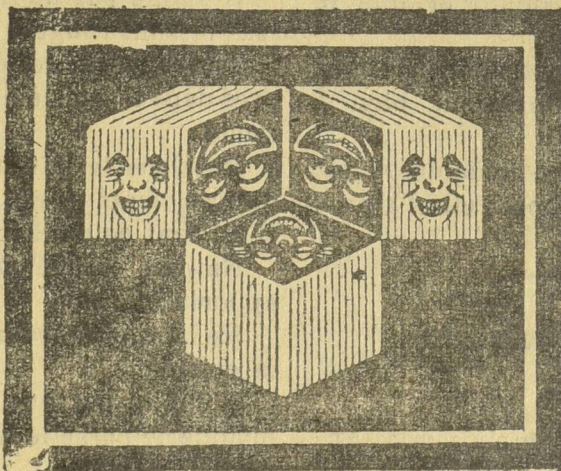
Un front bas, voûté, plein aux tempes, est un indice de douceur et de sensibilité, et s'il est plus plein au-dessus des yeux, il appartient à une nature impressionnable et idéalistique.

Les fronts hauts, étroits, presque sans rides, sur lesquels la peau est bien tendue, démontrent une faiblesse de volonté et un manque d'imagination.

Les fronts qui ne sont pas absolument saillants mais ont des bosses protubérantes annoncent une vigueur d'esprit, de l'activité et de la persévérance.

Les personnes possédant une nature poétique ardente et sensitive, ont souvent une veine bleue en forme d'Y dans un front ouvert, uni et bas.

Des rides perpendiculaires entre les sourcils de même longueur, révèlent un caractère coléreux; mais si les rides ne sont pas de même longueur, elles indiquent une pensée profonde et une concentration d'esprit.



UNE ILLUSION

Regardez fixement le cube noir pendant quelques minutes et vous le verrez se changer en blanc et les autres cubes se transformer du blanc en noir.

QU'EST-CE QUE LA VIE ?

La Vie (d'après les savants) est le produit de certaines réactions chimiques.

La Vie (d'après les enfants) est un composé de baisers et d'huile de foie de morue.

La Vie (d'après un fossoyeur) est un obstacle à l'expansion des affaires.

La Vie (d'après un mystique) est quelque chose à qui la mort n'a pas touché.

La Vie (d'après un viveur) est une horreur prolongée de plaisirs.

La Vie (d'après un fataliste) est quelque chose qu'on ne peut garder et qu'on ne peut quitter.

La Vie (d'après un agent d'assurance) est le temps durant lequel vous placez votre nom sur une police d'assurance.

La Vie (d'après les mères) est quelque chose qu'elle a donné et que le monde prendra.

La Vie (d'après les vieillards) est une erreur qu'ils aimeraient bien à refaire.

La Vie (d'après un rédacteur) est une belle et noble chose; elle l'a produit.

QUELQUES COMBLES

Le comble de la complaisance: Apporter une pantoufle à une dent qui se déchausse.

Le comble de l'avarice : Regarder par-dessus ses lunettes pour ne pas les user.

Le comble de l'art chirurgical: Ouvrir un crayon pour voir s'il a bonne mine.

Le comble de la peur pour un horloger: Reculer devant une pendule qui avance.

Le comble de l'art d'un jardinier: Planter des tessons de bouteilles et les faire repousser du goulot.

Le comble de l'habileté pour un coiffeur: Marchant en rasant les murs.

Le comble de la guigne pour un poilu: Etre gelé sur la ligne de feu.

Le comble de la patience pour un poilu: Se tenir à plat ventre sur le front.

Le comble d'un correcteur: Corriger les mauvais caractères.

LES INSTRUCTIONS DU DEPART

N'oublie pas d'arroser les plantes.

J'ai laissé cinq colis que tu auras bien soin de m'expédier par la poste.

N'oublie pas de nourrir le serin et les poissons rouges.

Tu trouveras des draps de toile propres dans le troisième tiroir de la commode.

Préviens le laitier de ne te laisser qu'une chopine au lieu d'une pinte. C'est tout ce dont tu as besoin.

Ne pars pas, le matin, avant qu'on apporte la glace.

Ne laisse pas traîner de saletés dans la cuisine.

N'oublie pas que le garçon de la buanderie passe le lundi et le vendredi.

Ne jette pas tes allumettes par terre.

Laisse bien une clef à tante Marie qu'elle vienne tous les matins faire ton lit.

Je t'ai laissé une douzaine d'oeufs; mange-les avant qu'ils soient gâtés.

Garde la boîte à pain hermétiquement fermée de façon à ce qu'il ne durcisse pas.

La glace va fondre deux fois plus vite si tu ne rabaisses pas bien le couvercle de la glacière.

Pense à payer le loyer. Je ne tiens pas à ce que mon linge et les meubles soient saisis.

Aère la maison tous les jours, mais ne laisse pas les fenêtres ouvertes quand tu quitteras la maison.

N'oublie pas que nous devons un petit compte au boucher.

Tu trouveras des serviettes dans la chambre de bain.

N'oublie pas aussi le gaz et l'électricité; le compte est dû le cinq du mois prochain.

N'oublie pas—oui, c'est ça, n'oublie rien, c'est tout ce que j'ai à te dire!

Et Madame part pour la campagne.

—o—

QUELQUES QUESTIONS D'ETI- QUETTE

Avec les dames

(Spécial à la "Revue Populaire")

Si vous voyez une dame qui vient vers vous avec un bébé dans les bras, ne vous sauvez pas. Il se peut que la dame ne vous demande pas de prendre soin de son enfant, ni de l'adopter.

Si une dame admire votre épinglette de cravate, ne l'enlevez pas pour la

mettre dans votre poche; il se peut que la dame ne dise pas cela dans l'intention de l'avoir.

Si vous entrez en collision avec une dame portant des paquets dans ses bras, n'envoyez pas des coups de pieds dans les paquets ni à la dame.

Si vous invitez une actrice à manger au restaurant avec vous et qu'elle vous dit qu'elle ne prendra qu'un léger repas; ne vous piquez pas avec la fourchette pour savoir si vous rêvez?

Si une dame vous entre son épinglette à chapeau dans les reins à la sortie d'un théâtre, ne l'insultez pas devant la foule, donnez-lui rendez-vous dans la rue, et là, donnez-lui son "biscuit".

Si, dans un tramway, une dame se trouve debout devant vous, attendez toujours d'être rendu à destination pour lui offrir votre siège.

Si vous rencontrez un ami avec une dame que vous ne connaissez pas, ne faites pas un clin d'oeil à votre ami.

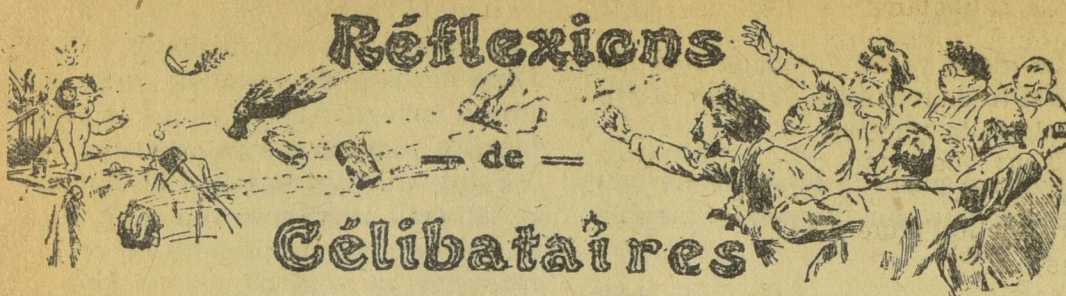
Si un ami vous invite à aller au théâtre voir une comédie, ne déclinez pas son offre en lui disant qu'il y a un drame qui vous attend à la maison.

Si une dame, dans un salon, vous offre un verre de quelque chose, ne lui sautez pas au cou, de crainte qu'elle se sauve sans vous apporter votre verre.

Si dans un buffet de gare vous ne pouvez boire votre café ne le jetez pas dans la poche d'habit de votre voisin.

Si dans un tramway, une dame persiste à vous entraver son parapluie dans les yeux, mettez-vous de profil, ça fait moins mal dans l'oreille.

Si une dame vous demande si vous avez visité l'Espagne et que vous répondiez oui, ne partez pas une discussion sur les oignons espagnols et les vaches du même nom.



HOMMES

Un américain du New Jersey a laissé cinq millions pour les célibataires honnêtes. Personne ne s'est encore présenté.

* * *

Le seul moment où une femme n'exagère pas, c'est lorsqu'elle nous dit son âge.

* * *

Un mari n'a-t-il pas raison de compter quelques petits mensonges à sa femme dans le but de la rendre heureuse.

* * *

L'homme qui tombe en amour avec une jeune fille simplement parce qu'elle est jolie est idiot de l'épouser s'il ne connaît pas son caractère.

* * *

L'amour rend l'homme menteur, car aucun homme ne peut aimer une femme et être sincère.

* * *

La romance est une bougie que le vent de la réalité éteint bien vite.

* * *

Une frisette sur la nuque d'une jolie fille en vaut deux sur la table de toilette.

FEMMES

On ne devrait employer que des jolies veuves dans le bureau de perception de la taxe des célibataires.

* * *

La femme qui s'adresse à l'esprit chevaleresque d'un célibataire est souvent la seule femme qui ne le mérite pas.

* * *

La vérité vit au fond du puits et tous les amoureux savent bien que c'est sa vraie place.

* * *

La femme forte est celle qui ne crie pas lorsqu'un homme lui brise le cœur.

* * *

La femme est aussi jeune qu'elle paraît mais pas aussi jeune qu'elle veut paraître.

* * *

Un baiser langoureux en attire un autre.

* * *

La femme change plus souvent d'idées que de chapeaux.

* * *

Tous les hommes sont des menteurs, surtout les maris.

HOMMES

Le célibataire propose mais pas toujours le mariage.

* * *

Tout homme s'imagine qu'une femme fait preuve de mauvais goût lorsqu'elle l'aime une minute de plus que lui.

* * *

Le gouvernement prend tant pour cent du revenu d'un homme et sa femme prend le restant.

* * *

Le baiser est le tonique du coeur mais comme tous les toniques on ne doit pas en abuser.

* * *

Un jeune homme qui se marie est un monsieur qui dépense beaucoup d'argent pour s'acheter un habit de noces que personne ne verra.

* * *

Il existe deux catégories d'hommes, ceux qui conduisent et ceux qui sont conduits; ces derniers sont des hommes mariés.

* * *

La fièvre typhoïde et l'amour sont deux grandes maladies, on en meurt ou on en reste fou.

* * *

Dans un grand bal, c'est l'amour qui jazz.

FEMMES

Il est difficile à un couple marié de vivre heureux s'il vit avec les beaux parents.

* * *

La jeune fille d'aujourd'hui doit montrer ses cheveux et ses bas, si elle ne veut pas être prise pour sa maman.

* * *

L'homme a été créé avant la femme; il a servi d'expérience.

* * *

Toute jeune fille de dix-huit ans serait heureuse si elle pouvait paraître en avoir dix-sept.

* * *

Il y a un trou dangereux au-dessus du menton de plusieurs femmes.

* * *

La jalousie est l'admission de notre infériorité.

* * *

Un sourire met un peu d'huile dans les rouages de l'amour.

* * *

Le mariage ressemble à une forteresse assiégée; ceux qui sont dehors veulent y entrer et ceux qui sont dedans veulent en sortir.

* * *

Un secret est une chose qu'une femme ne connaît pas, car dès qu'elle le connaît il cesse d'être un secret.

* * *

Eve était une femme parfaite, elle faisait son lavage elle-même, et elle était très patriote, elle n'envoyait jamais blanchir son linge chez les Chinois.

COMMENT LIRE AU LIT

Il n'y a qu'une bonne manière de lire au lit, sur une dizaine que la plupart des gens emploient. En règle générale, vous ne devez jamais vous tenir de façon à ce que vous ayez à lever les yeux pour lire. Il faut que le livre ou le journal soit appuyé sur le



ventre et que les yeux et la tête se penchent au-dessus.

Nos deux vignettes illustrent bien ces petits conseils.

En d'autres mots, lisez assis et non pas couché. Faites-vous glisser dans le dos deux oreillers et même davantage, puis là, confortablement assis, lisez comme si vous vous trouviez à votre table de travail.



Si vous faites autrement, lisant couché, le livre au bout des bras, vous aurez vite fait de vous en repentir.

Mais le mieux de tout cela est de faire ses lectures et ses études dans

son boudoir, son bureau ou son cabinet de travail, à l'heure convenable.

La lecture au lit n'est pas à conseiller.

— 0 —

UN CIRQUE IMMENSE

Le "Circus Maximus" de Rome avait de gigantesques proportions et les sports auxquels on s'y adonnait nécessitaient un espace aussi étendu.

Titus exhiba 5,000 bêtes dans une journée. Adrien en fit tuer un millier un jour anniversaire de sa naissance. Commode en mit quelque dizaine de mille à mort de sa propre main. L'empereur Gordien, non content d'y montrer cent lions et mille ours dans une journée, y fit planter un bois temporaire où furent lâchés deux cents cerfs, trente chevaux sauvages, cent moutons sauvages, cent taureaux, trois cents autruches, cent cinquante sangliers, deux cents ibis, deux cents daims et d'autres animaux. Il permit ensuite à la populace d'entrer dans le bois et d'y chasser. Protus l'imita, mais fit mettre 1000 bêtes là où son prédécesseur n'en avait mis que cent.

Pline raconte que Claude y fit immoler un immense boa constrictor et que, dans les entrailles du monstre, on trouva le cadavre d'un enfant. Tous ces animaux combattaient ensemble ou contre des hommes. Un empereur, Gordien, fit se battre, dans une seule journée, plus de 1,000 gladiateurs. Néron obligea cinquante chevaliers à se frapper jusqu'à la mort.

Héliogabale fit un jour remplir le cirque de vin et ordonna qu'un combat naval fut représenté sur cette mer aux flots empourprés.

LES DANGERS DES GRANDES VILLES

Le moyen le plus propre à sauver les jeunes filles qui risquent à la légère de compromettre leur honneur serait de constituer dans les centres importants une police faite par les femmes—pour les femmes seulement

Nous avons suffisamment détaillé, dans les précédents numéros de la "Revue", les mille dangers qui menacent la vertu des jeunes filles partout où les conduisent leur travail, leurs plaisirs ou le hasard.

Sans doute, s'il s'agissait d'une maladie bien précise, ceux qui gouvernent la société trouveraient pour l'enrayer un spécifique efficace; il s'agit ici d'un mal beaucoup plus dangereux qu'aucune affection physique, sans remèdes immédiats.

Les jeunes filles seront sages et bonnes si les parents leur procurent une éducation exemplaire; si elles sont élevées dans une atmosphère saine; si elles savent elles-mêmes écouter et suivre les conseils salutaires qui leur viennent de partout.

Nous savons un remède qui serait excellent s'il pouvait être appliqué à Montréal: l'organisation d'une police des mœurs faites par des femmes et pour les femmes.

Ce n'est pas tout de dénoncer le vice et ceux qui le propagent, de geindre sur le sort des pauvres filles perdues, de vouer à l'enfer les jeunes gens sans honneur et les hommes malhonnêtes qui n'ont pour la femme aucun respect et aucune pitié; mieux vaut indiquer un remède spécifique

assez énergique pour guérir la plaie de la concupiscence qui ronge la société.

Les fameuses "escouades des mœurs" ne s'occupent que de faire une promenade hebdomadaire ou mensuelle chez quelques clientes qu'un recorder blasé condamne automatiquement douze fois par année à une amende de quelques dollars qui garnissent le trésor de la cité avec la taxe des célibataires. Ces policiers ne font aucun travail vraiment méritoire.

Ce qu'il faudrait surtout, ce serait une centaine de femmes dressées au métier, revêtues ou non d'un uniforme spécial, comme il s'en trouve aux Etats-Unis et dans toutes les villes européennes, dont les attributions seraient les suivantes:

Patrouiller les rues et toutes les places publiques où les jeunes personnes ont l'habitude de se promener et de flâner, avec des factions aux arrêts de tramway dans le but d'appréhender et de soumettre à un interrogatoire les filles et les femmes soupçonnées de s'échapper; faire la surveillance dans les jardins de danse, les cinémas et autres lieux d'amusements commercialisés; venir en aide aux agents de police dans leurs recherches de maisons closes et des malheureuses

qui les habitent; escorter les jeunes filles chez elles; étudier toutes les causes féminines confiées à la police; pourvoir à l'examen physique et mental de ces personnes de façon à ce que la cour saisie de ces causes ait sur elles tous les éclaircissements désirables; secourir les abandonnées, leur assurer des positions, leur choisir de bonnes camarades, leur donner le goût des amusements sains, leur indiquer le chemin de l'église, enfin collaborer avec les pères et les mères de famille dans toutes les circonstances difficiles où ils se trouvent vis-à-vis de leurs enfants.

Ces femmes, dites matrones, auraient aussi à la charge de localiser les filles disparues et de les ramener dans leur foyer; d'adoucir le sort des filles perdues, de leur procurer les soins nécessités par leur état et de voir surtout à ce qu'elles aient toujours les secours de la religion.

Sans doute, ce n'est là qu'une suggestion oiseuse; car dans Montréal où le nombre d'agents de police devrait être raisonnablement doublé, on ne remplacera pas les "constables". qui manquent par des femmes. Ensuite, au cas même où nos édiles, après avoir comblé les nombreux vides de la force constabulaire, décideraient de confier à des femmes expérimentées la police des mœurs, ils ne les trouveraient pas aisément. Les salaires sont si peu élevées, les chances de promotion si petites que peu de femmes suivront cette ingrate vocation.

* * *

Deux ou trois matrones devraient être attachées à toutes les salles de danses publiques de Montréal, qui veilleraient à l'ordre et aux bonnes mœurs, feraient cesser les danses trop

ingambes, renverraient les jeunes personnes trop légèrement vêtues ou âgées de moins de seize ans.

La danse est un agréable amusement en tant qu'elle ne sert pas de prétexte à de graves abus. Cette imitation de musique orientale et cet abominable jazz exercent une influence bizarre sur les jeunes filles. C'est un poison qui les ronge lentement. Dans une salle de danse, la surveillance doit être étroite et sévère parce que tout, les conversations, l'atmosphère, la musique prédisposent ceux qui la fréquentent au laisser-aller.

Là comme dans tous les endroits propices à la flânerie pernicieuse, on trouve de petites filles qui, pour tromper leurs parents, quittent la maison de bonne heure sous prétexte de se rendre au travail, emportent même leur dinette, et passent la journée en compagnie de garçons. Des mères nous ont déclaré avoir été trompées ainsi pendant plusieurs mois par leurs enfants.

* * *

Comme dans certaines villes américaines, on devrait confier aussi à des femmes le soin de dépister les filles qui désertent le toit familial. Elles se laisseraient convaincre plus facilement, même si elles sont mineures, se laisseraient attendrir et reprendraient sans hésiter le chemin de la maison. Il ne serait même pas nécessaire de faire une cause, de traîner la déserteuse en cour, de lui infliger une humiliation en même temps qu'un châtiment.

Par la seule force de la persuasion, ces matrones, munies des pouvoirs d'un policier ordinaire, ramèneraient au bien les filles égarées et au bercail les brebis perdues.

Dans la majorité des cas, les difficultés de ces malheureuses commencent et se terminent à la maison. Anciennement, toutes les bonnes choses que procure la vie, les plaisirs et les satisfactions, se trouvaient réunies autour du foyer. Les parents participaient aux fêtes données par leurs enfants. Il était rare que les fils ou les filles prissent leurs amusements au dehors.

Que les temps sont changés! Sitôt le repas du soir fini, la jeunesse s'échappe du home comme d'une étuve où l'atmosphère est insupportable. Les parents sont regardés par leurs enfants comme des êtres grognons et arriérés.

Quand le garçon ou la fille commence à travailler, sa conduite se transforme. Il ou elle ne garde plus vis-à-vis ses enfants cette attitude dévouée et respectueuse qui dénote une bonne éducation ou une nature aimable et généreuse. L'enfant, après avoir touché son premier salaire, exige ses droits de sortie, s'emporte à la moindre remontrance, se déclare au-dessus de la discipline familiale. La crise éclate.

Le père veut faire sentir le poids de son autorité et s'y prend d'une façon maladroite. L'enfant fait une scène violente et part "vivre sa vie".

Mais il en est à son travail comme à la maison. Il danse et s'amuse trop le soir pour pouvoir apporter du soin et de l'attention à son ouvrage. Renvoyé partout, il se dégoûte de son métier et envoie tout promener.

S'il n'est pas foncièrement gâté, il retourne dans sa famille; sinon, il vole et finit misérablement. Il appartient aux parents d'exercer leur autorité, mais avec intelligence et à propos. Ces parents qui tolèrent que leurs fils et

filles les commandent sont grandement coupables.

Nous l'avons déjà dit, les premiers responsables sont les pères et mères. Le bonheur ou le malheur d'un foyer dépendent en majeure partie de la façon dont ils l'ont administré. Les enfants sont leur oeuvre. Ils sortent de leurs mains bons ou mauvais.

Depuis que nous avons entrepris cette série d'articles, il ne nous est pas arrivé fréquemment de parler de ceux qui font sa perte : le jeune homme sans honneur, le gommeux, le flâneur, le petit crevé parfumé comme la dernière courtisane, en un mot ceux que les Américains appellent en leur jargon naïf, les "male vamps".

La toute jeune fille, impulsive, gaie, espiègle, toujours à l'affût d'une partie de plaisir, ignorante du sens véritable de la vie, est la victime ordinaire de ces vampires tirés à quatre épingles qui ornent les coins de rue et se tiennent par petits groupes sur le bord du trottoir, conduisent lentement leur automobile le long des rues dans l'espoir de "ramasser" en douce quelque belle enfant, à l'insu de la police.

Ces bouts d'homme constituent une nuisance publique et un péril véritable pour les petites innocentes. Les propres à rien qui saluent, sourient ou autrement essaient de faire connaissance avec les femmes, dans les endroits publics, devraient être rigoureusement punis, envoyés même en prison avec les malfaiteurs et les êtres nuisibles à la société.

Quand, pour une offense commune, un homme et une femme comparaissent devant un tribunal, c'est l'homme que le juge devrait toujours punir le plus sévèrement parce qu'il est la cause première de tout le mal propagé.

PEUT-ON SIFFLER AU THEATRE ?

Ce n'est pas la première fois qu'on pose cette question; et ce ne sera pas la dernière. Bien qu'en réalité, on ne siffle plus guère au théâtre aujourd'hui.

Sur ce point-là, nous sommes devenus, vis-à-vis des comédiens, infiniment plus bienveillants que ne l'étaient nos pères, lesquels sifflaient à tout propos et même souvent hors de propos.

Si nous en croyons les "Recherches théâtrales" de Victor Fournel, l'emploi du sifflet au théâtre daterait du temps de Louis XIV. Ce serait à la représentation d'une comédie de Thomas Corneille, que le public aurait, pour la première fois, fait usage de cet instrument pour manifester son opinion.

Mais, d'autre part, une épigramme de Racine nous dit que "c'est à 'l'Aspar' du Sieur de Fontenelle", que "sifflets prirent commencement."

Le sifflet eut, dès lors un grand succès. Il devint même tellement indiscret qu'en 1690, il fut fait défense au public de l'employer. C'était, disent les uns, à la suite de la représentation de "l'Orphée", de Lulli fils; mais d'autres assurent que l'ordonnance de police interdisant le sifflet à l'Académie royale de musique parut après la première représentation d'un opéra, d'un certain Colasse, qui n'avait aucun talent.

Ce Colasse eut cependant l'honneur de mettre en musique le seul livret de La Fontaine qui ait été représenté. Cet opéra, qui s'appelait "l'Astrée",

était fort mauvais, s'il faut s'en rapporter à l'opinion même du librettiste.

La Fontaine assistait à la première représentation. Il était dans une loge, placé derrière des dames qui ne le connaissaient pas. A chaque instant, il faisait des mouvements d'impatience et, sans se soucier des compagnes que le hasard lui avait données, il s'écriait tout haut:

—C'est absurde, c'est détestable!

A la fin, les dames, agacées par les réflexions de ce critique peu endurant, se tournent vers lui:

—Mais, Monsieur, cela n'est pas si mauvais. D'ailleurs, l'auteur est un homme d'esprit: c'est M. de La Fontaine.

—Eh ! Mesdames, répond notre homme, je vous dis que la pièce ne vaut pas le diable, et que ce La Fontaine dont vous parlez est un animal stupide. Je le connais, parbleu bien, puisque c'est lui-même qui vous parle.

Et, laissant ses voisines abasourdies le bonhomme sort de la loge et va s'endormir au café Marion, café où tout le beau monde de l'Opéra allait se distraire pendant les entr'actes. Un de ses amis, entrant une heure après, le trouve sommeillant; et surpris de le voir là, s'écrie:

—Comment! La Fontaine, ici?... Mais ne devriez-vous pas être à la représentation de votre opéra?

L'autre s'éveille et, tout en bâillant:

—J'en viens... Le premier acte m'a si prodigieusement ennuyé que je n'ai pas eu le courage d'entendre les

autres. En vérité, les Parisiens ont une patience!...

De fait, la pièce n'eut aucun succès, tant la musique était détestable. Et jamais le parterre n'eut plus de regrets de ne pouvoir se servir de ses sifflets.

* * *

Il est vrai que, depuis lors, le parterre s'est copieusement rattrapé. Pendant deux cents ans, on a sifflé au théâtre avec frénésie... Corneille, Racine, Molière, Beaumarchais ont été sifflés. Les partisans de Gluck ont sifflé Piccini; les partisans de Piccini ont sifflé Gluck. Les classiques ont sifflé les Romantiques; les Romantiques ont sifflé les Classiques.

Et tout en sifflant, le public n'a cessé de se demander s'il avait bien le droit de siffler. Or, il faut signaler que la jurisprudence s'est le plus souvent prononcée pour l'affirmative.

Il y a quelques années, trois jeunes gens avaient sifflé au concert Colonne entre deux parties d'un "Concerto" de Beethoven. Poursuivis à la requête du Ministère public, ils furent acquittés, attendu qu'ils n'avaient pas troublé la représentation et que "si le public peut approuver, il a le droit aussi d'exprimer son mécontentement".

Un arrêt de la Cour de Cassation du 16 décembre 1887 a, dans les mêmes termes, proclamé le droit au sifflet.

Un juge italien, dernièrement, consacrait de même la liberté du sifflet. "C'est, disait-il dans son jugement, une manifestation comme une autre de désapprobation. L'applaudissement est un signe de satisfaction beaucoup plus bruyant. Or, si l'on veut condamner celui qui siffle, il faudrait punir aussi celui qui applaudit."

Les Comédiens aux-mêmes ne furent pas toujours ennemis du sifflet :

certain d'entre eux en estimaient la crainte salutaire. Préville regrettaît que, de son temps, on eût interdit le sifflet: "J'ai quelquefois chargé mes rôles pour être applaudi, disait-il. Si, la première fois que cela m'arriva, un connaisseur m'eût lâché deux bons coups de sifflet, il m'aurait fait rentrer en moi-même; je serais meilleur acteur."

Et voulez-vous, pour finir, un avis précieux?... Voici celui de Mademoiselle Cécile Sorel. Cette grande coquette admettrait plus volontiers qu'on critiquât son talent—même à coups de sifflet—que sa beauté.

"Le public d'aujourd'hui, dit Célimène, est inerte, indifférent et trop snob..." Et elle déclare tenir—qu'il l'eut cru?... pour l'utilité du sifflet.

—o—

UN BON MOT DE L'EX-KAISER

On vient de publier à Berlin, en une brochure de 80 pages un recueil de facéties et des mots d'esprit qui ont couru de bouche en bouche pendant la guerre.

Quatre-vingts pages d'esprit pour cinq années de geurre, ce n'est pas énorme... mais chacun fait ce qu'il peut.

Cueillons dans cette publication une petite anecdote, qui est probablement plus malicieuse qu'authentique.

Le vieux François-Joseph, qui n'a jamais su bien exactement entre quelles nations la guerre était engagée, demanda un jour à Guillaume:

— Pourquoi diable avez-vous la manie, vous autres Allemands, de crier: "Que Dieu châtie l'Angleterrel"?

— C'est, répondit le kaiser, que nous avons peu d'espoir de la châtier nous-mêmes!

LES DANGERS DE L'ORAGE

Il y a peu de phénomènes physiques si bien connus du public que l'orage et en même temps si peu connus. Et l'effroi qu'ils causent est d'autant plus exagéré que l'on ne prend pas la peine de l'observer et d'en étudier la nature et les conséquences possibles.

Le nombre et l'intensité des orages dépendent beaucoup des pays. Au Canada, les statistiques météorologiques ne sont pas suffisantes pour établir comme il l'a été fait ailleurs le caractère réel et les effets des orages. Cependant le nombre d'accidents enregistrés de côté et d'autre dans le Dominion tout entier et dus à la foudre justifierait une étude spéciale surtout dans un vaste pays comme le nôtre et les Etats-Unis où les phénomènes météorologiques sont sujets à variation.

En Angleterre, la moyenne d'accidents mortels dus à la foudre varie par million d'habitants de 0.1 à Londres, à 1.8 dans les comtés intérieurs du nord, alors que dans le Sud de la Grande-Bretagne elle est de 0.8. Dans le Dakota elle varie de 20 par million d'habitants en Californie. de 0 dans le Haut-Missouri de 15, en Nouvelle-Angleterre de 4 et dans les Etats du Golfe de 5.

En général, les personnes victimes de la foudre sont celles qui cherchent refuge sous les arbres. On croit aussi qu'il y a moins de danger à rester sous la pluie et à se laisser tremper qu'à se mettre à l'abri d'un arbre touffu. C'est une erreur. En Hongrie, où la proportion des accidents est de 77 par million d'habitants, il a été prouvé qu'en

3 ans, 15 pour cent des accidents sont survenus à des personnes abritées sous des arbres alors que 57 pour cent sont arrivés à ceux qui ont eu peur de s'abriter et sont restés sous la pluie.

En ville, les statistiques du monde entier démontrent que la proportion des accidents est à peu près nulle et que ceux qui sont tranquillement chez eux pendant l'orage ont peu de raison de s'effrayer. Le progrès d'ailleurs a beaucoup réduit le danger en multipliant les conduits électriques dans les villes, tels que fils de télégraphe et de téléphone par où passe le fluide.

Le danger pour les citadins dans leur maison est donc nul. Par exemple, ils s'y exposent eux-mêmes s'ils persistent à vouloir se servir de leur téléphone au cours d'un violent orage, malgré les isolateurs dont leur appareil peut être muni.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & CIE, ch. 112, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un packaging plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

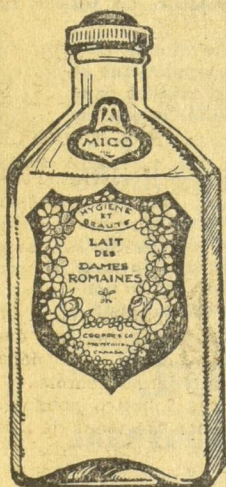
BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50¢** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & CIE, ch. 112, 55-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR.. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garant absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convénant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353



“JE SUIS SI FATIGUÉE”

IL arrive parfois qu'on se sente temporairement fatigué par suite d'un travail pénible. Cet état de fatigue est soulagé par une bonne nuit de repos.

Mais quand le moindre effort vous épuise et que vous trouvez que la tâche quotidienne est trop forte pour vous, c'est le temps de s'occuper de la condition du système nerveux.

Vous êtes facilement irritable et vous vous inquiétez pour un rien, vous n'avez pas l'énergie et la force de faire votre labeur quotidien, vous ne dormez pas bien et vous vous levez fatiguée le matin, vous avez des migraines, vous vous sentez découragée et abattue.

Vos nerfs sont fatigués, épuisés et affaiblis, et vous avez besoin du secours, lequel est

très bien donné par la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

Mlle Amy L. Metcalf, R. R. No 3, Arthur, Ont., écrit:

“J'ai employé avec le meilleur résultat la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Un printemps j'étais très faible et épuisée, et ne dormais point. J'étais très nerveuse et je criais pour un rien. Mon cœur était faible et j'avais presque constamment mal à la tête. Les remèdes du médecin ne me firent aucun bien, et finalement je commençai à prendre la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs. Après avoir pris six boîtes de ce remède je me sentis bien. Je n'avais jamais employé quelque chose qui me fit tant de bien que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, et j'ai aussi trouvé que les Pilules du Dr Chase pour le Foie et les Reins étaient un excellent remède.”

(“Ceci est pour certifier que je connais Melle Amy Metcalf, et que je crois sa déclaration touchant les remèdes du Dr Chase être vraie et conforme.” — A. R. Springer, Ministre Méthodiste, Arthur Ont.)

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs 50c la boîte, chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué.. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

" FAITES-MOI REVER "

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix \$2.50 l'once

35c la bouteille d'essai



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : **16-est, rue Craig**

Montréal

➡ Demandez notre catalogue de primés ➡

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL



NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le **beau mal**, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du **Traitement F. Guy**.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.
Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.